This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~UNS. 132 ADDS. C. II~~

Vet. Fr. III B. 3080

DANIEL

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

DANIEL

ETUDE

PAR ERNEST FEYDEAU

« Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature*, qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines. »

CHAMFORT

TOME SECOND

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LIX

Droits de traduction et de reproduction interdits

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 MAY 1960
OF OXFORD
LIBRARY

QUATRIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

Octobre 1845

I

Un jour de la fin de septembre, je ne sais quelles visites retinrent dehors la baronne. Le comte, guilleret et dispos comme un jeune homme, était sorti depuis le matin. Nous restâmes seuls, Louise et moi, dans le petit salon d'été, bien seuls. Aucun bruit, si ce n'est celui de la mer prochaine, ne montait jusqu'à nous. Les stores de toile peinte, baissés derrière les jardinières de laque pleines de fleurs tempéraient l'éclat de la lumière, et nous étions assis en face l'un de l'autre sans nous rien dire, nos cœurs parlant en secret, isolément.

Louise tenait une rose du Bengale dont elle tirait les pétales avec ses lèvres. Comme

elle était assise à contre-jour, ses prunelles se dilataient et ses yeux paraissaient noirs. L'un de ses bras, demi-nu, s'affaissait sur ses genoux, dans les plis de sa robe de taffetas. L'autre, en remontant vers son visage, découvrait son coude brillant, et ses deux pieds s'allongeaient à terre, réunis, chaussés de brodequins d'étoffe. Moi, je la regardais.

Jamais elle ne m'avait semblé si belle. Elle laissa tomber la tige dépouillée de la rose et me regarda. Ni mes yeux ni les siens ne se baissèrent : l'amour les maria.

Elle se rapprocha de moi, et confuse, mais enhardie par une résolution soudaine, elle me prit la main. Nos deux mains brûlaient. La sienne était un peu moite, la mienne tremblante. Elle la serra doucement, et, sans la quitter, avec un soupir elle me dit :

— Daniel, ce que je vais faire est mal, peut-être, mais vous excuserez mon indiscrétion, par égard pour mon amitié. Vous êtes malheureux; vous souffrez. Ne le niez pas, Daniel, je suis clairvoyante, vous souffrez. Je crois avoir deviné la cause de vos peines, et cette cause est telle, qu'il ne sied peut-être pas que nous en parlions ; mais les devoirs de l'amitié sont plus

forts que les convenances. Quelle que soit cette cause, cher Daniel, confiez-la-moi : je veux connaître vos chagrins pour les abréger.

Je balbutiai une dénégation, trop ému pour avoir la conscience de ce que je voulais et devais dire.

— Ne me trompez pas, — reprit-elle. — Depuis plus d'un mois je vous devine. Je vous en prie, ne voyez en moi que votre sœur. Si j'étais malheureuse, ne voudriez-vous pas me consoler ?

Ici, je serrai sa main à mon tour.

— Vous hésitez ? — me dit-elle. — Chassez donc cette retenue convenable entre des indifférents, déplacée entre nous.

— Je n'ose, je ne le puis, — répondis-je.

— Eh bien ! puisque vous m'y obligez, je parlerai pour vous. Un ami nous a appris depuis longtemps la cause de votre tristesse. Souvent, mon oncle et ma mère en ont parlé devant moi. Ils parlaient à mots couverts, mais j'ai tout compris. Ah ! Daniel, se peut-il bien que la trahison d'une femme indigne....

Je me levai tout debout, suffoqué par la colère. — Jamais ! jamais ! — m'écriai-je, — ce récit d'une action infâme ne passera par votre

bouche. Je vous le défends. Je vous en supplie, — ajoutai-je.

Je retombai sur mon siége, et nous restâmes un moment silencieux. Sa main reprit la mienne. Penchée vers moi, émue, elle attendait.

Enfin, serrant sa main, je lui dis :

— Chère Louise, ne me reparlez jamais de cela : c'est nous abaisser l'un et l'autre. Croyez en moi, je ne saurais mentir. Devant Dieu, je vous jure que vous vous trompez. Le souvenir de cette femme est mort ; elle ne m'est plus rien.

Elle se renversa en arrière, stupéfaite, agitée, tremblante.

— Sûrement, vous ne feriez pas un faux serment, vous. Mais alors, si ce n'est pas.... Ah ! Daniel, de quel mal étrange souffrez-vous donc ? car mon cœur le sent bien, vous êtes malheureux.

Je rassemblai toutes les forces éparses dans mon cerveau troublé, et je balbutiai plutôt que je ne répondis :

— Vous vous trompez, Louise, je suis un esprit chagrin ; mais aucune cause particulière....

— Ne mentez pas.

— Louise !...

— Daniel, écoutez-moi, — murmura-t-elle

d'une voix émue, — écoutez-moi bien. Encore une fois, il vaudrait peut-être mieux que tout ceci ne fût pas. Mais ma conscience affirme que j'agis bien, et je lui obéis. Quel mal vous ai-je fait, pour que vous me traitiez ainsi? Ni mon sexe ni mon âge ne vous autorisent à repousser mon affection. Vous manquez de confiance, c'est mal. Ou bien vous êtes trop orgueilleux pour me laisser pénétrer vos maux, et c'est mal encore. Est-ce que je ne vous dis pas tout, moi? Interrogez-moi donc, et vous verrez si j'ai rien de caché pour mon frère. Voilà comme vous êtes : les services rendus, vous vous croyez quitte. Mais lorsque, au péril de votre vie, vous nous arrachiez aux flammes, ma mère et moi, croyiez-vous donc ne vous engager à rien envers nous? Ou bien êtes-vous trop fier pour nous permettre de nous acquitter par les soins de l'affection la plus tendre? Toutes deux nous vous aimons de toutes les forces de notre âme; et vous, il est trop vrai que vous méprisez notre affection!

— Oh! Louise! Louise! au nom du ciel, ne parlez pas....

— Laissez-moi parler, — fit-elle avec un subit emportement, — j'ai le cœur gros; vous me rendez malheureuse, s'il faut absolument que

je vous le dise. Oui, cette enfant qui ne demande à Dieu, chaque jour, que le moyen de vous prouver sa gratitude, vous la torturez impitoyablement.... Pardon, pardon, — ajouta-t-elle en pleurant; — j'ai tort, je sens que vous m'aimez bien, seulement, vous me traitez en étrangère, et cela me peine. Pardonnez-moi, Daniel. Voyez-vous, je ne sais pas si ce que je fais en ce moment doit se faire, je vous l'avoue ingénument; mais ne considérez que mes intentions, et mes intentions sont pures. Je voudrais vous voir heureux, et vous ne l'êtes pas; mon cœur me le dit, vous ne l'êtes pas. Quelque chose vous mine, vos yeux sont pleins de larmes; tenez, en ce moment encore. Oh! Daniel, confiez-moi donc ce qui vous afflige : je souffre trop à vous voir souffrir ainsi.

Égaré, éperdu : — je vais céder, — me disais-je. Je voulais m'enfuir, et j'étais cloué sur mon siége. Je tourmentais la main de Louise; je la regardais et je ne pouvais parler; j'étouffais.

Mais elle s'attachait à moi, plus suppliante et plus insidieuse. Toutes les câlineries de la femme, toutes les promesses, tous les sourires, toutes les séductions du regard, elle les employait

innocemment pour m'éblouir et me fasciner. Plus belle que jamais, avec ses yeux pénétrants, son sein soulevé, sa bouche tremblante, éloquente de tendresse, elle se glissait dans mon cœur; ses mains serraient les miennes; et tour à tour retenue et suppliante, tantôt elle se rejetait en arrière sans paroles, tantôt elle me pressait de questions et de prières; et je me débattais en vain.

— Jamais, jamais, — murmurais-je, — je ne pourrai vous l'avouer.

— Je vous en supplie, Daniel. Peut-être est-ce une ambition trompée? la perte de votre fortune? Dites-le-moi, de grâce.

— Non, ce n'est rien de cela; et si je parlais, je serais le dernier des hommes. C'est une chose indigne, n'exigez pas que je vous la confie; Louise, par pitié, ne l'exigez pas.

— Une chose indigne! Vous me trompez encore. Vous, une chose indigne! Fiez-vous à moi. Ne suis-je donc plus votre sœur?

— Non. Cela ne se peut pas. Si je parle, je vous perds, et vous ne me reverrez jamais.

— Alors, Daniel, s'il en est ainsi, ne parlez pas.

Je m'approchai d'elle plus près encore, pou-

vant à peine résister. Elle me regardait avec crainte alors : — Vous pourriez me mépriser.

— Comment le pourrais-je ? — répondit-elle avec douceur. — Je vous dois ma vie et la vie de ma mère. Mais qu'avez-vous fait, vous, le plus noble des hommes, pour que le remords vous accable ainsi ?

— Ce n'est pas le remords....

— Mais au nom du ciel ! qu'est-ce donc ? car vous cachez un secret qui vous tue.

—Louise, — lui dis-je, perdant toute conscience de moi-même, — comme vous êtes la plus belle, vous êtes aussi la meilleure des femmes. Vous êtes pleine d'innocence, de tendresse et de charité. Il semble vraiment que vous avez été faite tout exprès pour consoler ceux qui souffrent ; mais il existe des maux contre lesquels ni votre âme, ni votre cœur ne peuvent rien. Un abîme vous en sépare. Croyez-moi, ne cherchez pas à les connaître.

— Ainsi, — reprit-elle lentement, — ni la trahison, ni l'ambition trompée, ni la ruine, ni le remords. Quelle chose étrange et horrible peut donc cependant empoisonner la vie d'un homme ?

Je me sentais mourir ; mes genoux ployèrent;

je tombai à ses pieds ; je tendis les deux bras vers elle. — Qu'avez-vous ? — disait-elle.

Je suffoquais. Elle me prit les mains, les serra sur sa poitrine, les baisa. — Courage....

— Eh bien ! je t'adore. Et je suis marié.

II

La statue de l'étonnement n'a pas une autre attitude. Pâle, affaissée sur son siége, la tête négligemment inclinée vers la poitrine, les bras étendus, les mains repliées, muette, immobile.

— Tout est fini, — me dis-je. — L'honneur étouffera l'amour, s'il existe? — Debout et sombre, j'attendais mon arrêt, interrogeant avec douleur la pensée qui plissait son front. — Je vais te perdre, — murmurait en pleurant mon âme, — et je ne te verrai plus, toi, si belle, si douce, si aimée!...

Elle poussa un faible soupir, leva vers moi ses beaux yeux noyés, puis les baissa, rencontrant les miens, et rougit. La stupéfaction, la pudeur, la honte, l'amour peut-être? l'assiégeaient tour à tour. Elle me regarda encore, confuse, attendrie,

en larmes. Je me jetai à ses pieds. — Louise! Louise! me pardonnes-tu?

— Pauvre Daniel, que vous devez souffrir! — Elle laissa tomber innocemment ses bras sur les miens, appuya sa tête contre la mienne, et sa douleur se fit jour avec ses sanglots.

En vain je la pressais, je l'interrogeais. Je ne pouvais tirer d'elle que ces mots : — Pauvre, pauvre Daniel! — Elle se leva enfin, plus maîtresse d'elle-même. — Dois-je mourir? — m'écriai-je. — Non, vivez. Daniel sera toujours mon frère. — Et vous, Louise? — Elle secoua la tête en pleurant, se dégagea de mes bras et s'éloigna :

— Ma pauvre mère! — murmurait-elle.

III

C'est depuis lors que je fus réellement au supplice. Je ne me doutais seulement pas d'un pareil état. Louise, pendant plusieurs jours, ne m'adressa plus la parole. Elle semblait éviter mes yeux. Absorbée, muette, si on nous laissait seuls, elle se levait et me quittait. Pourtant, devant sa mère, elle osait me regarder. Mais quels regards, grand Dieu ! chargés de reproches, ils semblaient me dire : — Je te devrai tous mes maux !

Cela vint de ce que je l'effrayai tout d'abord, en voulant, trop tôt et trop vite, la presser de s'expliquer.

Un soir surtout, je fis une malheureuse tentative. Profitant d'un instant où personne ne pouvait nous entendre, je lui pris brusquement la main comme elle se levait pour me fuir, mais elle dégagea sa main. — Louise ! — lui dis-je en lui bar-

rant le passage,— je préfère la mort à cette angoisse. Ou chassez-moi, ou cessez de me mépriser.

— Regardez-ici, — répondit-elle en me montrant sa mère qui passait devant la fenêtre dans le jardin. — regardez-ici et parlez encore sur ce ton, si vous l'osez.

J'étais accablé. — Mais au moins par pitié, chassez-moi !

— Je n'oublierai jamais ce que je dois à celui qui sauva ma mère.

— Eh bien ! je vous comprends et je partirai.

Je m'éloignais ; elle poussa un cri qui me retint. — Avez-vous donc si peu de courage ? — Oui, je n'en ai pas devant votre mépris. — Mais, Daniel, je ne vous méprise pas. D'ailleurs, que feriez-vous loin d'ici ? — Je ne sais quelle expression la douleur donnait à mon visage, mais elle me saisit la main. — Je lutte bien, moi, ne pouvez-vous m'imiter ? Qui sait, mon ami, si vous ne ferez pas, pour votre honneur, ce que je fais, moi, pour mon devoir. La vie est une longue épreuve que nous ne pouvons répudier. Ne me dites rien, — ajouta-t-elle comme je voulais

l'interrompre : — Voyez, — reprit-elle en pleurant, — vous me rendez malheureuse.

— C'est donc alors que vous m'aimez ?

Elle laissa retomber ma main et s'éloigna.

IV

Que faire? à partir de ce jour, je tremblai que Louise ne laissât tout deviner. Même devant son oncle et sa mère, quand je lui parlais, elle me répondait à peine. Le comte, surpris, nous observait.

Il me sembla enfin que lui aussi gardait rancune à Louise. Sans doute se rappelant la promesse qu'il avait faite au Génevois, essayait-il, de temps à autre, d'exercer une nouvelle pression sur l'esprit de sa nièce? Cependant, comme il ne pouvait soupçonner la véritable cause de sa préoccupation, il l'étudiait en secret, avec patience; et elle, sans se méfier de cet examen menaçant, faisait de vains efforts pour conquérir une sérénité apparente.

Mais moi, qui sentais grandir le danger commun, je ne trouvai d'autre moyen, pour éviter les

regards du comte, que de n'assister plus aux repas. Je me dis souffrant, et, pendant quelques jours, enfermé chez moi, tantôt je me reprochais ma hardiesse, tantôt je me trouvais trop timide. Je ne savais qu'inventer pour rassurer Louise, la rappeler à elle-même et détourner, s'il en était temps encore, les soupçons du comte.

Mais, comme un implacable ennemi, plein de ressources pour l'attaque, le Sort cruel a des ruses que nous ne soupçonnons jamais. Au moment où nous nous couvrons d'un côté pour parer le coup qui nous menace, nous nous sentons frappés soudain d'un autre côté. Dans ce duel inégal de la vie, notre lâche adversaire est toujours invisible, et nous nous défendons contre lui au hasard. Assez fous pour nous défendre, nous avivons ses cruels plaisirs d'une ombre de difficulté!...

V

Qui m'eût dit que le danger le plus grave qui m'attendait ne proviendrait ni du comte, ni de Cabâss, ni de Georget, ni de Louise ? Qui m'eût fait soupçonner que ce seraient précisément les êtres auxquels je songeais le moins, ceux qui me semblaient devoir être le plus indifférents au drame secret de mon existence, qui, tout à coup, se dresseraient devant moi pour me dire :—Avec nous aussi, il faut lutter !...

Un matin où j'étais sorti pour essayer de combattre mes tourments par l'exercice, je me trouvai arrêté au pied des falaises par la marée montante. Je retournai sur mes pas, et, marchant au bord de la mer, je m'acheminai vers l'embouchure de la Touque, évitant les lames en faisant de temps à autre un léger circuit autour d'elles. Soudain, une corde tendue m'arrêta

par la ceinture, et, en levant les yeux, je vis un spectacle étrange.

Douze grands mâts rangés six par six sur deux lignes étaient plantés dans la mer, à partir d'une espèce de camp composé de cabanes de toiles montées sur des roues. Un double câble les reliait entre eux, de sorte qu'en cet endroit la plage se trouvait barrée, et que, pour gagner le bourg, les promeneurs devaient remonter jusqu'aux murs des jardins aux pieds desquels on avait ménagé une ruelle étroite.

Les cabanes, toutes rapprochées les unes des autres, décrivaient sur le sable un large rectangle. Juste au milieu de ses deux côtés les plus longs s'ouvrait un passage par lequel entrait et sortait la foule, — car il y avait foule, à cette heure, au bord de l'eau. — Dans l'espace découvert qui s'étendait entre les mâts et la mer, un grand nombre de femmes, assises sur des chaises, causaient, et, au delà des cordes, mais tout contre, des hommes également assis, — quelques-uns le lorgnon à l'œil, — regardaient.

Quoique, depuis mon arrivée à Trouville, j'eusse été souvent à même de voir ce spectacle, je n'avais jamais eu l'idée de le regarder. Quand je passais dans la ruelle, derrière les cabanes, je

ne tournais même pas les yeux vers le passage. Mais le jour où je fus arrêté dans ma promenade par la corde qui barrait la route, — subitement arraché à mon rêve, — je restai là, immobile et surpris, comme un homme tombé des nues.

De temps à autre, débouchant du passage, une femme en costume de bain s'avançait dans l'enceinte. Un bonnet jaune, en taffetas gommé, bordé d'un ruban rouge, cachait ses cheveux. Son cou, ses bras, ses pieds étaient nus. Une sorte de veste de flanelle brune lui couvrait le buste, et des pantalons de même étoffe descendaient vers ses chevilles. Regardant un moment les vagues qui se poussaient devant elle sur la plage, avant de se baigner, elle trempait son pied dans l'eau pour la tâter, en hésitant un peu.

Quelques-unes des femmes, — les plus jeunes, — s'avançaient dans l'enceinte en folâtrant et en courant sur la pointe de leurs pieds nus. D'autres, le bras collé sur la ceinture, marchaient ployées en deux pour se roidir contre le vent qui leur coupait le visage. D'autres encore se dirigeaient vers la mer à pas lents, d'un air modeste, en appuyant les mains sur leurs épaules et bais-

sant les yeux. Les plus grasses, — celles que gênait évidemment une ampleur malheureuse, — prenaient un air méprisant en défilant devant les hommes commodément placés pour les voir ; et, toutes, comprenant bien que le spectacle qu'elles donnaient étaient moins fait pour inspirer l'amour que pour guérir de l'amour, souriaient toutes seules, du coin des lèvres, avec une touchante amertume.

Cependant, des marins trapus, qu'on appelle ici des *guides à la mer*, habillés de pantalons bruns et de chemises de flanelle rouge, avec des chapeaux cirés posés en arrière, s'avançaient vers les victimes, armés de baquets pleins d'eau. Ils les leur vidaient sur la tête, puis les soulevant dans leurs bras velus, l'une après l'autre, ils marchaient lentement dans les vagues qui moussaient autour de leurs jambes, heureux peut-être de sentir ces corps jeunes et tièdes frissonner sur leur poitrine mouillée, et ces visages féminins parfumer d'une douce haleine leur face rude. Quand l'eau leur montait au ventre, ils lâchaient soudain leurs fardeaux vivants et retournaient au rivage en charger d'autres.

Tout cela me parut d'une tristesse et d'une indécence achevée. Je me sentis gêné pour ces

femmes qui s'offraient ainsi en spectacle, enlaidies par leurs costumes, blémies par le froid du vent, rapetissées par l'ampleur de l'espace, et qui cherchaient cependant encore, — pauvres et fines créatures! — à tirer parti de leur situation: les unes en poussant de petits cris qui les rendaient intéressantes, les autres en sautillant dans l'eau avec toutes sortes de mines, les autres enfin en affectant un grand courage et plongeant seules, dès le début, sous les vagues qui les renvoyaient à la surface, la face verte et crispée.

Quelques-unes, se tenant par les mains, dansaient en rond, ballottées parmi les flocons d'écume comme des morceaux de liége, et, deux ou trois, craintives, cramponnées aux cordes qui reliaient les mâts, poussaient des cris de paon en se sentant brutalement secouées par les lames. Des petits garçons maigrelets couraient, avec des attitudes de singe, au bord du rivage, et refusaient absolument de suivre leurs mères. Un père sérieux, coiffé d'un chapeau de paille, avec une ceinture de sauvetage bouclée sur la poitrine comme une cuirasse, aidé de sa femme et de sa bonne, faisait baigner ses quatre enfants. Sa femme était grassouillette, ronde et blonde,

avec un air sensible et de belles joues. Tout en tirant ses enfants dans l'eau, elle trouvait moyen de coqueter avec des messieurs frissonnants et violets qui n'avaient pas de cheveux sur la tête. Un matelot, accoudé sur le plat-bord d'une barque qui roulait sur son ancre entre les deux derniers mâts, regardait ce barbotage d'un air triste.

Plus loin, nageaient les hommes dans un espace découvert où chacun pouvait aller.

Comme la mer commençait à se retirer, les baigneuses sortirent de l'eau l'une après l'autre. Et ce fut alors surtout que je les plaignis ! Les plus grasses se hâtaient de secouer leurs jupes collantes pour les défriper. Les maigres, tournant vite le dos au vent, s'enveloppaient dans leur peignoir de flanelle blanche. Livides et grelotantes, arc-boutées en avant, les genoux ployés, elles roulaient des yeux hagards et claquaient des dents en regagnant leurs cabanes. Comment aurais-je pu reconnaître, dans ces créatures souffrantes et déjetées par le froid, ces merveilleuses qui, la veille, le front haut et l'œil impérieux, encombraient le *Salon* de leurs jupes traînantes !

Je me détournais par pitié pour elles, — pen-

dant que les spectateurs, plus que jamais attentifs, semblaient jouir en secret de l'abaissement du sexe qui tient l'homme courbé sous sa petite main, — quand arriva le comte de Grandmont, suivi de son valet de chambre en livrée qui portait son peignoir. Il me dit bonjour de loin, de la tête, en entrant dans sa cabane, pendant que Georget, sortant de la sienne, étirait ses bras pour montrer ses biceps et se frappait des poings les pectoraux. Je me hâtai de tourner les talons, et j'allais gagner la ruelle, médiocrement réjoui de tout ce que je venais de voir, quand, en me retournant, je heurtai un monsieur en habit noir, pâle et chauve, sans moustaches, avec des favoris roux, des yeux bruns et la bouche presque sans lèvres, qui s'inclinait cérémonieusement devant moi.

VI

Je reconnus aussitôt maître Bagieux, le notaire. Quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans, il était déjà tout vieux d'âme ; habile et sec d'ailleurs, insidieux, audacieux et agressif. Il avait fait mon contrat de mariage et l'inventaire de mes biens et de ceux de ma femme au moment de notre séparation.

Après avoir échangé nos compliments, nous nous mîmes à marcher sur le sable en nous éloignant des bains.

— Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous rencontrer à Trouville, — me dit-il tout à coup.

— Pourquoi cela ?

— Ne serai-je pas indiscret, si je parle ?

— Cela dépendra, — fis-je en souriant, — de ce que vous direz ; mais parlez toujours.

— Eh bien! si j'en crois ce que dit le monde, votre présence s'expliquerait mieux à Paris.

— A Paris?

— Mais.... peut-être, — reprit-il d'un air fin, — voulez-vous laisser le champ libre aux médiateurs?

— Les médiateurs!— interrompis-je avec une surprise croissante et perdant soudain le souvenir de tout ce qui m'intéressait. — Et que dit donc le monde? — ajoutai-je en voyant cet homme pâle et tranquille aussi surpris que moi.

Se sentant fourvoyé, le notaire voulut immédiatement rompre le discours: — Ne parlons plus de cela, monsieur, puisque votre étonnement me prouve que je suis indiscret ou mal instruit.

Il était trop tard. Le soupçon d'un danger imprévu acheva de m'enlever mes préoccupations présentes. Ma pensée se reporta brusquement en arrière, et l'appréhension d'un contre-coup des orages de ma vie passée me traversa l'esprit: — Raillez-vous? — dis-je avec sécheresse, en fronçant les sourcils, et en arrêtant maître Bagieux par le bras.

— Dieu m'en garde! — fit-il.

— Expliquez-vous donc clairement. J'ai le droit de vous demander ce que signifient vos étranges paroles.

— Eh bien ! en apprenant que votre femme....

Je ne le laissai pas achever. Ce seul mot dessilla mes yeux. Je compris que le passé ressuscitait, et je voulus aussitôt gagner du temps pour m'armer contre le passé. Déguisant donc mon anxiété sous le masque hautain de la susceptibilité blessée, je dis :

— Monsieur, rien au monde ne m'est plus odieux que d'entendre parler de cette femme, et je m'étonne que vous ne paraissiez pas comprendre le peu de convenance qu'il y a à prononcer son nom devant moi. Pour peu que vous teniez à continuer cette conversation, n'y revenez plus, je vous prie ; n'y revenez jamais, car, en agissant ainsi, vous manquez d'égards et m'offensez.

— Je vous jure, monsieur, — s'écria le notaire de plus en plus troublé, — que vous me jugez mal. Mon indiscrétion provenait d'une méprise, et je n'ai cédé d'ailleurs qu'à vos sollicitations.

— Tout cela, — dis-je avec dépit, — ne m'explique rien de ce que je veux savoir....

— Mais, — interrompit maître Bagieux en sou-

riant et en s'arrêtant, — je ne puis pas, tout à la fois, me taire et parler.

— Quels rapports d'ailleurs y a-t-il entre cette femme et ce qui se dit à Paris?

Ici maître Bagieux me regarda avec une stupeur qui ne me parut pas être feinte, et, tout à coup : — Monsieur, croyez-vous à ma loyauté?

— Je veux croire à votre franchise, — répondis-je sèchement.

— Je m'en contenterai, — fit-il avec résignation. — Souffrez donc qu'une seule fois, dans votre intérêt, ma franchise vous entretienne du sujet qui vous répugne; dans votre intérêt, croyez-le, car je vois bien que vous ignorez ce qui se passe, et il est indispensable que vous le connaissiez.

— Indispensable? Eh bien! je vous écoute. Parlez.

Alors maître Bagieux, avisant deux chaises de paille, les traîna au pied d'un mât, pendant que, — les cloches de tous les hôtels de Trouville sonnant à toute volée pour annoncer l'heure du déjeuner, — les baigneurs se hâtaient de rentrer et laissaient la plage vide. — Nous serons mieux ici pour causer, — reprit le notaire. — Et maintenant, — ajouta-t-il quand nous fûmes assis,

— permettez-moi de vous adresser une question. Depuis que vous êtes séparé de votre femme, ne vous êtes-vous jamais inquiété de sa conduite?

— Moi? Non. Je ne pense pas plus à elle que si je ne l'avais jamais connue.

— Permettez à ma franchise de vous dire que vous avez eu tort; car, en apprenant qu'elle se châtie elle-même avec la plus rigoureuse sévérité, vous auriez pu, sinon lui pardonner, du moins la plaindre.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh quoi! — s'écria le notaire, enhardi par le calme apparent que j'affectais, — êtes-vous donc demeuré tellement étranger à tout ce qui se passe? Et ignorez-vous donc que, depuis le jour de votre séparation, votre femme se prive de toute distraction et reste cloîtrée chez sa mère? Je dois vous avouer que ces marques de repentir, à la durée desquelles le monde, d'abord, ne voulut pas croire, ont fini par lui gagner un grand nombre de sympathies, et qu'elle inspire aujourd'hui, à bien des gens, presque tout l'intérêt que mérite une femme persécutée et non coupable.

— Cela ne m'étonne nullement.

— Pourquoi?

— Il n'en pouvait pas être autrement, — répondis-je avec amertume. — Mais achevez vos confidences; je m'expliquerai plus tard.

— Eh bien! en observant la sévérité, — légitime sans doute, en principe, — qui vous fait tenir à l'écart, fuyant la moindre occasion de rapprochement, le monde, après avoir commencé par vous approuver, se permit d'examiner votre conduite. De là au blâme, il n'y avait qu'un pas. On ne vous blâme cependant pas encore; mais si vous réfléchissez au nombre effrayant de maris trompés qui savent être trompés ou s'en doutent, et n'ont pas néanmoins le courage d'agir comme vous, vous ne vous étonnerez pas de trouver un jour, dans le monde, une sorte d'hostilité. En général, on n'aime pas à rencontrer plus fort ou plus conséquent que soi. Or, c'est précisément parce que vous vous montrez très-fort, et sans doute, — à un certain point de vue, — très-conséquent, qu'aujourd'hui déjà le monde vous jalouse. Demain, il vous accusera. Dans trois mois, il vous décriera.

— J'ai toujours pensé comme vous à cet égard, — répondis-je, assez mal à l'aise de la trop grande intimité de cette conversation. — Et qu'a

de commun ce manége de mes ennemis avec les médiateurs dont vous me parliez?

— Mais mille choses. Comme tout le monde a les yeux sur vous, à Paris, comme l'étonnante transformation de votre femme et le silence de votre retraite intriguent toutes les imaginations, les uns disent que vous vous laisserez toucher par un tel repentir, les autres affirment que le miracle est déjà fait. Et chacun s'attend à l'annonce officielle de votre réconciliation. Je ne sais pas, — se hâta-t-il d'ajouter, — si Mme de Torreins est pour rien dans la cause de ces bruits; mais, je vous le répète, ils prennent de plus en plus de consistance.

— Et Mme de Torreins se garde bien de les démentir?

Le notaire détourna la tête.

— Voyez-vous souvent Mme de Torreins? — lui dis-je après un silence.

— Oh! fort rarement, — répondit-il avec embarras.

Nouveau silence, pendant lequel je me demandais si j'avais affaire à un sot officieux ou à un perfide émissaire. Enfin, affectant la confiance : — Mon cher maître, un conseil? Que feriez-vous à ma place?

Ici le notaire se redressa et rougit, très-apparemment flatté de l'honneur que lui faisait ma réserve habituelle. Et, passant subitement de l'extrême déférence à l'extrême familiarité, il me dit avec bonhomie, en se balançant sur sa chaise : — Ma foi, mon cher monsieur, vous me prenez fort au dépourvu ; j'ai besoin de réfléchir.

— Cé n'est pas là le conseil que je vous demande, — dis-je froidement.

— Eh bien ! — reprit maître Bagieux en poussant un soupir, avec un accent de conviction,— si j'étais à votre place, je crois que je pardonnerais, en apparence, du moins,— se hâta-t-il d'ajouter en me voyant frémir. — On ne vit pas impunément en dehors du monde ; l'isolement et l'indifférence sont de mauvais compagnons ; d'ailleurs, un homme séparé de sa femme, quoique libre, n'en est pas moins placé dans une position très-fausse, et vous savez mieux que moi qu'une fausse position ne permet de goûter aucun plaisir. Et puis, vous l'avouerez, on a toujours bonne grâce à pardonner, à montrer qu'on est sensible, qu'on a du cœur, et quand le repentir est sincère....

J'interrompis ce pathos : — Vous devez vous

rappeler, monsieur, que, loin d'aller au-devant de cette explication, je n'ai consenti qu'avec peine à la subir. En faisant au caractère de votre profession la concession de mes épanchements intimes, j'avais droit d'espérer quelque franchise de votre part. Il me paraît maintenant fort inutile d'évoquer de pénibles souvenirs pour l'unique plaisir de vous entendre débiter des lieux communs. Encore une fois, répondez franchement : quel motif vous pousse à me conseiller cette réconciliation !

Le notaire répondit en me regardant en face : — j'ai peur, pour vous, de la haine de votre belle-mère ; voilà le motif véritable.

— Allons donc ! — m'écriai-je, — il y a une heure que je vous vois venir. Et vous m'avez fait l'injure de penser que je céderais à la peur ? Vous ne me connaissez guère. D'ailleurs, que peut me faire cette femme ? Vos craintes sont folles !

— Folles ?.... mais votre résolution est prise ; je ne veux donc plus rien dire.

— Quoi ! — fis-je en raillant, sans qu'il le comprît, — pas même si je vous en priais, au nom de cet intérêt que vous aviez à la bouche tout à l'heure ?

— Eh bien ! croyez-en mon expérience, je suis effrayé des progrès que Mme de Torreins a faits, contre vous, depuis deux ans. Vous connaissez l'autorité que lui donne aux yeux du monde sa vie sans tache et son admirable puissance de volonté. Elle est incontestablement une femme supérieure. On la craint. Je ne sais comment elle s'y est pris, mais, dès le lendemain de votre séparation, elle et sa fille se sont vues entourées de sympathies, fausses, il est vrai, — car les gens qui les consolaient vous donnaient tout bas raison ; — mais, aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, et son étonnant esprit de conduite, excité par l'honorable désir de réhabiliter sa fille, a obtenu des résultats inespérés. Aujourd'hui, monsieur, les uns ne croient plus aux fautes de votre femme, ou, du moins, — ce qui est puéril, — ils affirment qu'elle n'a à se reprocher qu'une seule faute, et que cette faute même est moins grave qu'ils ne le supposaient. Les autres, plus hardis, prétendent que, depuis longtemps, vous lui aviez donné l'exemple de l'indépendance, et qu'elle usait simplement de représailles en vous trompant. D'autres encore, s'ils ne nient pas ses torts, les excusent : vous étiez d'humeur sombre, taciturne ; vous détestiez le

monde. Que sais-je? Et, s'appuyant sur la rigidité de sa conduite actuelle, — conduite que sa mère a pu lui dicter, je vous l'accorde, — vos ennemis les moins cruels croient ou feignent de croire à son repentir et vous traitent de barbare; ou bien ils prétendent que vous vous estimez bien heureux du prétexte que votre femme vous a donné pour la quitter. Enfin, comme vous n'êtes jamais là pour vous défendre, le monde que vous ne fréquentez plus sent que vous le méprisez, et il dit que votre conscience vous tient à l'écart. Voilà quels sont les résultats obtenus contre vous depuis deux ans.

— Je m'attendais à tout cela — répondis-je, un peu surpris de tant d'éloquence, maîtrisé par une appréhension secrète et m'oubliant à penser tout haut. — Je m'y attendais dès le commencement; je savais qu'une épouse qui trompe son mari le diffame toujours, et c'est par une lâche concession à mon repos que je chassai ma femme devant témoins, afin de me forger une arme contre les ennemis dont vous me menacez. Sans doute, j'eus tort, connaissant à fond les deux créatures qui ne me pardonneront jamais ma demi-vengeance, de ne pas me servir

des armes terribles que la loi plaçait dans mes mains. Mais il me répugnait d'achever ces ennemies à terre. On ne frappe jamais une femme, quelque mal qu'elle vous ait fait, avec la rigueur qu'on ne craint pas d'exercer contre un homme, car elle n'a pas les mêmes armes pour se défendre; et si l'on est assez fort pour combattre, on ne l'est pas toujours, — moi, du moins, je ne le suis pas assez — pour persécuter.

— Et croyez-vous, — s'écria maître Bagieux, stimulé par le trouble qu'imprudemment je lui laissais voir, — croyez-vous que votre belle-mère et votre femme vous sachent gré de votre humanité et qu'elles imiteront votre conduite ?

— Non, — répondis-je, encore plus troublé et m'oubliant de plus en plus, — cela ne serait conforme ni à leur caractère ni à la nature. Mais, encore une fois, — ajoutai-je en réagissant contre mon abattement, et cherchant alors à tirer de l'expansion du questionneur tout le plan de mes ennemies; — que peuvent-elles me faire ? Médire de moi ? Me calomnier ? Que m'importe !

— Elles vous enlèveront tous vos amis.

— Tant pis pour mes amis.

— Mais si jamais, — dit-il en joignant les

lèvres et me regardant en dessous de son œil fixe, plus insinuant et plus audacieux à mesure qu'il me voyait enfin accepter une discussion aussi intime; — si jamais, las de l'isolement, vous aimez, elles le sauront, et elles vous attaqueront dans votre amour. Que dis-je? ce sera la femme aimée qui deviendra leur victime. Elles la perdront ou vous l'arracheront. Et alors que ferez-vous?

— Alors, — répondis-je d'une voix sombre, — il sera temps d'oublier que l'une de ces femmes porte encore le nom de ma mère, et l'abîme où je la plongerai sera si profond, qu'elle n'en sortira que pour mourir. Croyez-moi, monsieur, vous êtes peut-être allé un peu plus loin qu'il n'était convenable dans l'examen de ma pensée; mais, puisque vous avez pu parvenir à soulever un de ses voiles, je vais lever tous les autres devant vous. Malgré mon attitude indifférente, je sens en moi toutes les puissances qui font aimer et haïr; jusqu'ici je n'ai jamais voulu haïr, mais, si l'on touchait, même d'un souffle, à l'être que j'aimerais, — cet être ne fût-il qu'un chien, — je ne me rappellerais qu'une seule chose, c'est que je ne me soucie pas de la vie; et vous, absorbé que vous êtes par

les affaires, les intérêts des fortunes et les missions délicates, vous ne savez pas ce que peut faire un homme qui ne tient pas à la vie.

— Et quelles armes emploierez-vous donc contre des femmes ? — dit-il avec une inquiétude qui n'était pas exempte de respect.

— Dieu y pourvoira. Mais en voilà assez sur ce sujet. Laissons retomber tout cela dans le silence et dans l'oubli. Comprenez bien, cependant, les motifs qui me font agir, et, puisque le monde dont je ne m'occupe pas, me fait l'insigne honneur de s'occuper de moi et semble me demander, indiscrètement, compte de ma conduite, je vous autorise à lui reporter mes paroles. Ma femme étant.... ce qu'elle est, si j'avais été père, je me serais condamné sans murmurer aux tourments de l'enfer domestique, pour éviter à mes enfants le mal sans nom du mépris de leur mère, et alors je l'aurais gardée auprès de moi, acceptant le rôle de geôlier, et la tenant avec une main de fer pour l'obliger, par honneur, — comme le fait aujourd'hui sa mère par orgueil, — à se respecter elle-même, afin qu'aucune éclaboussure de sa honte ne rejaillît au front de ses enfants. Mais Dieu m'a fait la triste grâce de ne m'en point accorder, et ce n'est certainement pas

la peur qui me décidera à accepter l'horrible rapprochement que ne commandent ni le devoir paternel, ni même le devoir également sacré de l'humanité ; car l'expiation, sachez-le, n'est pas possible chez une telle nature, et, si je suivais vos conseils, intéressés peut-être? ce n'est pas ma femme, c'est moi qui passerais ma vie à expier une heure de compassion absurde et de lâcheté.

— Mes conseils, — répondit le notaire lentement, avec un trouble dont je devinai bien la cause, — mes conseils, veuillez le croire, n'étaient point intéressés. Du moins votre seul intérêt les a dictés, et le rôle de conciliateur, qui sied à ma profession et que je voulais prendre, méritait peut-être, — vous le reconnaîtrez quand vous serez plus calme, — plutôt une certaine déférence que d'injustes soupçons.

— Recevez donc, monsieur, mes excuses, puisque vous êtes sincère, et permettez-moi de vous quitter.

VII

— Il ne me manquait plus que cela ? — me disais-je en me dirigeant lentement vers la maison de la baronne, — et cette trame est bien ourdie ! — Je ne m'abusais pas sur le hasard apparent qui m'avait fait, si bien à point, rencontrer l'habile émissaire. Ne pouvant me trouver à Paris, où je n'étais pas retourné depuis un an, certain d'ailleurs d'échouer s'il eût risqué, auprès de moi, une ouverture officielle, sans doute il avait dû s'informer de ma résidence, m'y suivre, attendre une occasion et faire épier tous mes pas. Puis, m'abordant, il n'avait feint de me croire au courant des choses que pour me les apprendre. Et il venait de me les apprendre, en effet, mais sous une forme particulière qui devait me donner à réfléchir !

En entrant dans le jardin de la baronne, mes

idées reprirent aussitôt leur cours habituel, et quoique très-ému encore, je cherchai avidement le regard de Louise, qui était assise dans le kiosque avec sa mère et son oncle. Tous les trois semblaient soucieux. Le comte, agité contre son habitude, se remuait à sa place avec dépit et lançait à sa nièce des regards sarcastiques. Louise, le teint animé et les paupières baissées, refoulait son émotion. La baronne, sans doute, venait de pleurer, car elle avait les yeux rouges. Embarrassé de ma contenance, je m'assis un peu à l'écart, sur la balustrade du kiosque, regardant la mer; et, tout à coup, comme tout le monde se taisait, et que Louise fronçait les sourcils en me voyant rester à ma place, je me levai sans mot dire, fis quelques tours dans le jardin et rentrai chez moi.

Mais là encore, je ne pus trouver de calme. Malgré moi, deux pensées rivales me torturaient en même temps. A la terreur du comte se mêlait maintenant la terreur de Mme de Torreins, et l'attitude inexplicable de Louise augmentant mon inquiétude, je marchais à grands pas en me tordant les mains. Enfin, sans avoir la conscience de ce que je faisais, sombre, je sortis et marchai au hasard tout le jour, repassant dans mon es-

prit les choses les plus tristes, me désolant à plaisir, accusant tout le monde et moi-même de mon infortune, mécontent de tout, trouvant tout nauséabond, affreux, horrible, et me sentant plus que jamais malheureux.

Je n'étais pas cependant au bout de mon supplice! Au moment où je traversais la forêt de Touques, ne trouvant pas de solitude assez profonde pour m'y enfoncer, un pas d'homme froissa les feuilles mortes derrière moi. Je me rangeais pour laisser le chemin libre lorsque je me sentis toucher l'épaule, et, en me retournant je reconnus Georget.

Lui aussi paraissait triste. Il suait à grosses gouttes, d'ailleurs, et, comme s'il avait couru longtemps, il était essoufflé. — Il y a trois heures que je vous cherche, — me dit-il; — Cabâss revient après-demain. — Cela me fit éclater de rire. — Vous êtes cruel! — ajouta Georget.

Après cela, il se mit à parler, mais je ne l'entendais pas. J'avais bien autre chose à faire! Cependant, nous nous étions pris sous le bras, et, quittant le chemin frayé, nous allions au hasard à travers les fougères qui nous montaient au ventre, sous le dôme élevé des chênes. Je sais bien qu'il me parlait, et avec chaleur, mais

je songeais en moi-même. C'était une peine perdue.

Je me rappelle pourtant que, secouant enfin mon rêve, je fis un grand effort pour l'écouter. Il passait alors en revue toute l'histoire de sa jeunesse. Il disait les luttes perpétuelles qu'il avait dû subir pour se faufiler dans le monde, ayant si peu de fortune, pas de profession et peu d'amis. Il racontait ses économies prodigieuses pour se montrer en public sur le même pied que les autres jeunes gens. Il s'apitoyait sur sa mère qui s'était privée de tout pour lui. Mais cette existence commençait à le fatiguer. Il n'avait plus vingt ans, et, las de vivre piteusement, en calculant ses moindres dépenses, il se demandait maintenant s'il ne devait pas faire, comme tant d'autres, la folie de se marier.

— Le mariage est une chance, — répondis-je en mêlant dans mon esprit le dépit du comte, les pleurs de la baronne, la colère de Louise, le retour de Cabâss et les menaces de maître Bagieux. Georget, cependant, parlait toujours, mais de quoi? Je ne le sais pas.

Un moment il éleva la voix, m'adressant questions sur questions. Alors, de nouveau, avec ennui, je me fis violence pour entendre. Il par-

lait du comte. — Peut-être, — disait-il, — ai-je poussé les scrupules trop loin? J'avais été mal informé. On disait qu'il ruinait sa belle-sœur. Or, j'ai tout juste de quoi vivre pour moi tout seul et pas pour quatre. Je craignais aussi d'être éconduit. On ne sait jamais comment le prendre, ce maudit railleur! Cabâss est venu se jeter à la traverse de mes projets avec ses millions, au moment où j'allais me décider. Ce Cabâss est la cause de tout! J'ai voulu ruser avec lui, tout d'abord. M'adressant à son avarice, je comptais lui faire croire, — comme je l'avais cru longtemps, — que le comte a dévoré la fortune de sa belle-sœur après la sienne, quand l'incendie a dérangé tous mes plans, et Cabâss est parti. Qu'auriez-vous fait, à ma place? Je voulais profiter de l'absence de mon rival pour me déclarer, mais le comte était engagé avec lui. Et puis, il ne fait que rire! Je n'ai pas osé. Je remettais de jour en jour cette tentative délicate. Je voulais aussi me confier à vous; mais vous avez toujours l'air si triste, si occupé de votre tristesse! Faut-il me déclarer dès aujourd'hui? Répondez un mot, je vous prie. Si vous vouliez, vous pourriez me servir. Il y a si longtemps que nous nous connaissons! Ah! Daniel! voilà ce que

c'est que la vie! Ce mariage m'allait trop bien: il réunissait tout : fortune, relations, convenances. J'en ai la tête perdue!

— Au nom de Dieu! — m'écriai-je, stupéfait de ce discours, — de qui donc me parlez-vous depuis une heure?

— Mais de moi.

Je m'arrêtai et le regardai en face. Malgré le reflet sinistre des lueurs du soir s'allongeant sous l'ombre des arbres, Georget me parut très-rouge. — Eh quoi! malheureux! vous aussi, vous songez à vous enchaîner?

Il sourit niaisement : — Je sais combien vous avez souffert et combien vous souffrez encore, mais je pense qu'on peut être moins malheureux que vous.

Je haussai convulsivement les épaules, et nous nous remîmes en marche. Cette plate confidence que, jusqu'ici, j'avais toujours pu éviter, complétait, par je ne sais quoi de ridicule, le supplice de cette horrible journée. J'avais bien assez de mes peines! Maintenant, il me fallait écouter, consoler et conseiller un rival imbécile. Aux tourments que me causaient le retour de Cabâss, les tentatives du comte, la colère de Louise et la haine active des deux femmes qui

déjà me menaçaient de loin, se joignait l'agacement d'une confession triviale à laquelle j'étais obligé de répondre. Elle acheva de m'exaspérer. Les ténèbres, cependant descendaient sous le feuillage, une lourde pluie d'automne commençait à tomber.

— Georget, — lui dis-je tout à coup, poussé par une sourde pudeur de la conscience, — me croyez-vous honnête homme?

— Oui, certes! et je me fie à vous.

— Mais il y a mille nuances à l'honnêteté. Me croyez-vous assez honnête pour suivre mes conseils, dès ce moment, sans explication, sur parole? Répondez loyalement. A cette condition, je parlerai.

Il s'arrêta, et, à son tour, il me regarda en face. Puis il dit :

— Oui, je vous crois.

— Eh bien! voici le conseil que je vous donne : Au nom de Dieu, quand même Cabâss serait repoussé, oubliez Louise.

— L'oublier? — fit-il avec angoisse. — L'oublier? Pourquoi?

— Je ne puis vous le dire.

— L'oublier! — répétait-il.

— Il faut, sinon l'oublier, du moins la fuir.

— La fuir? Vous me feriez supposer....

— Ne supposez rien. Même par la pensée de la douleur, ne soupçonnez pas, n'effleurez même pas d'un souffle la pureté, l'innocence.... Mais, au nom de votre mère, oubliez-la.

— Que ne vous expliquez-vous, mon Dieu!

— Je ne le puis. Ma langue est liée. Mais, au nom de votre bonheur, oubliez-la.

— Au nom de mon bonheur maintenant! Mais enfin, — s'écria-t-il avec force, — j'ai le droit de vous demander....

— Et moi, je n'ai pas le droit de vous répondre.

— Dites-moi seulement si son oncle, sa mère, quelque cause particulière, la ruine peut-être, cette union projetée avec Cabâss?...

— Oubliez-la.

— Mais je ne peux pas l'oublier maintenant,— dit-il avec une véhémence extraordinaire en se démenant à mon bras comme un possédé. — Je ne peux pas l'oublier, puisque, en essayant d'abord de me faire aimer d'elle par intérêt, je me suis pris à mon propre piége. Je ne peux pas l'oublier puisque je l'aime!

— Vous l'aimez? — criai-je à mon tour. Et nous étions là tous les deux, face à face, nous

dévorant du regard et nous tenant par les poignets; lui, grotesque, mais grandi subitement par son désespoir; moi, furieux.

Georget me faisait enfin, et pour la première fois de sa vie, l'effet d'un homme. — Ah! vous l'aimez! Eh bien! alors, je n'ai plus de conseils à vous offrir. Je vous plains, cependant. Ah! vous l'aimez! Alors, il est certain que vous ne pouvez pas l'oublier. Mais je vous plains.

Georget étranglait dans sa cravate.

— Quoi, malheureux! vous aussi, vous connaissez donc, vous éprouvez donc, vous aussi? N'est-ce pas que c'est atroce d'aimer sans espoir?

Georget voulut se jeter dans mes bras; je le repoussai de toutes mes forces. Le sarcasme tordait mes lèvres. En même temps, accumulées par tant d'émotions depuis le matin, les larmes montaient à mes yeux. Mais je serais plutôt mort que de les répandre.

VIII

Cependant, stimulé par cette exaspération de mon cœur, je marchais sous les ondées irritantes, et Georget, tant bien que mal, à tâtons me suivait. Nous parlions sans nous entendre. Il suppliait, je résistais. Le choc des branches, les longs frémissements des feuilles, les mugissements du vent se frayant un passage à travers la forêt, nous assourdissaient tous deux. — On ne me connaît pas ! on ne me connaît pas ! — répétait-il. — J'avais mis toute ma vie sur une carte; je la défendrai avec les ongles et avec les dents ! — Je ne sais alors quelle parole brutale m'échappa; mais Georget perdit soudain courage et cessa de me tourmenter. Peu après, le cherchant auprès de moi, je ne le vis plus. Séparés par l'obscurité, chacun de nous errait au hasard. Toute la nuit je marchai ainsi, me nourrissant des terreurs

qu'enfantaient les ténèbres. A l'aube, brisé de corps et d'esprit, je retrouvai ma route et descendis vers le bourg. L'agacement de la douleur, calmée par la fatigue, n'avait laissé après elle, dans ma pensée, qu'une railleuse amertume. — Eh ! quoi, — me disais-je alors, — ma passion est tellement insensée, qu'aucun d'eux ne la soupçonne ? Les uns me laissent avec Louise dans une liberté si confiante, qu'elle en est presque injurieuse ! Un autre ne songe même pas que l'obstacle le plus puissant qui le sépare d'elle, c'est moi ! Ainsi, seulement parce que je ne suis pas libre, chacun s'arroge le droit de croire que je ne puis pas aimer ? Ainsi c'est une loi humaine, selon eux, qui maîtrise un cœur, qui le sèche, qui le supprime !...

Le matin, en me mettant au lit, à travers l'exaltation de la fièvre, je parlais de nouveau tout seul : — A quoi bon tant d'astuce ? je ne pourrai toujours les tromper. L'un après l'autre, un jour, ils apprendront la cause de la tristesse de Louise, et la réelle cause de ma tristesse, qu'ils attribuent tous encore à une trahison que je bénis. Ils apprendront le motif de mes mensonges, de mes perfidies, de toute ma conduite si étrange.

Oh ! que d'ennemis, grand Dieu ! Le comte, Georget, Cabâss, et aussi ces deux femmes qui me guettent avec le regard de la haine.... Que de gens qui auront à me demander un compte sévère ! Et pas un ami, pas un homme au monde qui oserait avouer qu'il m'excuse ! On dit que la vie est un combat. Quel combat horrible que la mienne !...

Puis, tout frissonnant sous l'impression douloureuse de la fièvre, je me pris à sourire :
— Le dénoûment ne peut plus maintenant longtemps tarder.

IX

Mais le lendemain je me disais encore : — Que faire ? — en entrant chez la baronne et rencontrant le regard glacé de Louise, et aussi celui du comte, qui m'observait à la dérobée.

A peine étais-je assis, que M. de Grandmont, sans être vu de sa belle-sœur et de sa nièce, me fit signe des yeux de le suivre dans le jardin. Sur le seuil il me prit familièrement sous le bras, comme il faisait toujours quand nous nous promenions ensemble. Puis il m'entraîna derrière un massif. — Daniel, — me dit-il enfin, — je remarque depuis huit jours un certain changement dans vos rapports avec Louise. Sans doute vous a-t-elle confié les projets que je forme pour son avenir ? Je vois avec plaisir que vous avez dû combattre ses folles idées, car il est positif qu'elle vous garde rancune.

— Vous vous trompez, cher comte, — répondis-je avec embarras, — je connais depuis quelque temps vos intentions par le bruit public, et c'est moi qui ai commis l'indiscrétion d'en parler le premier à votre nièce.

— Mais je ne vous en veux pas pour cela, — fit-il en riant ; — vous êtes aujourd'hui de la famille, et vous avez bien le droit de vous intéresser au bonheur de celle qui vous doit la vie. D'autant plus, — ajouta-t-il, — que je vous crois incapable de lui donner de mauvais conseils. Et que vous a-t-elle répondu ?

— Fort peu de choses. J'ai cru deviner qu'elle hésitait. Elle n'aime pas l'homme que vous lui proposez, c'est incontestable ; et le seul désir de complaire à vous et à sa mère pourrait la décider à l'accepter.

— D'où vient alors cette froideur qui règne entre vous ?

— Je ne sais, — dis-je avec émotion. — Peut-être me serais-je laissé entraîner plus loin qu'il n'était convenable, et votre nièce ne me pardonne point, sans doute, de ne pas penser comme elle.

— C'est fort probable. Ah ! Daniel, — reprit-il après une pause, — vous auriez pu nous rendre un signalé service !

— Parlez, cher comte, vous savez que je suis à vous.

— J'ai promis à ma nièce de ne pas l'entretenir du sujet qui nous divise, pendant six semaines. Ces six semaines sont écoulées. Avant-hier matin je lui ai demandé de m'apprendre sa décision, mais elle s'est mise à pleurer avec sa mère. Irrité, je lui ai peut-être trop vivement montré mon mécontentement. Alors, comme elle est fière, elle s'est emportée, et tous les deux nous avons échangé des paroles que je regrette. Vous êtes arrivé au beau milieu de la discussion. Après votre départ, Louise s'est retirée dans sa chambre, et, depuis, je n'ai pas cru devoir faire auprès d'elle de nouvelles tentatives. Mais Cabâss arrive aujourd'hui à Trouville, et il faut absolument que je lui donne une solution. Ne pourriez-vous vous charger de sermonner un peu ma nièce, ou, tout au moins, de lui demander une réponse catégorique? Je n'aime pas les choses qui traînent. Et puis, vous êtes plus propre que moi à ce rôle de médiateur. Je ne sais prendre sur moi de persuader ; je raille, je critique : Louise s'irrite, et nous nous quittons brouillés. Vous, au contraire, devez avoir, par le raisonnement, plus d'empire sur elle ;

et vous ne vous croyez pas, d'ailleurs, autorisé comme moi à ne la pas ménager. Chargez-vous donc, je vous prie, de cette ennuyeuse mission, par amitié pour nous. Ma belle-sœur est incapable de contredire sa fille. Louise, un jour, vous remerciera, et vous aurez acquis de nouveaux titres à l'affection de votre nouvelle famille.

— Je ne demande pas mieux, — répondis-je avec un grand trouble ; — cependant, je dois vous faire observer que je me contenterai d'exposer nettement devant votre nièce la situation telle que je la juge.

— Et comment la jugez-vous ?

— Dix millions avec un homme nul.

Il se mit à rire.

— Vous êtes perspicace, avec tous vos scrupules. Cabâss est peut-être nul, mais il a du bon. Vous comprenez que, sans cela, je ne lui donnerais certes pas ma nièce ? Faites ce que vous voudrez, au surplus, je m'en rapporte à vous. L'important, selon moi, c'est d'obtenir sur-le-champ une décision. Si Louise est assez folle pour repousser un si beau parti, nous lui en chercherons un autre ; mais une décision, et sur-le-champ, voilà ce qu'il nous faut. Voulez-vous lui parler dès aujourd'hui ?

— Très-volontiers.

Nous rentrâmes alors au salon, où Louise lisait à côté de sa mère.

— Ma chère enfant, — lui dit-il, — nous quittons Trouville après-demain. Ne veux-tu pas faire un tour de promenade avec nous, pour prendre congé de la campagne ?

Louise leva le front, et, s'exprimant du bout des lèvres :

— Je veux bien. — Puis elle ajouta : — Viens-tu avec nous, maman ?

Le comte fit un signe à la baronne.

— Je me sens trop fatiguée, — répondit-elle.

— Nous irons donc sans vous, — dit le comte. Allons, mets ton chapeau, mon enfant. Je trouverai moyen, — reprit-il en me parlant à l'oreille, — de vous quitter ou de m'égarer en route, et alors, profitez de l'occasion.

— Je n'en aurai peut-être pas le temps.

— Eh ! parbleu, prenez tout le temps que vous voudrez : égarez-vous vous-même, s'il le faut ; mais ne revenez pas sans m'apporter une réponse positive. Cependant, si vous voyez que Louise hésite, accordez-lui un nouveau délai. Je me chargerai de faire prendre patience à mon neveu futur.

X

La maison de la baronne est située à l'extrémité de la plage, au pied de la falaise. Nous sortîmes par la porte du jardin, et, marchant l'un derrière l'autre, nous gravissions le sentier montueux, sans parler. Le temps était clair et haut, le soleil ardent, la chaleur à peine tempérée par la brise qui soufflait du large. La côte ardue que nous suivions, toute pelée, coupée de haies et de fossés, montait jusqu'au hameau d'Hennequeville. — C'est là, sans doute, — me disais-je, — que le comte a l'intention de nous conduire. — Et, suivant d'assez loin les pas de Louise, je m'enfonçais dans un dédale de pensées, déterminé à profiter de l'occasion qui s'offrait enfin, mais incapable de former aucun plan. L'idée qui dominait en moi toutes les autres avait un certain caractère d'étrangeté. Depuis ce jour

funeste où, me laissant arracher mon secret, j'avais excité la pitié de Louise, l'aversion qu'elle me montrait me semblait inexplicable. Pauvre fou que j'étais! Je ne pouvais deviner la lutte que se livraient, en elle, l'amour naissant et la certitude du malheur. Aussi, je me sentais de plus en plus disposé à m'immoler. Je n'étais cependant décidé à rien, mais, craignant de perdre Louise par le fait de sa propre volonté, je songeais à devancer ses désirs pour emporter au moins avec moi les marques de sa reconnaissance, puisque je ne pouvais obtenir davantage.

Et puis, la conscience de l'impossible que vous plongent au cœur les positions fausses, me conseillait aussi de m'éloigner. — Que puis-je attendre d'elle? — me demandais-je.

Enfin, la pudeur de l'âme, ce sentiment de l'honnête qui se lève parfois en nous, comme une aube, m'excitait aussi: — J'en mourrai, mais qu'importe ! si un jour elle peut être heureuse!

Et, sans m'arrêter à rien, mais prêt à toutes les colères comme à tous les sacrifices; peut-être seulement pour faire pleurer Louise en la torturant de mes propres douleurs? peut-

être seulement pour obtenir d'elle un sourire? j'allais à sa suite, la tête basse et ne disais mot.

XI

Cependant, nous avions atteint le sommet de la falaise, et nous étions tous les trois réunis. Je marchais alors auprès de Louise, à petits pas, écoutant la terre sèche crier sous son pied d'enfant et les froissements de sa robe. Je ne pouvais me lasser de la regarder. Me tenant un peu en arrière, quand elle tournait la tête, je portais aussitôt mes yeux sur ses yeux bleus, et, quand elle rassemblait dans sa main les longs plis de sa jupe pour la préserver des épines, en pâlissant, je me détournais.

Je ne sais quel prétexte inventa le comte pour nous quitter. — Je vous retrouverai, — nous dit-il, — à la ferme qui est au bout de cette route. N'allez pas vous perdre, surtout! — nous cria-t-il de loin en riant. Et il descendit la côte à grands pas, nous laissant seuls, avec notre jeu-

nesse et notre amour, en face de la nature qui nous enveloppait de parfums et de sourires, seuls au milieu des buissons pleins de fleurs, sous le chaud soleil de l'automne, dans la solitude la plus tranquille, la plus charmante et la plus éloquente, hélas!...

XII

— Louise, — lui dis-je tout à coup en me rapprochant d'elle lorsque le comte eut disparu derrière un monticule, — savez-vous pour quelle raison votre oncle nous a quittés ?

— Non. Le savez-vous vous-même ?

— C'est pour nous laisser seuls ensemble, afin que je puisse vous parler sans témoins.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre oncle a promis de transmettre, dès aujourd'hui, votre réponse à l'homme qui lui a demandé votre main. Et il m'a prié de faire valoir auprès de vous les avantages de l'union qu'il vous propose.

— Et vous avez accepté cette mission ? — fit-elle avec surprise.

— Oui ! je l'ai acceptée.

— Eh bien ! je vous écoute. Parlez.

XIII

Nous nous avançâmes alors dans le chemin de la ferme, bordé des deux côtés de haies de sureaux et d'églantiers qui projetaient sur nos têtes leurs arcades de verdure.

— J'ai promis à votre oncle, — lui dis-je, — de vous exprimer ma pensée sur cette union, sans chercher cependant à vous influencer. Le parti qu'on vous propose est certainement le plus riche que vous rencontrerez jamais, malgré les nombreuses qualités dont la nature vous a douée, car il est bien rare, aujourd'hui, de voir les hommes préférer les qualités à la fortune. Ce parti vous placera, dans le monde, au rang que vous méritez d'occuper, mieux que toutes les femmes, et les plus précieuses jouissances du plus grand luxe qui sont, croyez-le bien, des jouissances véritables, ne vous seront pas refusées.

— Vous pourrez également, — ajoutai-je après un court silence, pendant lequel Louise, avançant à pas pressés, appuyait ses talons sur le sol, — vous pourrez également distribuer autour de vous toutes les aumônes que solliciteront de vous bien des mains indigentes, et c'est là encore, pour un cœur sensible comme le vôtre, une considération qui le doit toucher. Que dis-je! Ce luxe dont je parlais, vous pourrez noblement le repousser, et, vous privant volontairement des plaisirs les plus légitimes, leur substituer les plaisirs plus délicats d'une excessive charité.

Je prononçai ces mots avec amertume, et Louise, sans lever les yeux, gonfla ses narines en joignant les lèvres.

— Enfin, — continuai-je, — si vous acceptez l'union qu'on vous propose, vous pourrez être certaine de faire pour votre oncle, que vous aimez, plus qu'il ne peut souhaiter à son âge. Il est probable aussi que votre mère tirera d'elle un double bonheur. Ce sont là encore de sérieuses considérations que vous devez examiner.

Je sais que vous pouvez opposer à ces considérations le caractère de la personne qui vous recherche. Cette personne, en effet, est peu digne de vous et ne mérite guère d'être chargée de la

tâche si belle de vous rendre heureuse. Son esprit de calcul, sa méfiance, son avarice bien connue sont de faibles garants pour l'avenir. Mais les événements ne lui fournissent-ils pas une excuse? Élevé par un père sordide, une espèce d'usurier, que pouvait devenir un jeune homme livré à lui-même, à vingt-deux ans, en se voyant placé à la tête d'une fortune énorme? Il s'est vu entouré de tant de gens qui voulaient l'exploiter! Il s'est méfié. Aujourd'hui, auprès de vous, de quoi se méfierait-il? Il vous donne une assez haute marque d'affection en vous offrant sa main pour que vous n'ayez pas d'inquiétude. Et, puisqu'il est en lui quelques défauts qui doivent être réformés, eh bien! il sera beau d'entreprendre cette réforme. Quel miracle ne pouvez-vous faire?

En ce moment, Louise fit un geste pour m'interrompre; mais je m'étais promis de la pousser à bout. Je me hâtai donc de reprendre la parole, pendant qu'elle haussait les épaules.

— Pourquoi le supposer dépourvu de qualités? L'argent, croyez-moi, n'exclue ni le bon sens ni le cœur. Il a des travers, j'en conviens, et manque de dehors et d'esprit peut-être; mais on peut glisser là-dessus.

— Avez-vous tout dit? — interrompit enfin Louise.

— Non. Je veux vous parler de moi, maintenant. La crainte de me causer un chagrin pourrait vous arrêter, et il ne faut pas que cela soit. J'aime à croire cependant que vous me ferez l'honneur de m'avertir à temps, pour que je ne sois pas témoin du bonheur que vous partagerez avec un autre. Ne tenez, croyez-moi, aucun compte du sentiment que je vous ai laissé voir. Il est peut-être moins vrai que je ne le pense. Nous autres hommes, nous ne pouvons jamais être certains de nos affections. Le désir nous aveugle, et nous prenons volontiers le désir pour une passion. Si vous connaissiez toutes les idées qui se sont succédé dans mon esprit depuis le premier jour où je vous vis, vous m'estimeriez moins que vous ne faites. Je m'estime bien peu moi-même.

— Est-ce tout? — dit encore Louise.

— Non. Vous vous êtes trop légèrement laissée toucher par le récit de mes maux. Vous auriez bien mieux fait d'en rire. Votre bon sens alors eût dessillé mes yeux. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'aimer! L'amour est toujours funeste. Savez-vous ce que c'est que la femme heureuse?

C'est la femme frivole, constamment en adoration devant son visage, qui n'a souci que de la fraîcheur de son teint, ne rêve que de toilette, ne voit qu'un banquier dans son mari, et qui, pourvu qu'il la laisse libre, ne lui demande rien et le trouve toujours charmant. Soyez cette femme.

— Est-ce tout, enfin? — répéta Louise.

— Non. Vous pourriez objecter que le sérieux de la pensée, l'élévation de l'âme, la noblesse du cœur, sont des qualités précieuses à rencontrer chez un homme. Cela est faux. Ces qualités sont des vices. Le sérieux de la pensée rend amer; l'élévation de l'âme rend misanthrope; le cœur qui toujours parle est un tyran. A quoi bon se rendre esclave et souffrir des maux qui désolent un autre? On ne se prend pas d'amour pour un malade, et l'homme de cœur est frappé de maladie. Au contraire, l'homme vain ne procure à la femme qu'il aime que des plaisirs. Une commune frivolité les rapproche, et je dois dire que l'homme qui vous recherche, — outre qu'il est avare, grossier et sans esprit, — est tout plein de vanité.

— Et c'est pour cela, — dit Louise, — que vous me conseillez de l'épouser?

— Je ne vous conseille rien, Louise. Je me suis engagé à developper devant vous les avantages de la riche union qu'on vous propose. Ma tâche est remplie. C'est à vous à me transmettre votre réponse.

— Je la transmettrai moi-même à mon oncle, — répondit-elle.

XIV

Nous continuâmes alors à nous avancer en silence dans le chemin ombragé vers la ferme, dont nous apercevions déjà la porte. Louise était toujours pensive ; moi, de moins en moins maître de moi-même. Mais le chemin, défoncé par les pluies d'orage, devenait glissant et malaisé. Sans rien dire, j'offris mon bras à Louise ; elle le prit. A la porte de la ferme, sur un banc de bois, une grande femme, à l'air éveillé, était assise, filant son rouet. — N'avancez pas plus loin, — me cria-t-elle, — si vous ne voulez vous embourber. Prenez le sentier à gauche, qui est sec ; à moins, — ajouta-t-elle en riant, — que vous ne préfériez porter votre femme dans vos bras pour lui faire traverser la mare.

— Ma femme ?... — à ces mots, nos bras se détachèrent et nous nous séparâmes l'un de

l'autre. La fermière cependant nous regardait d'un air ébahi. Je ne sais alors ce qui se passa en moi, ce fut comme une sensation de sauvage. Je me baissai, je saisis Louise par la taille et les jarrets, et, l'appuyant sur ma poitrine, j'avançai vers la ferme, en suivant l'extrême bord du chemin. Louise, se redressant, m'avait jeté le bras au cou, mais pendant que je la portais ainsi, elle ne prononça pas une parole.

C'est pourquoi, après l'avoir déposée à terre, je demeurai sombre auprès d'elle.

XV

Au bout de quelques minutes pendant lesquelles nous étions assis devant la porte, la fermière, par discrétion sans doute, se leva et s'éloigna. Louise contemplait le tableau que nous avions devant les yeux, et les détails qu'il nous présentait étaient tout pleins de charme agreste. Le principal bâtiment de la ferme, très-long et couvert de chaume, avait des murs blanchis à la chaux où se croisaient de minces poutrelles. D'inégales fenêtres à petites vitres accompagnées de volets de bois gris brillaient sur ces murs, et la porte longue, entr'ouverte, nous laissait voir une cuisine bien tenue où de larges plats de faïence s'étageaient sur des dressoirs.

La cour herbeuse, plantée de pommiers, s'étendait entre les haies Le soleil, la frappant de biais, l'inondait de grandes lames de lumière.

Des vaches avec leurs veaux, l'ânesse avec son ânon, la truie pleine, les chevaux de labour vaguaient par le pré, les uns se roulant sur le dos, se couchant, se frottant aux arbres, les autres se secouant en place, tout à coup, pour se débarrasser des mouches.

Un air de paix, de recueillement, d'intimité planait sur cette cour. Les bêtes désœuvrées s'approchaient de nous; quelques-unes allaient s'étendre nonchalamment à l'ombre des haies; l'ânon gambadait, puis s'arrêtant, tendait au vent sa tête velue et soucieuse; les poules picoraient en se battant sous la charrette dételée; les pinsons criaient dans les branches à perte d'haleine, et, tout au loin, nous entendions un moissonneur donner des coups de marteau sur sa faux résonnante, pendant que le bourdonnement musical des grosses mouches vertes nous assourdissait les oreilles.

Louise regardait tout cela sans bouger, les mains croisées sur ses genoux. Elle aspirait à longs traits l'odeur des étables. Sa gorge se soulevait lentement. Lentement enfin elle baissa la tête, et je vis couler de ses cils abaissés deux grandes larmes.

Je lui pris la main.—Ne voulez-vous pas,—lui

dis-je à voix basse, — continuer notre promenade? Votre oncle ne viendra pas nous chercher ici. Au moins, s'il ne nous trouve pas, il ne s'étonnera pas de notre absence. Il nous a laissé toute liberté pour passer cette journée ensemble.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, — répondit-elle.

Nous nous levâmes en même temps, et gagnant la route, nous marchâmes pendant quelques minutes, l'un auprès de l'autre, en silence.

XVI

De chaque côté du chemin désert que nous suivions, s'ouvraient dans les haies d'étroites ouvertures communiquant avec les clos pleins de pommiers. Ces clos se prolongeaient d'un côté jusqu'à la route d'Honfleur, de l'autre jusqu'au bord de la falaise, au-dessus duquel on apercevait la mer paisible. J'invitai en tremblant Louise à me suivre dans l'enceinte de l'un de ces charmants abris noyés d'ombre et parfumés de la senteur des foins. Lorsque nous fûmes un peu loin sous la feuillée, je m'accotai à un arbre, tourné vers Louise, lui pris les mains, la regardai et lui dis :

— Louise, je vous supplie de me pardonner l'amertume des paroles que j'ai prononcées tout à l'heure, et de ne voir, dans mon discours insensé, que l'expression de l'égarement d'un homme malheureux.

Elle serra mes mains sans répondre, et je repris :

— Louise, Dieu m'est témoin que mon affection est la plus profonde qui puisse posséder un cœur. Elle contient toutes les affections humaines : celle de l'amour, comme celle du dévouement et de l'amitié, et la mère n'a pas, pour son jeune enfant, plus de sollicitude que je n'en ai pour vous. Je sais cependant,—ajoutai-je comme elle faisait un geste pour m'interrompre, — je sais que mon amour vous offense; mais, si vous daignez examiner attentivement la nature des choses, vous reconnaîtrez bientôt que cette offense ne vient pas de mon fait, mais du fait de circonstances qu'il ne dépend pas de moi de supprimer. Voyez quelle triste destinée est la mienne! Tout m'a fait défaut dans la vie. Je n'ai jamais connu mon père ni ma mère. Élevé par un homme excellent, mais d'un esprit tranquille et simple, qui ne pouvait me comprendre, j'ai passé ma jeunesse à me soumettre à ses volontés, me révoltant en secret contre moi-même et martyrisé chaque jour par la vertu de la reconnaissance. Ces jeunes gens que vous rencontrez dans le monde, façonnés sur un banal modèle, n'appréciant que les plaisirs et les distrac-

tions du monde, sont heureux! Moi, je ne le fus jamais. J'attendais quelque chose de particulier dont j'avais le sentiment dans l'âme, mais rien que dans mon âme, je ne pus le rencontrer. Je poursuivis cet idéal dans l'Étude, je le demandai à la Foi, je le cherchai dans l'Amitié, je l'évoquai dans mes rêves, je crus le trouver dans la Solitude; mais ni l'Étude, ni la Foi, ni l'Amitié, ni mes rêves, ni la Solitude elle-même ne purent seulement m'en rapprocher. Comme les pièces d'une armure mal attachée qu'un soldat laisse tomber en marchant l'une après l'autre, à mesure que j'avançais dans la vie, toutes les choses qui devaient me préserver se détachaient de moi. Ma pensée fut bientôt comme une tête nue, mon cœur comme une poitrine découverte. Et pas une arme pour me défendre! Pas un refuge où me blottir! Vous figurez-vous, Louise, celui qui va lutter contre le plus terrible des ennemis de l'homme, se présentant ainsi dans l'arène, et les mains vides?

Louise me regardait avec compassion. Je continuai :

— J'allais donc au hasard, dégoûté du monde, sans famille, sans amitiés, sans passion, indifférent à tout, impropre à tout, désolé, et me sen-

tant cependant brûlé par l'espoir, comme par une flamme intérieure. C'était un supplice de plus! Enfin, la trahison me frappa d'un coup de couteau, par derrière. Ce n'était pas assez de combattre sans armes. Je devais combattre blessé.

Ici je m'arrêtai encore, pendant que Louise respirait avec gêne. L'entraînant par la main plus loin sous les arbres : — écoutez, — m'écriai-je, — car je n'ai pas tout dit. Tous les maux de ma jeunesse n'étaient rien. Le hasard cruel ne me les avait fait éprouver que pour me placer sans défense en présence du plus grand de tous les maux. Un soir.... c'était ici. Il y a trois mois. Là, en bas, dans ces roches, au bord de ces flots calmes aujourd'hui, soulevés alors par la tempête. J'étais couché dans les herbes, j'étais caché. Je regardais le ciel menaçant, le soleil couleur de sang, la mer toute pleine de flammes. Oh! pour la scène que préparait mon malheur, le décor devait être splendide et complet! Tout à coup j'entendis un bruit de voix. Je tournai la tête. Au bord des flots, se détachant dans la pleine lumière, sur une haute roche isolée, une femme était debout. Une femme? C'était une merveille! Jamais, dans mes rêves les plus ardents, je n'avais imaginé rien de plus suave et de plus beau. Elle avait

l'air, en même temps, d'un ange, d'une déesse, d'une fée. Le vent, l'enveloppant dans ses voiles épars, harmonisait si bien sa personne, qu'on eût dit qu'elle était vêtue de vapeurs et de rayons. Le soleil étincelait sur elle, sur son front, sur ses bras, jusque dans l'or de ses cheveux. Mon Dieu! qui l'aviez amenée là, pour quel dessein me la fîtes-vous voir? Cette femme, Louise, c'était vous!

Ici Louise frémit de la tête aux pieds, comme un arbuste que le vent ravage. Je repris :

— Mais ce n'est pas tout. Le hasard devait compléter son œuvre. Moi si abandonné, si malheureux, pendant que vous passiez et repassiez comme une vision céleste, je sentais quelque chose de terrible et de nouveau qui naissait dans mes entrailles; et cela me modifiait. Je vous regardais, je vous étudiais, je vous possédais! Et chacune de vos beautés : la grâce de votre démarche, la musique de votre voix, tout, jusqu'au sourire de vos lèvres, comme autant de fils mystérieux, m'enchaînaient à ma place. J'étais devenu pierre comme les pierres qui m'entouraient. Enfin l'orage se déchaîna. Je vous vis partir. Je me levai. Je vous suivis. Oh! Louise! Où pouvais-je aller dès lors, si ce n'était sur vos traces?

Ne m'interrompez pas, car je n'ai pas tout dit. Hélas! je n'ai rien dit! Je voulus d'abord réagir contre le charme. J'étais si bien habitué à la solitude, que cela me gênait de sentir un souvenir habiter en moi. Pendant une heure, luttant contre mon cœur de toutes mes forces, je restai là, au bord des flots. Vous aviez disparu. Un moment, j'espérai que je vous oublierais. Je rentrai chez moi, plus calme. Mais c'était là, surtout, que le hasard m'attendait! Écoutez. Ma chambre était séparée de la vôtre par une cloison si mince, que je pus entendre votre prière comme si j'avais prié à vos côtés. Au nom de Dieu! ne m'interrompez pas! Et depuis lors, pendant un mois, sans que vous pussiez le savoir, moi que vous n'aviez jamais regardé, auprès de vous, je vécus. Votre amitié pour moi date du jour où je vous arrachai aux flammes; eh bien! sachez-le donc, ces flammes, je les vis s'allumer sans essayer de les éteindre; car le lendemain vous deviez partir, et moi je voulais mourir avec vous!

Comprenez-vous maintenant cette idéale existence! Entendre votre voix parler, vos pas marcher, votre robe harmonieusement se mouvoir. Écouter, chaque matin, les baisers de votre mère sur votre front. Quand j'eus connu ce bon-

heur, je voulus le retrouver tous les jours. Alors je n'essayai même plus de lutter, j'étais perdu. J'épiais votre sortie ; je guettais votre retour ; je vous suivais sur la plage et par les rues ! Et vous, pendant que vous étiez si tranquille, dans votre petite chambre, n'avez-vous jamais senti comme une flamme vous atteindre ? Mon âme perçait la muraille ; autour de vous, ne l'avez-vous jamais reconnue ?

Louise, si vous avez une ombre de pitié dans le cœur, ne m'accusez-pas. Je vous adorais ; que pouvais-je faire ? Et, comme si ce n'eût pas été assez de ces occasions qui me tentaient à chaque heure, tout me poussait à demeurer. Les calculs de votre tuteur, l'indignité de mon rival, je connaissais tout cela. Si vous aviez aimé cet homme, je serais parti, car alors vous m'eussiez fait horreur. Mais vous ne pouviez pas l'aimer ; et il y avait presque de la vertu à tenter de vous soustraire aux entreprises qui vous menaçaient. Après cela, le hasard m'a servi, et je suis devenu votre frère....

Louise était restée devant moi pendant que je parlais ainsi, aussi muette, aussi immobile qu'une statue. Debout, les bras tombants et les mains

croisées devant elle, droite, elle me regardait avec stupeur. Sa bouche fermée, ses yeux fixes, exprimaient un anéantissement suprême. Cependant, quand je fis allusion aux circonstances délicates qui avaient précédé l'incendie et qu'elle ignorait, il y eut sur son visage comme une expression de souffrance. Mais elle me vit si malheureux, sans doute, qu'elle ne songea qu'à moi, et resta là, plus anéantie que jamais, dans sa surprise, pendant que s'échappaient de ma bouche, l'un après l'autre, tous mes secrets.

Promenant cependant mes yeux autour de nous, dans l'enceinte solitaire autour de laquelle montaient les haies, j'offris la main à Louise et la conduisis tout au fond. Là, un pommier déraciné par l'orage était couché dans les herbes. Je fis asseoir Louise sur le tronc de l'arbre et je m'assis auprès d'elle ; mais, en me penchant de son côté pour lui prendre les deux mains, l'un de mes genoux toucha la terre, et je demeurai ainsi, dans une attitude suppliante, tout le temps que j'employai encore à lui adresser de doux reproches.

—Vous connaissez, maintenant, Louise, toute ma vie. Maître d'engager mon cœur sans pouvoir disposer de mon nom, je porte injustement le poids de l'imprévoyance humaine, car rien au monde

que la mort ne peut aujourd'hui me libérer. Quand je vous ai rencontrée, Louise, il y avait déjà dix ans que j'étais homme et que je vivais de la plus misérable des existences. Est-il étrange que, vous voyant passer devant moi comme le fantôme du bonheur, je me sois laissé aller au plaisir de vous regarder? Et Louise, pouvais-je donc vous regarder sans vous aimer?

Eh bien! si j'avais été libre, tout ce qui, aujourd'hui, vous outrage, vous eût touchée. Mes sentiments, qui vous font horreur, vous les eussiez bénis. Même sans éprouver d'amour, peut-être eussiez-vous été fière d'inspirer une passion si profonde? Et parce que je ne suis libre qu'en apparence; que je n'ai pas le droit de vous offrir mon nom; vous, si douce et si tendre pour tous ceux qui vous entourent, vous qui ne connaissez ni la haine ni la colère, vous me méprisez, vous me détestez, et vous repoussez de vous mon amour comme une souillure. Est-ce ma faute, cependant, si je ne suis pas libre? Est-ce ma faute, enfin, si je ne puis m'empêcher de t'adorer?

Oh! Louise, tant d'injustice alliée en vous à tant de droiture! Tant de cruauté à tant de bonté! Qu'ai-je donc fait au ciel, que pour moi

seul vous soyiez autre que vous-même, et que je n'obtienne même plus de vous ce que vous dispensez si largement à tous ceux qui pleurent... votre pitié?

Et cependant, que vous ai-je demandé qui vous révolte? De quelle offense pouvez-vous m'accuser? Je vous aimais respectueusement, en silence. Je me contentais de vous voir, de vous entendre, de veiller sur vous. Que dis-je? Je me condamnais moi-même avec tant de rigueur, que je me reprochais souvent l'audace de mon affection, et que je l'expiais dans des larmes secrètes, tant je me sentais loin de vous et peu digne de vous. Mais cette rigueur volontaire était bien souvent douloureuse, et ma douleur, vous l'augmentiez souvent, innocemment, vous-même, par les marques trop tendres d'une amitié dont vous n'êtes jamais avare. Est-ce ma faute encore si je n'ai pu porter le poids de cette douleur, et si elle s'est fait jour à travers mes larmes? Oh! Louise! Louise! Devez-vous donc me faire un crime de vous avoir laissé pénétrer mon secret? Et ne me l'avez-vous par arraché vous-même, alors qu'en rougissant je vous le disputais?

En ce moment je me tus, suffoqué par l'émo-

tion. Nos mains serrées, seules, exprimaient nos sensations. Que de pitié dans son âme! Que de douleur dans la mienne! Lorsque je fus un peu plus maître de moi, je repris :

— Je ne puis cependant retirer ce que j'ai dit, et effacer de votre souvenir ce que je vous ai malheureusement laissé connaître. Le mal est fait, et je voudrais en vain revenir sur mes pas, pour ressaisir le repos qu'un mot a chassé sans retour. Il me faut donc subir, une fois de plus, le châtiment d'une faute que je n'ai pas commise. Eh bien! Louise, je tâcherai de trouver ce courage ; je suis homme, et il est juste qu'entre nous je garde toutes les peines. Peut-être, enfin, serez-vous touchée par mon sacrifice, et, ce que mon amour n'a pu faire, peut-être mon éloignement le fera-t-il ? Tout sera mieux ainsi d'ailleurs, car vous êtes innocente des maux que vous causez, et croyez-le, l'idée de votre bonheur ne sera pas sans charmes, dans l'exil, pour celui qui vous l'aura rendu. Louise, ne voyez dans ce que je vais vous dire aucun calcul. Je vous adore comme vous ne serez jamais adorée ; vous êtes pour moi comme la lumière pour les plantes, comme le pain pour la bouche affamée. Pour moi vous peuplez le monde, et je

ne me soucie au monde de rien que de vous. Vous me ravissez par tous les sens; vous épurez toutes mes pensées; vous ennoblissez tous mes sentiments. Votre vue seule suffit pour me plonger dans la plus délicieuse extase. Loin de vous, votre souvenir m'enchante; il me semble alors que quelque chose de vous habite ma mémoire et la parfume. L'air que vous respirez m'enivre; le son de votre voix chante plus mélodieusement à mon oreille qu'une musique. Si les plis de votre robe m'effleurent, si vos beaux yeux bleus me regardent, si vos chères lèvres s'entr'ouvrent, si votre main touche la mienne, je me sens alors transporté par une émotion si vive que je n'en saurais subir la durée. Hélas! Je vous aime trop pour pouvoir exprimer combien je vous aime!... Sachez seulement que vous êtes ma vie!... Eh bien! Louise, puisque je suis un obstacle à votre bonheur, je partirai, ne vous demandant que d'emporter avec moi votre souvenir pour consoler mon exil et me le faire aimer.

Oh! ne parlez pas, je vous en supplie, — ajoutai-je comme elle voulait s'écrier et que sa main cherchait ma bouche, — n'augmentez pas mon désespoir en m'accablant de votre pitié.

Voyez, je suis résolu. Que votre pitié cruelle ne me retienne pas. Un jour, il faudra bien y revenir, et je n'aurai peut-être pas alors la même résignation. D'ailleurs, en vous aimant, il est trop vrai que je vous outrage! Et vous demander votre amour, à vous, est un acte infâme, car c'est vous entraîner dans un abîme. C'est pour vous que je veux partir. Si je vous conseille de me chasser, c'est parce que je sens que ma présence ne peut vous laisser aucun repos. Ah! si j'étais libre encore! Si ne se plaçait entre nous qu'une volonté étrangère! Si je pouvais, même au prix de mon sang, vous donner mon nom!... Serait-il une destinée comparable à la mienne? Mais hélas! Je dois me soumettre à ce qui ne peut être vaincu. Je vous en supplie donc, Louise, à genoux, par mon amour, au nom de votre mère, au nom de Dieu qui nous entend et nous juge, ne prononcez pas un mot qui contienne un espoir, car cet espoir serait vain ; ne faites pas un geste qui me retienne, car vous le regretteriez demain. Voyez, il en est temps, laissez-moi partir.

— Eh! le puis-je? — répondit-elle. Alors elle se leva, pâlit, se détourna, lutta contre elle-

même, puis se laissant aller sur mon épaule: — Ah! Daniel! dût ma vie s'écouler avec mes pleurs, il faut bien enfin que je parle, car je ne puis plus tenir mon secret. Daniel, ne me quittez pas, car je vous aime....

XVII

La stupeur, à tous deux, nous coupa la parole. Nous fûmes anéantis de cet aveu. Louise, la face appuyée sur ma poitrine, attendait un mot que je ne pouvais balbutier. Enfin elle souleva la tête et me regarda. Elle comprit ce qui se passait en moi. Je poussai un cri terrible qui me sauva, car je me sentais mourir. Elle baissa de nouveau la tête, et alors..., dans les bras l'un de l'autre, son cœur imprimé sur le mien, sous la face de Dieu, nos serments s'échangèrent, et le ciel, dans ses plus radieux sourires, sanctifia nos serments.

XVIII

—Je vous en supplie—me dit-elle,—pardonnez-moi la froideur que je vous ai montrée depuis huit jours. Vous m'aviez effrayée. Je vous ai fait souffrir, mais croyez bien que je souffrais beaucoup moi-même. Enfin je vous donne ma vie.

— A genoux, — répondis-je, — c'est à genoux que je la reçois.

— Si vous saviez, — reprit-elle, — ce que je ressentais en vous interrogeant autrefois. Quelle honte!... Non, pas de honte! — s'écria-t-elle en levant la tête, — car je suis aussi fière qu'heureuse!

— Chère enfant! Je n'osais te rassurer. Je savais trop que je n'avais rien à t'offrir.

Sa main couvrit ma bouche.

— Ne parlez jamais de cela, Daniel. J'ai tout

examiné. J'accepte tout. J'étoufferai les élans de mon cœur, les regards de mes yeux, les paroles de mes lèvres. En silence je vous aimerai. Le sacrifice sera l'expiation de notre amour.

Je lui saisis les mains pour l'interrompre, mais, d'un geste passionné, elle les dégagea toutes deux.

— Laissez-moi parler encore, — disait-elle. — Vous avez sauvé la vie de ma mère, eh bien! je tâcherai de vous donner ce que vous n'avez jamais rencontré dans le monde : le bonheur.

XIX

Foulant cependant au hasard le doux tapis de notre retraite, couvert par les branches ployantes des vieux arbres, les bras enlacés, nous errions le long des haies qui nous retenaient aux épaules par leurs griffes de fleurs, nous oubliant nous-mêmes comme si, seuls au monde, nous eussions existé. Chancelante, semblable à l'enfant essayant la terre, Louise appuyée sur ma poitrine, abandonnait ses cheveux blonds à mes baisers. Après avoir si longtemps contenu sa tendresse, maintenant, m'empêchant de parler, elle en soulageait son cœur :

—Ah! Daniel,—murmurait-elle avec un frémissement des lèvres en baissant les yeux, — combien je vous aimais déjà sans le comprendre! Que votre présence avait de charmes! Comme j'étais curieuse de vous! Comme je souffrais de

vos chagrins! Comme je me tourmentais pour les connaître! Et c'était moi qui les causais!

Je tombai aux pieds de Louise.

— Éternelle justice! — m'écriai-je, — tu me devais bien cet aveu!

Mais un cri répondit à mon cri. Un cri de stupeur et de colère. Nous nous retournâmes tous deux, et, de l'autre côté de la haie, nous aperçûmes, avec horreur, le comte et Cabâss qui nous regardaient.

XX

En une seconde ils furent auprès de nous. Je soutenais Louise mourante ; mais la vue de nos ennemis la rappela à elle-même, et elle resta là immobile et calme, plus calme qu'aucun de nous.

— Vous payerez cette lâcheté de votre sang ! — s'écria le comte. — Monsieur, — ajouta-t-il en se tournant vers son compagnon, — quoique cette affaire vous intéresse, voulez-vous bien me laisser seul ? je vous en rendrai bon compte demain matin.

— Ne prenez pas cette peine, — répondit l'autre ; et il s'éloigna, ricanant des lèvres en se retournant.

Alors je m'approchai de notre juge, grandi par l'exaspération :

— Comte, je suis prêt, non pas à combattre, mais à me tuer, si vous l'ordonnez. Ou je suis le misérable le plus vil ou le plus malheureux des hommes. Écoutez-moi et prononcez : quel que soit votre arrêt, je l'exécuterai.

— Et que pouvez-vous dire qui excuse une telle infamie ? Quelle réparation, vous, pouvez-vous offrir à la malheureuse que vous avez déshonorée ?

— Devant Dieu, sur ma vie, sur la sienne, — répondis-je, — Louise est pure.

— Et le monde le croira-t-il, lorsque ce fat aura parlé ?

— Cet homme ne parlera pas.

— Allez, vous avez perdu une enfant, vous avez mal agi.

— Ne blasphémez pas ! — m'écriai-je : — Il est trop vrai que je la perds, — ajoutai-je avec honte ; — et je suis un malheureux digne de mépris.

Mais Louise m'interrompit. S'avançant entre nous, grave et digne comme l'ange de la réconciliation, le visage rayonnant de loyauté, elle prit la main du comte, la baisa, et, relevant le front :

— Mon oncle, mon père, devrais-je dire, car

vous me tenez lieu de père, la douleur vous aveugle, et vous frappez le moins coupable. Daniel me suppliait de lui permettre de me fuir, et c'est moi qui l'ai retenu : car, dussiez-vous me maudire, je ne puis vous cacher que je l'aime.

— Louise ! — criâmes-nous tous les deux, et nous voulions l'empêcher de continuer ; mais elle nous repoussa doucement : — C'est un malheur affreux, n'est-ce pas ? — continua-t-elle. — Mais, si Dieu nous en accable et si nous ne pouvons résister, pourquoi voulez-vous augmenter nos peines de votre malédiction ? Allez, nous sommes bien à plaindre, et nous avons besoin de votre amitié.

— Et elle ne te manquera pas, mon enfant ! — lui dit-il. Puis, se tournant vers moi : — Partez, monsieur. Si vous l'exigez, je vous absous. Mais partez, et que la vue du mal que vous faites vous enseigne au moins votre devoir.

Je me tournai vers Louise.

— Non, restez, — me dit-elle, — restez encore. Permettez qu'il reste, mon cher oncle. Ni l'un ni l'autre vous ne pouvez, vous ne devez vous quitter ainsi. Pourquoi le traitez-vous si durement ? — ajouta-t-elle.

— Mais, enfant abusée, — s'écria le comte, — qu'est-ce qui t'a donc poussé à l'aimer ?

Louise rougit en détournant la tête.

— Son malheur, — répondit-elle d'une voix étouffée.

XXI

Enfin, un peu de calme se fit en nous. Tous les trois, nous nous examinâmes presque attendris.

— Vous êtes bien à plaindre ! en effet, — murmura le comte. — Mais qu'espérez-vous de l'avenir ? Mon expérience ne peut vous cacher les supplices qui vous attendent. Jamais vous ne vous appartiendrez.

— Dieu, — répondis-je, — nous donnera le courage, et notre amour la patience.

— Et serez-vous toujours assez forts pour résister ? — me dit-il. — Où trouverez-vous cette vertu, cette folie sublime ? Allez, c'est une chose impossible, — ajouta-t-il en haussant les épaules. — Mais ta mère, Louise, que diras-tu à ta mère ?

L'enfant plia sous ce coup inattendu, et pleura.

— Tu le vois bien, — poursuivit l'impitoyable, — vous êtes fous tous les deux. Ah ! la belle jeunesse perdue ! Vous êtes bien coupable, monsieur, — me dit-il encore, — bien faible, au moins. Vous n'avez rien prévu. Et vous croyez aimer ? Ne m'entendez-vous point ? — reprit-il en me voyant accablé.

— Comment vous entendrais-je, puisque vous ne me comprenez pas. Toute mon excuse est dans un mot qui n'a de sens que pour moi : J'aime !

Il se fit un nouveau silence. Louise sanglotait. Enfin , essuyant ses yeux :

— Nous ne pouvons pas, cependant, porter la peine d'un sentiment légitime, comme si ce sentiment était une mauvaise action.

— Mentiras-tu à ta mère? — dit le comte.

Elle fit un geste.

— Lui demanderas-tu d'approuver, de protéger.....

Ici je voulus l'interrompre, mais il continua avec un sarcasme :

— Feras-tu commencer ton bonheur du jour de sa mort ?

— N'achevez pas ! — s'écria-t-elle ; et elle s'élança à son cou. — Pourquoi vous montrez-vous

si cruel ? — lui dit-elle doucement ; — je vous ai toujours tant aimé !

Le comte se détourna, et je surpris dans ses yeux la seule larme que peut-être on lui ait jamais vu répandre.

XXII

Cependant, le soleil s'abaissant sur l'horizon, il nous fallut songer à retourner vers la ville, et nous sortîmes du clos à pas lents. Comme nous marchions sur la route sans mot dire, je surpris, plusieurs fois de suite, les yeux du comte arrêtés sur Louise avec une expression de curiosité qui me troubla. Il me sembla qu'il était surpris de rencontrer une femme dans cette enfant qu'il croyait encore plongée dans l'ignorance absolue de la jeunesse. Cet examen le fit sourire de lui-même. Il leva les épaules. Peut-être le souvenir de son premier amour, qu'il rapprocha de la beauté de la jeune fille et de ma triste destinée, lui inspira-t-il quelque bienveillance. En adressant de nouveau la parole à Louise, il reprit un air affectueux.

L'entraînant à l'écart au moment où nous

nous engagions sur le plateau découvert, il lui parla longtemps, en marchant et la soutenant par le coude. Sans doute déploya-t-il toutes les ressources de son expérience et de son esprit pour l'influencer, car, pendant que je les suivais à vingt pas, je vis Louise tour à tour interdite et suppliante. Elle pleura longtemps, se tordit les mains et montra toutes les marques de la plus grande douleur. Mais le comte continuait toujours, parlant d'une voix posée, en souriant. Parfois des lambeaux de phrases, emportées par le vent à travers le silence, venaient jusqu'à moi : — Je ne puis cependant ne pas l'aimer ! — disait Louise. Et puis elle faiblissait. — Pour ma mère, pour vous, mon cher oncle, pour le monde, si vous voulez, je me soumettrai à tous les sacrifices. — Enfin, rassemblant toutes ses forces, l'adorable enfant résistait : — Jamais, — lui dit-elle tout à coup, — jamais je ne serai à un autre.

— C'est donc à lui que je vais parler, — poursuivit brusquement le comte. Et quittant Louise, très-pâle alors et les sourcils contractés, il vint à moi : — Daniel, — me dit-il sèchement, — si ce n'est par pitié pour Louise, au moins par égard

pour vous-même, vous devez l'engager à revenir sur sa détermination.

Louise, qui l'avait entendu, me regarda d'une certaine manière. — Comte, — répondis-je en joignant les mains ; — je vous en supplie, jugez-moi comme je dois l'être : je ne suis point un séducteur qui se joue de l'honneur d'une femme. Je suis un malheureux qui adore pour la première fois de sa vie et qui ne peut pas cesser d'adorer.

— Mais, misérable que vous êtes, vous l'assassinez ! — A ce mot, en frémissant, je levai la tête :

— Comte, parlez franchement. Si elle était mariée et si j'étais son amant, me tiendriez-vous ce langage ?

— Ce serait bien différent ! — répondit-il.

— Oui, bien différent, en effet ! car j'exposerais sa vie alors ! car je partagerais un crime avec elle. Est-ce là ce que vous voulez dire ?

L'homme du monde leva les épaules.

— Il y a des choses que ne font pas les gens d'honneur ! — reprit-il.

Ce nouveau mot me fit pâlir : — Eh ! que me font à moi les lois de votre honneur de convention qui ne pardonne son amour à la femme que

lorsque cet amour fait une victime et que la femme trahit !

Mais, surexcités tous les deux maintenant, à chaque mot qui s'échappait de nos lèvres, la colère montait en nous.

— L'amour ! l'amour ! — criait le comte en levant les épaules avec mépris. — Vous ne m'apprendrez peut-être pas ce que c'est, et le monde vous renierait s'il savait ce que vous faites.

— Comte, vous me forcez à vous le dire. Eh bien ? entendez-le donc. Je ne crois pas que vous sachiez ce que c'est que l'amour.

Nous nous regardâmes tous les deux, et il me comprit.

— Quant au monde, — ajoutai-je, — n'en parlons plus, jusqu'à ce que vous puissiez me montrer chez lui l'exemple des vertus dont vous n'avez jamais fait que rire.

XXIII

Nous étions alors arrivés tout au bord de la cime de la falaise, et nous marchâmes quelque temps, l'un auprès de l'autre. Le comte allait lentement, la tête basse, réfléchissant. Louise, plus concentrée encore, tenait ses paupières baissées sur ses yeux fixes. Un silence profond nous environnait. Des bouffées de cigales sautaient toutes ensemble dans les trèfles rares, devant nous, et la caille mêlait ses appels tremblotants à leur bruissement vague. De loin, la mer d'un vert de cristal, nous apparaissait toute plate, blanchissant sur les bancs de sable, et les barques errantes, avec leur triangle de voiles, semblaient des oiseaux flottant sur leurs ailes étendues. A l'horizon, le cap de la Hève, rose et doré par le soir, se fondait dans le bleu du ciel, et, de temps à autre, des troupes de goëlands par-

tant des roches submergées à cent pieds au-dessous de nous, emplissaient l'air de leurs cris rauques.

Je m'approchai de Louise, et, enhardi par la douleur, je lui pris la main, tout en marchant. — Qu'ordonnez-vous de moi, vous qui êtes tout pour moi ? — lui dis-je à voix basse. — Ne songez qu'à vous. Quoi que vous décidiez, je vais le faire.

Elle s'arrêta, me regarda, et, pâle, avec une expression de désolation suprême sur les lèvres : — Ou vous m'avez séduite par le mensonge le plus affreux, ou vous accepterez mon sacrifice.

Le comte s'approcha de nous. J'étais épouvanté de ce que j'allais dire ; mais toute la vie de Louise était suspendue dans ses yeux : — Devant Dieu, je l'accepte ! — répondis-je avec fierté.

Alors nous nous remîmes en marche.

XXIV

Un quart d'heure après, nous étions arrivés à la première rampe de la falaise, et nous commencions à descendre vers la ville que nous voyions de haut en bas, dressant dans l'air ses toits d'ardoise et ses cheminées empourprées par les derniers feux du jour. Les cours, entre les murs de briques, faisaient comme des taches blanches. L'ensemble tourmenté présentait une agglomération singulière que perçaient tout au fond, les pointes des mâts. Des fumées erraient au-dessus. A gauche, la plage s'étendait, jaune, au bord de la mer. Assise contre le kiosque de la maison chinoise, la baronne lisait. A sa vue, le comte secoua la tête, et faisant sur lui-même un grand effort, avec un soupir, il nous dit :

— Je ne puis cependant vous laisser vous

perdre sans essayer de vous sauver. Pour toi, Louise, comme pour ta mère, tu ne dois plus revoir, de bien longtemps du moins, celui à qui tu viens si follement, et malgré moi, de t'engager. Mon Dieu ! — s'écria-t-il comme nous nous détournions en sanglotant, — continuez à vous aimer; je ne veux même plus essayer de changer vos cœurs, mais aimez-vous de loin; l'honneur l'exige. Vous devriez cependant songer un peu à ma position, — ajouta-t-il avec reproche. — Vous me tourmentez ! vous me harcelez ! vous empoisonnez mon repos ! Voyons, Louise, ne feras-tu rien pour moi ? et vous, Daniel ?

Nous nous précipitâmes tous deux dans ses bras et il nous serra sur son cœur. — Voilà plus d'émotions en un jour, — murmura-t-il, — que je n'en ai éprouvé dans toute ma vie. Adieu la tranquillité, maintenant ! Je ne me suis pas marié pour éviter les contrariétés de famille. J'ai bien réussi !

XXV

Arrivés au pied de la falaise, il me dit : — Daniel, sur votre honneur, il ne faut pas que ma belle-sœur se doute jamais de quoi que ce soit. Ce serait la tuer. Vous viendrez ce soir prendre congé d'elle, et vous lui direz qu'une affaire imprévue vous appelle à l'étranger.

— Je vous obéirai, — répondis-je, et, me tournant vers Louise : — Saurez-vous supporter l'absence et me conserverez-vous votre amour ?

— Je vous le promets devant Dieu. Et vous, Daniel ?

— Moi, devant celui qui remplace votre père, je vous engage ma vie.

Nous échangeâmes alors nos anneaux. —Voilà un triste mariage, — fit le comte en soupirant.

— Il ne se dénouera que par la mort, — répondis-je.

— Allons, mes enfants, je vous bénis,— dit-il encore. — Puissiez-vous un jour être heureux ; mais je n'ai jamais rien vu d'aussi triste.

— Si ce n'était la mère de Louise, — me disais-je lorsqu'ils furent partis, — je pourrais tout obtenir, par l'obsession, de cet égoïste qui ne défend que son repos.

XXVI

Je courus immédiatement à la recherche de Cabâss. Il n'était ni chez lui, ni au *Salon*. Me mêlant à la foule des promeneurs qui, chaque soir, encombre la plage, je l'aperçus enfin, causant tranquillement avec Georget, au milieu d'un groupe de jeunes gens. J'espérais que, m'apercevant de loin, il viendrait à moi pour m'éviter l'embarras d'une rencontre en public; mais il n'en fit rien et voulut se donner le plaisir de mon trouble. Je ne m'arrêtai cependant pas à cela, et, m'approchant, je le saluai et lui demandai la faveur d'un entretien. Il quitta aussitôt ses amis et me suivit, pendant que Georget nous regardait tous deux avec une inquiète surprise. — Ne voulez-vous point, — dis-je à Cabâss, lorsque nous fûmes à quelques pas, — que

nous traversions ce banc de roches ? Il y a de l'autre côté un endroit solitaire où nul ne viendra nous troubler. — Je ferai ce que vous voudrez, monsieur, — répondit-il en persiflant. Je me rappelai alors son caractère haineux et son orgueil, et je désespérai de ma tâche ; mais décidé à tout, je maîtrisai ma colère, et, lorsque nous fûmes arrivés au milieu de la baie, donnant à ma voix toutes les séductions de l'humilité, je lui dis :

— Monsieur, une circonstance malheureuse a dû exciter en vous d'injustes préventions contre moi. Vous avez demandé la main d'une jeune fille qui n'a pas cru devoir accepter l'honneur que vous lui vouliez faire. Par un malentendu inexplicable....

Ici Cabâss se mit à rire et m'interrompit. — Monsieur, expliquons-nous nettement, si vous le voulez bien. Lorsque vous nous avez aperçus, le comte de Grandmont et moi, il y avait déjà une demi-heure que je vous observais, et vous m'accorderez, j'espère, que j'en avais bien le droit ? C'est moi qui, voyant passer le comte à trente pas, l'appelai pour lui demander l'explication de ce.... malentendu.

— Que croyez-vous donc, monsieur ?

— Rien. Je vous écoute, voilà tout; mais je rétablis les faits dans leur vrai jour.

— Eh bien! monsieur, quoique les apparences me condamnent incontestablement, je ne puis cependant accepter le rôle que vous semblez vouloir m'imposer. La personne dont nous parlons n'est pas tout à fait pour moi une étrangère, et vous devez savoir que je fus assez heureux pour lui sauver la vie?

Il acquiesça de la tête.

— Son oncle, — repris-je, — à la suite d'une discussion dans laquelle il n'avait peut-être pas assez ménagé sa sensibilité, me pria de lui demander une réponse définitive aux propositions de mariage dont il lui avait fait part. Or, cette enfant, monsieur, — non pas qu'elle eût contre vous aucun motif de répulsion, — crut devoir refuser, se voyant pressée ainsi, et, dans la crainte d'une nouvelle discussion avec son tuteur qui appréciait, comme il convient, l'honneur que vous daigniez lui faire, elle me laissa voir tant de trouble et de chagrin que j'oubliai peut-être la distance qui nous sépare, et je la traitai alors plutôt en sœur qu'en étrangère.

— Les frères, monsieur, se mettent-ils à genoux devant leurs sœurs? Mais retournons sur nos pas, si vous le voulez bien; le flot monte et bientôt cette place ne sera plus tenable.

Je m'arrêtai devant lui, et croisant les bras :
— Je trouve bon de rester ici, — répondis-je.

Il me regarda, en clignant les yeux, car la nuit descendait sur la plage, et il me jugea sans doute, car nous ne franchîmes pas le cap. Nous rapprochant du pied de la falaise, nous continuâmes à nous promener lentement.

— Monsieur, — lui dis-je enfin, — voici en deux mots ce que j'avais à vous demander : Me jurez-vous de respecter toujours cette enfant, et de ne jamais parler à âme qui vive de ce que vous avez vu aujourd'hui?

— Je ne me crois pas obligé, monsieur, de vous répondre; vous n'avez aucun droit sur Mlle de Grandmont; vous n'êtes ni son frère, ni son mari. Que son oncle vienne me trouver et je lui répondrai peut-être.

— Peut-être?... Pourquoi, monsieur, — ajoutai-je, — voulez-vous vous faire de moi un ennemi? Quelle utilité trouvez-vous à être haï?

Croyez-moi, la haine ne sert à personne. Vous êtes jeune, riche, heureux, vous trouverez mille dédommagements au faible échec de votre amour-propre. Allons, monsieur, un bon mouvement du cœur; ne perdez pas cette enfant.

L'orgueil caressé dilata ses narines.

— Encore une fois, monsieur, je ne vous reconnais aucune qualité pour m'interroger, et ne me crois pas obligé de vous répondre.

— Obligé? monsieur. Et qui a prononcé ce mot malencontreux? Je vous supplie en faveur d'une jeune fille que vous pouvez perdre. Ne le prenez pas autrement, je vous en prie.

— Je vous répondrai, — me dit-il, — quand nous serons de retour sur la plage.

— Et pourquoi pas ici? Tenez, montons sur cette pierre. Le flot n'y viendra pas avant une heure.

— Mais monsieur....

— Je le trouve mieux ainsi, — dis-je en le regardant encore. Il me suivit.

— Voulez-vous, — continuai-je, — que je m'humilie devant vous? et votre fierté blessée sera-t-elle satisfaite, si je vous implore? Eh!

monsieur, jugez donc avec quelque pitié ma misérable position. Il m'en coûte de prier ainsi.

— Qui vous y force ?

— L'honneur, — répondis-je. — Si j'ai fait tort à cette enfant, je dois tout sacrifier pour racheter ma faute. Allons, monsieur, ne soyez pas impitoyable.

Il ne dit mot.

— Dieu vous a-t-il fait la grâce de vous conserver votre mère ? — ajoutai-je. — Eh bien ! je vous supplie, au nom de votre mère ; ne déshonorez pas la mère de Louise.

— Cette tragédie, — dit-il, — est fatigante ; mais, encore une fois, retournons à la ville. La nuit tombe, et je n'y vois plus.

— J'y vois, moi, et cela suffit.

— Mais, monsieur, vous me faites violence.

— C'est vous, au contraire, — répondis-je avec douceur, — qui me violentez cruellement.

— Eh bien ! pour en finir, je ne vous promets rien. Je verrai, je réfléchirai. Je suis joué, bafoué, trahi, et je ne veux pas que vous puissiez rire de moi avec une femme....

— N'achevez pas ! — m'écriai-je, — et si vous

craignez Dieu, respectez-la. Il ne s'agit plus maintenant de prières.

— Que voulez-vous dire ?

Le saisissant des deux mains à la gorge, je le traînai au bord du roc : — Regarde ces vagues qui dansent; regarde cette solitude où tout cri meurt; regarde le ciel, homme heureux! homme impitoyable! car tous deux nous allons mourir!

— Voulez-vous donc m'assassiner? — dit-il en frémissant.

— Oui! — répondis-je. — Va conter à la mer le déshonneur de Louise.

Il voulut résister, car il était grand; mais j'étais fort. Je le maîtrisai. Je lui clouai les bras au buste, et, me penchant avec lui sur l'onde noire, je le forçai de la regarder. Il pliait : — Grâce! — fit-il d'une voix étouffée.

Je le penchai plus près des vagues : — Grâce! au secours!... — cria-t-il.

Il tomba sur les genoux et je le suspendis sur le gouffre : — Parleras-tu ?

— Non. Je le jure. Mais faites-moi grâce. J'ai peur! — Et il se renversa sur moi.

— Sur la vie de ta mère. Jure. — Il jura.

— Et maintenant, monsieur, tout est bien, — dis-je en le lâchant. — Je saurai vous retrouver, si vous manquez à vos serments. Vous me connaissez. Suivez-moi.

Et, le traînant comme une chose inerte sur l'escarpement de la falaise, nous parvînmes au haut, et je le quittai. Puis, en descendant sur la plage, je fis un long détour pour rentrer; car je voulais éviter, en même temps, maître Bagieux et Georget que je voyais de loin à la clarté de la lune, le premier errant de côté et d'autre, le second arrêté au pied du cap et m'attendant.

3 octobre.

Pour la dernière fois peut-être, j'ai revu Louise. Sa mère semblait me prendre en pitié. Que peut lui avoir dit le comte? Sans doute quelque mensonge relatif à l'éternel chagrin qu'elle me suppose. — Je pars pour l'Angleterre, — lui dis-je, — et serai absent quelques mois. Puissiez-vous être tous heureux en mon absence, et ne pas oublier votre ami!

— Notre enfant, — répondit-elle avec émotion en me prenant la tête à deux mains et me baisant le front.

Je serrai la main du comte. — N'embrassez-vous pas Louise? — dit la baronne.

Louise était blanche et immobile comme ces statues de saintes qui prient sur les tombeaux des églises. Je lui nouai les bras à la taille, et ma bouche effleura sa joue :

— Toujours?— murmura-t-elle à mon oreille.

— Toujours! murmurai-je entre deux baisers. Je m'enfuis alors sans la regarder, ne pouvant retenir mes larmes et me heurtant contre Georget qui sonnait à la porte du jardin, pour entrer.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

Janvier 1846.

I

Ce fut au commencement d'octobre que je quittai Trouville. Je m'en allai droit devant moi, sans savoir où le hasard me conduirait, pour me mouvoir, comme le blessé, qui souffre d'une douleur aiguë, marche à grands pas dans sa chambre, ne pouvant tenir en place.

En un mois, je fis douze cents lieues. Toujours pressé de partir, toujours inquiet d'arriver, je doublais, je triplais chacune de mes étapes. Je traversai l'Angleterre, la Hollande et toute l'Allemagne. Cherchant à dominer ma pensée en brisant mon corps sous la fatigue, je tendais vers un but qui reculait devant moi avec une vitesse

égale à la mienne. Enfin, je revins à Paris. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? Je l'ignorais moi-même.

II

Quand la grande porte de mon hôtel eut été refermée, et que je me trouvai debout dans la cour, je me sentis assailli par je ne sais quelle étrange impression de réveil. Je n'avais pas revu depuis plus d'un an cette antique demeure de famille; je n'étais pas attendu, et mes gens s'agitaient autour de moi pour me voir et me servir. Je promenai longtemps mes yeux partout, surpris de me retrouver là, après avoir tant vécu autre part. Je franchis le perron; je traversai les salles du rez-de-chaussée, et, appuyé à la porte du jardin, je demeurai immobile à contempler aux mourantes lueurs du jour cette retraite de verdure où s'était si paisiblement passée ma jeunesse. Puis, je montai jusqu'à ma chambre, et la vue de mes livres me fit douloureusement rêver encore. Mes serviteurs m'accompagnaient

toujours, attendant un ordre. L'un d'eux, portant un grand candélabre, me suivait de tout près, lorsque soudain s'éclaira le portrait de ma mère. Je restai debout devant lui, à le regarder.

Ma mère était comme un autre moi-même, avec quelque chose de plus doux, de plus résigné, de plus féminin. Ses sourcils arqués sur ses yeux bruns, ses paupières abaissées, son nez long et fier, sa bouche vermeille, et l'ovale de son visage surtout, avaient un air de souffrance presque plaintive. Je l'aimais pour cela sans l'avoir jamais connue. En la voyant se détacher ainsi du lourd cadre d'or, je ne sais quels fils mystérieux se tendirent à travers mon cœur. Je soupirai. Certainement ma mère n'avait pas été heureuse!...

Mais, en traversant les salons de réception, — pendant que les domestiques empressés dégageaient les siéges de leurs housses blanches, — je sentis ma pensée s'assombrir, et le dédain plusieurs fois plissa mes lèvres. Ces pièces abîmées, froides et vides, avec leur décoration ridicule, me rappelèrent un temps que j'aurais voulu supprimer. — Que tout cela est triste! — me disais-je. Mais cela, bien plus que toutes choses,

s'interposait entre Louise et moi. J'en frémis. Je quittai aussitôt cet hôtel, qui maintenant me semblait horrible. Les souvenirs de ma jeunesse y étaient effacés par ceux de la trahison.

III

Où pouvais-je aller, sinon à Trouville? Là, m'attendait le seul passé qui me fût cher. Le surlendemain de mon retour en France, marchant lentement sur la plage déserte, je me dirigeai vers la maison du docteur. Il était dans une salle basse carrelée, assis sur une chaise de paille, et lisait près de sa femme, devant un poêle ronflant. Je demeurai quelque temps sur le seuil, enveloppé dans mon manteau. Mais le docteur vint à moi, la main ouverte, et, me regardant en face de son œil clair : — Je vous attendais, — me dit-il.

Sa femme nous laissa seuls. J'avais le cœur plein, trop plein. Je confiai ce qui m'oppressait à cet homme sympathique. Il avait tout deviné, d'ailleurs, et depuis longtemps.

IV

Une seule maison pouvait me plaire à Trouville, c'était la maison chinoise ; je m'y installai. Là, du moins, je retrouvais la trace récente de Louise. A travers les étroites allées de ce jardin, maintenant sans fleurs, je me promenais autrefois avec elle; sous ce kiosque, où pendaient des rameaux flétris, souvent, auprès de moi, elle s'était assise; dans ce salon, enfermés tous deux, nous avions longuement épanché nos âmes. Quand je m'y retrouvais, il me semblait toujours que j'allais la voir entrer.

Mais combien tout était changé au dehors! L'automne froid et pluvieux brunissait les falaises, traînait ses lambeaux de brume dans le ciel et salissait la mer d'une teinte verte et plombée. La plage toute nue et solitaire s'étendait maintenant comme un tapis uniforme entre le cap et le

port. Les cabanes des bains avaient disparu, et les derniers promeneurs avec les cabanes. La nature enfin paraissait immobilisée sous son aspect le plus lugubre, et à voir, faisant face à l'Océan, tant de maisons mornes, on eût dit qu'en une nuit la mort les avait toutes visitées.

La ville n'était pas moins triste. De lourdes barques se balançant dans une eau vaseuse au bord du quai; des mâts frêles où flottaient les voiles grises; de grands filets troués séchant sur des pieux; des carcasses d'embarcations arrondissant leurs côtes sur le plan incliné des chantiers; des rues désertes, des fenêtres closes, des passants rares; quelques pêcheurs, causant au bord de la rivière, assis sur des rouleaux de cordes; voilà tout.

Le *Salon* silencieux, avec ses portes fermées, ressemblait à quelque prison, et le brouillard, rasant son toit, s'en allait submerger, au-dessus, les faîtes des cheminées de brique. Plus loin, écrasant la mer soulevée, il remuait convulsivement avec elle. Le ciel était, presque chaque soir, noir et bas; et le matin, sur la plage et dans les roches, le verglas craquait sous les pieds.

On rebâtissait l'hôtel incendié, à la même

place, et souvent je m'arrêtais là, rêveur, parmi les poutres brûlées et les décombres où s'agitaient les maçons. J'allais aussi jusqu'au bout de l'estacade, — longue jetée de bois peinte en blanc, qui prolonge la rivière dans l'Océan. — Là, quelquefois, un vieux et grand marin, couvert d'un caban de toile goudronnée, avec des cheveux gris roulés sur les tempes, les jambes écartées et les mains dans les poches de sa veste, regardait au large le temps. Parfois aussi, une femme encapuchonnée de laine rouge, accroupie sur ses talons, sans bouger, entourait ses genoux de ses bras, et, fouettée par la bise, toute hérissée de givre, elle grelottait en guettant à l'horizon une barque qui ne venait pas.

Mais c'est la nuit surtout que ce spectacle était effrayant! Des clartés éblouissantes jaillissaient de la mer en fureur qui détonnait sur le sable; les falaises pâles, marbrées de taches sombres, prenaient des attitudes gigantesques; les baies allaient se perdre en des profondeurs infinies; on entendait râler un vent puissant, comme la voix des ténèbres et de la peur; les maisons noires, sur la plage, avec leurs toits argentés par la lueur de la lune, semblaient de grands

tombeaux abandonnés; et l'astre froid qui se roulait dans les nuages de plomb, regardait tout cela de ses yeux mornes....

Une seule lumière flamboyait sous les vitres, au pied des falaises, dans la salle basse où mon livre, ouvert sous ma lampe, m'attendait. Mais, pour celui qui la voyait briller de loin, elle augmentait l'horreur du désert. Quand la lune s'enfonçait dans les nues, tout s'effaçait, et le bruit furieux des eaux s'exagérait avec les hurlements du vent. Des masses blanches, qui se poussaient entre les jetées, silencieuses comme des fantômes, gagnaient le large. C'étaient les barques du port qui, toutes ensemble, s'en allaient à la pêche. Dans ces barques, il y avait des hommes intrépides qu'on ne voyait pas.

V

Si ce n'eût été l'absence de Louise, l'existence que je menais à Trouville m'eût paru supportable. Plus je gagne en âge, plus je perds en tolérance, et je puise dans l'intolérance un plaisir profond. L'horreur que j'ai toujours eue pour les villes s'est accrue. Ces fourmilières de misérables, d'indifférents, d'affairés, plus que jamais me répugnent. Rien ne me les rappelait à Trouville, et d'ailleurs, la solitude a, pour les cœurs blessés, des charmes sans nom.

Je fis venir de Paris deux chevaux et deux domestiques. Lambert les accompagnait; Lambert que me légua mon oncle, en mourant, comme un autre lui-même. Vieux serviteur de ma famille, il ne connaît au monde que moi. N'est-ce pas lui qui berçait dans ses bras mon enfance maladive?

VI

Le docteur, — qui m'observait avec une attention patiente, — trouva le moyen de m'occuper. Je l'accompagnais dans ses courses lointaines. Chaque jour, nous allions de village en village, visiter ses malades. Peut-être espérait-il que, comparant les souffrances des autres à mes maux, mes maux me sembleraient moins lourds? Ce que je voyais, il est vrai, était navrant : de pauvres créatures se débattant sur leurs grabats sans espoir de guérir; l'affreuse, l'inutile douleur sous toutes ses formes; des mères expirant sous les baisers de leurs enfants, et des époux sous les sanglots de leurs femmes; le désespoir, les cris, les vaines prières, les imprécations, et enfin, la mort stupide.

Il y a, du reste, quelque charme à soulager tant de maux. Quand on ne peut soulager, on

console. On se sent alors un peu plus qu'un homme. En vérité, quand je songe qu'il y a, par le monde, tant de riches ennuyés, je m'étonne toujours qu'ils n'essayent pas de se distraire à l'aumône. Le docteur, avec son air doux, sans l'avouer, doit goûter de vifs plaisirs. Il a une certaine manière de serrer la main des malades qu'il a guéris, et cette manière est éloquente. Quant à ceux qui meurent, il les regarde avec colère. Je crois que c'est la mort, sa vieille ennemie, qu'il regarde en eux.

VII

Un soir où nous revenions à cheval, au pas, par un temps de dégel et de brouillard, d'une ferme située près de Dives, comme nous causions des paysans, le docteur se mit à faire leur éloge en termes qui ne me plurent point : — Ils sont bien plus courageux que nous, — disait-il ; — et la fermeté qu'ils opposent aux accidents de la misère a quelque chose de touchant. Aussi durs pour eux-mêmes que pour les autres, ils promènent avec eux leurs infirmités et les emmènent au travail, comme s'ils voulaient les rompre ou les châtier. Cette femme que nous avons vue ce matin, pleurant tout bas sur son âne en allant au marché de Pont-l'Évêque, elle a perdu son unique enfant il y a trois jours. Cet homme qui casse là-bas des cailloux, près de l'église, il souffre depuis dix ans d'une sciatique.

C'est une belle chose à voir sous le ciel que cette âpre douceur du courage. Quand le paysan suspend son travail, c'est qu'il va mourir.

— Ils sont heureux, — répondis-je, — ceux qui, dès leur naissance, ont été habitués à ce travail abrutissant qui les empêche de penser.

— Que voulez-vous dire ?

— Les choses ne sont peut-être pas douloureuses en elle-mêmes ; ce sont les hasards de la vie et ceux de nos caractères qui les font telles.

— Ne croyez-vous donc pas au libre arbitre ?

— Si fait, dans une certaine mesure. Quand la volonté n'est pas opprimée par la passion.

Le docteur, à ce mot, baissa les yeux. Il comprit que je venais au-devant de ses attaques, et il rassembla rapidement dans son esprit tous les arguments dont il comptait se servir :

— Je ne sais rien de plus respectable, — dit-il, — qu'une passion vraie. Mais je crois qu'on peut s'arranger avec elle, et, sinon la vaincre, du moins la contenir en d'étroites limites.

— A peu près, — interrompis-je en tendant le bras — comme ce ruisseau grossi par les pluies d'automne qui ronge les ponts et les berges, et

s'étale là-bas dans la plaine où le pousse le vent du nord.

— Il y a cependant quelque différence entre la matière et la passion.

— Toutes deux sont aveugles, — répondis-je. — Il n'était pas possible à César d'être autre chose que César. Les hommes qui se vantent de dominer leurs passions n'ont connu que des fantômes de passions.

— Eh bien! — fit en souriant le docteur, — je vous accorde ce fait contestable, mais vous m'accorderez, en retour, qu'un homme malheureux s'élève au-dessus de lui-même par la résignation.

— La résignation! — m'écriai-je. — Selon moi, c'est la plus lâche de toutes les vertus. C'est vertu d'animal, et non pas d'homme. C'est elle qui se croise les bras et pleure devant les désastres. Vertu commode, en vérité! car elle n'a jamais rien à faire. Vertu de fataliste qui ne réagit pas.

— Que mettez-vous donc au-dessus? — fit le docteur avec surprise.

— La lutte. La lutte jusqu'à la mort. Et la mort après la lutte, quand le lutteur est brisé. Et encore, le dédain dans la mort. Voilà ce que je mets au-dessus.

— Mais, — dit anxieusement le docteur, — ce respect de la volonté suprême, ce goût de la règle qui rend la vie facile et douce, cette soumission religieuse à la destinée, ont toujours été considérés par les hommes comme de grandes choses.

— Et à quel moment précis les faites-vous descendre sur l'âme humaine, ces grandes choses? Quelle voix d'en haut dit à l'homme : Ce n'était pas hier, c'est à présent qu'il faut te résigner? Jusqu'où permettez-vous au courage d'espérer? Bonaparte ne s'est jamais montré plus grand que dans la campagne de France où il ne se résignait pas du tout. Ce que j'aime dans ce colosse, c'est que, jusqu'à la mort, il a fait tête au malheur et a cru en LUI. L'homme fort ne s'appelle pas Job; il se nomme Prométhée.

Pour le coup, le docteur ouvrit des yeux énormes. Il ne s'attendait pas à cet éclat. Il resta quelque temps silencieux à caresser les crins de son cheval, et enfin, se renversant sur sa selle, il m'attaqua doucement ainsi :

— Qu'espérez-vous donc de la vie? Les hommes, en général, suivent tous une ligne de conduite qui les mène au but souhaité, mais ce but doit toujours être assez proche pour qu'ils

puissent être certains de l'atteindre. Les uns épuisent tous les plaisirs, avec soin et ménagements, comme de fins gourmets qui portent la main à tous les plats d'une table et se lèvent avant d'être rassassiés. Je ne suis pas de ceux-là, mais je dois dire que, s'ils ne sont pas bons à grand'chose, leur curiosité enfantine et leur égoïsme aimable suffit à les rendre heureux. D'autres, plus sérieux, ne touchent qu'en courant aux plaisirs de la vie, comme des pèlerins qui arrachent, sans s'arrêter, quelques fruits aux arbres d'une route. L'ambition les pousse et leur évite bien des maux. L'objet qu'ils convoitent est si éclatant, qu'ils n'ont ni le désir, ni la pensée même de s'occuper d'un autre, et, soit qu'ils réussissent ou qu'ils échouent, leur existence, du moins, n'est jamais vide. D'autres enfin vivent curieusement, comme moi, se laissant couler avec l'âge, assez heureux de sentir le mouvement qui les emporte, et de regarder en passant ce qu'il y a de beau à voir sur les rives du fleuve où le hasard les fait flotter.

Tous ces hommes sont des sages. Et l'on ne peut être sage qu'en optant entre l'un de leurs systèmes de conduite. Vous n'aimez ni les distractions du plaisir, ni la contemplation sereine

de la philosophie; soyez donc ambitieux, vous êtes propre à l'être, mais ne vous égarez plus, au nom du ciel! dans les rêveries d'un sentiment qui vous rendra toujours malheureux.

— Ambitieux! — répondis-je, en levant la tête. — Quoi! vous voulez que, dressé comme un chien savant, j'apprenne à présenter la patte avec noblesse; à courber l'échine devant un maître, l'épée de bal au derrière et le chapeau à plumes sous le bras; à recevoir en même temps, en souriant, les dragées et les taloches; heureux de songer que je fais envie à tous les barbets du ruisseau?

Le docteur se mit à rire :— Vous avez une singulière façon de tourner les choses, — dit-il. — C'est une ambition élevée que je vous souhaite. Il y a en vous des côtés d'artiste. Votre langage révèle d'assez heureuses dispositions. Peut-être votre style est-il trop chargé d'épithètes, mais vous êtes un romantique et vous avez lu les Grecs; le public vous excuserait.

Ce fut à mon tour de rire. — Ainsi donc, — m'écriai-je, — vous voulez que, condamnant mon existence aux études les plus difficiles, je me crée une vie à part dans la vie; que je réserve toutes les énergies de ma pensée, toutes les pu-

deurs de mon âme, toutes les tendresses de mon cœur, — ce qu'il y a en moi de plus intime, de plus profond et de plus sacré, — pour le mettre sur des feuilles de papier que froisseront les habitués d'estaminet avec leurs mains sales, entre une chope de bière et une pipe de tabac? Vous voulez que je cherche à pénétrer les moindres secrets de la langue, que j'apprenne à enchaîner des idées avec méthode, que j'invente tout un monde aussi réel, aussi logique que le monde vrai; vous voulez enfin que je me livre tout entier aux curiosités du public, pour me voir injurié, travesti et corrigé par ces ânes sérieux qui s'intitulent les gardiens de l'art, et, ne comprenant rien à l'art, ne discutent en lui qu'une question de morale, parce que c'est bien plus facile, et qu'on n'a pas besoin d'étude, d'esprit, de talent, ni même de moralité pour cela! Si quatre hommes de mérite me jugent esthétiquement, comme je dois l'être, cent imbéciles m'ahuriront en substituant constamment leur goût au mien. Dans mon œuvre, ils examineront, non pas ce que j'ai fait, mais ce qu'ils auraient fait à ma place. Ils feront de l'esprit à mes dépens; ils me citeront de travers; ils dénatureront mes idées, mes intentions; ils recherche-

ront, en l'abaissant, ma personne dans mes livres ; et je serai trop heureux si, pour amuser la malignité de la foule, ils ne vont pas interroger ma vie privée. Pourquoi serais-je mieux traité que ne l'ont été par leurs contemporains La Bruyère, Molière, Voltaire, Jean-Jacques, Goëthe, Chateaubriand, lord Byron et tant d'autres? Je n'ai pas leur génie, et l'on m'infligera tous leurs tourments. Allez, docteur, il faut qu'il ait un cœur d'airain, celui qui veut se hausser sur les épaules de la multitude. La gloire est un soleil qui brûle, comme les cimes altières, le front des penseurs.

Le docteur riait aux éclats : — Vous allez! vous allez! — disait-il, — et je ne peux pas vous suivre. Que ne vous calmez-vous? mon Dieu!

— Vous savez bien que je ne suis pas une nature calme, — répondis-je.

— Vous me gardez rancune, — reprit-il, — parce que je suis raisonnable et que vous ne l'êtes pas. Si je discute avec vous, c'est qu'il me chagrine de voir un homme de votre caractère user sa vie à la poursuite d'un rêve. Nous sommes aujourd'hui des gens positifs, et quand nous faisons des romans, ce n'est jamais qu'avec la plume. Je voudrais vous voir laisser les

amours des Saint-Preux à leur place, c'est-à-dire chez les libraires. Enviez-vous le sort de ces martyrs ? Non. Ne les imitez donc pas.

Je haussai les épaules à ce mot, mais le docteur n'en vit rien et continua :

— D'ailleurs, leur sentiment, vous l'avouerez, n'est qu'une abstraction. Comment définissez-vous l'amour ? Où le bornez-vous ? Quelles autres affections tolérez-vous dans le même cœur, à côté de lui ? Vous n'en tolérez aucune. Je vous comprends. Eh bien ! cherchez longtemps cet amour.

Je ne répondais rien. Le docteur conclut ainsi :

— Je vous comprends d'autant moins, que vous n'avez aucune chance de réussir. Vous êtes aimé, il est vrai, mais il vous est impossible de revoir la femme qui vous aime....

Ici, je l'interrompis brusquement :

— Que parlez-vous d'impossible ? Tout est possible, ici-bas, à qui sait vouloir ! — Puis, je repris plus doucement : — Si, pour tenir la parole que j'ai donnée au comte, je ne cherche point à revoir Louise, croyez bien que je n'abandonne pas l'ombre même de l'espoir. Oui, je le sens en moi, les obstacles qui me séparent de Louise s'aplaniront. Ma situation, il est vrai, est étrange.

Libre pour tout, excepté pour cesser d'être libre, la femme que j'aime, elle aussi, est libre sans l'être. Elle ne s'appartiendrait pas, que j'aurais, et sur-le-champ, une chance de bonheur. Un mari ferait ce miracle que, sans déshonneur, aux yeux du monde, je pourrais enlever Louise. Que dis-je? Tout le monde conspirerait avec moi contre le mari. Et seulement parce qu'elle peut se donner à moi sans trahir, je ne dois pas la prendre? Mais lorsque toutes les voix de la terre me crieraient qu'une telle chose est équitable, je répondrais qu'elle ne l'est pas! Ce n'est point à moi, d'ailleurs, à rechercher si les motifs qui font obstacle à mon amour sont justes, raisonnables, et sauvegardent le contrat des sociétés. Ce n'est pas de par l'honnêteté et la raison que j'aime; c'est de par quelque chose de profond qui est la propre substance de mes entrailles, qui échappe à toutes les prévisions, à toutes les puissances, à toutes les volontés; c'est de par Dieu! Ah! docteur, vous pouvez connaître les hommes et avoir quelque expérience de la vie humaine, mais, je le vois bien, vous n'avez jamais aimé, car vous n'entendez rien du tout, pas plus que tant d'autres, à la passion qui est devenue ma vie. Un jour, lorsque les événements

auxquels vous assistez seront clos par la logique du Sort, vous poserez devant vous le problème de ma destinée, et mon histoire restera pour vous comme un monument de l'*Amour absolu*. Croyez-le bien, l'homme qui aime, si raisonnable, si honnête qu'il soit, ne peut faire de concession ni aux usages, ni aux préjugés, ni à la raison, ni même, hélas! à l'honneur! Il le voudrait bien, allez! car c'est une belle chose, après tout, sous le ciel, qu'un amour qui a la chance d'être heureux et permis; qui peut orgueilleusement se pavaner au soleil; que chacun admire et que la société bénit! Oh! pour un tel amour, qui ne donnerait la moitié de son existence! Mais, hélas! le hasard n'a pas voulu qu'il fût le mien!

Nous restâmes alors quelque temps sans rien dire. Nous allions lentement, au pas de nos chevaux, descendant vers la ville qu'embrouillaient déjà les brumes rouges du soir. Un vent humide, qui soufflait du large, nous balayait les épaules. Et les ruisseaux gonflés en courant auprès de nous, sur les pentes, nous berçaient de leur chant monotone, comme pour engourdir nos pensées.

— Daniel, — fit le docteur, en mettant pied à terre sur le seuil de ma demeure, — je vous le dis avec chagrin ; vous demandez à la vie plus qu'elle ne comporte.

VIII

Lambert me remit une lettre comme je prenais congé du docteur. Elle avait été envoyée à Paris, à mon hôtel, avec l'indication *à suivre* si je n'étais pas chez moi. Je ne sais pour quelle raison cette lettre, que je tins quelque temps dans mes mains, me troubla. Je l'ouvris enfin et courus à la signature. Elle était signée « Louise. » En lisant ce nom, je devins si pâle, que le docteur s'approcha : — Qu'y a-t-il donc? — me dit-il. Mais je dévorais déjà la lettre en frémissant de terreur et de plaisir.

« Daniel, » écrivait Louise, « je ne sais où vous êtes, mais en quelque lieu que vous soyez, mon ami, aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, accourez auprès de moi. Voici ce qui s'est passé depuis le jour de notre départ de Trouville :

malgré l'apparente adhésion que mon oncle à donnée à notre amour, il veut absolument que je me marie, et sur-le-champ. C'est pour te rapprocher de Daniel, me dit-il, c'est pour votre bonheur, à tous les deux. Puisque tu l'aimes, tu n'as pas au monde d'autre ressource que celle d'un prompt mariage pour le rendre heureux. Je ne comprends pas ce que signifient ces étranges paroles, mais elles me semblent odieuses. Si vous saviez, d'ailleurs, quel nouvel époux mon oncle me propose maintenant! N'y a-t-il pas un raffinement de cruauté dans le choix qu'il a fait d'un de vos amis. Je veux parler de M. Georget. Il tient si bien à nous unir, que, furieux de ma résistance, il me menace de révéler notre amour à ma mère, si je ne me soumets pas à sa volonté! Il tourmente cette pauvre femme autant que moi. Ils ont d'interminables conférences tous les jours. Je ne sais ce qu'il lui dit, mais maman ne me confie rien, et je n'ose l'interroger, car je crains de la voir, elle aussi, se tourner contre nous. Venez vite, mon ami, j'ai la mort dans le cœur. Nous sommes tous au Grandmont. Vous pourrez aisément franchir le mur du parc : il y a plus de cent brèches. Tous les soirs, à onze heures, à partir de demain, j'irai vous attendre dans le

pavillon qui est au bord de la rivière, à droite du pont. Vous saurez bien le trouver, sans doute? Adieu, mon ami, ne perdez pas de temps.

« LOUISE. »

Mes mains tremblaient pendant que je lisais cette lettre saccadée, écrite dans un moment de terreur insurmontable. Le docteur me regardait en silence. Enfin je relevai le front, et, froissant le papier avec rage : — Ah! j'ai voulu rester honnête! Ah! j'ai tenu ma parole, et plus que ma parole! Ah! je n'ai pas cherché à revoir Louise! Ah! je ne lui ai même point écrit une seule fois, et c'est ainsi qu'on agit! Eh bien! puisqu'on m'y force, je m'en vais agir à mon tour!

— Qu'y a-t-il donc? — dit le docteur.

— Ce qu'il y a! — m'écriai-je. — Il y a que le comte de Grandmont se joue de moi comme si j'étais un enfant. Mais, croyez-moi, par le jour qui m'éclaire, moi vivant, Louise ne sera jamais à un autre. Je pars.

— Mais, au nom du ciel! que voulez-vous faire?

— Quelque chose, — répondis-je, — quelque chose dont la seule pensée me fait frémir!

— Ne me le dites pas, alors, — fit le docteur.

Je haussai les épaules, et, toujours courant, je m'élançai vers le port, cherchant une barque. Deux heures plus tard, j'étais au Havre.

IX

Une agitation extraordinaire me tint en éveil pendant toute la durée du trajet. Je tirais des excitations d'impatience de sa monotonie et de sa longueur. J'inventais mille plans ; je les remuais dans ma tête ; je les échafaudais ; je les mêlais. Dévoré de tristesse et de colère, j'accusais le comte de la plus indigne des trahisons. — Il nous a vus échanger nos anneaux, cependant ! et maintenant voilà qu'il veut nous flétrir tous les deux ! Oh ! homme d'un monde que j'exècre ! As-tu cru réellement que j'accepterais cette infamie ? — Enfin, comme cela devait arriver, dans l'état d'exaspération où je me trouvais, je m'arrêtai au plan le plus insensé qui pût sortir d'une âme humaine, et ce fut précisément son audace extravagante qui me le fit adopter. — Puisqu'on veut absolument donner à

Louise un époux, — dis-je en mettant pied à terre à Paris, — je saurai annuler cet époux à ma façon !

X

Sans prendre le temps de passer à mon hôtel, je me rendis immédiatement chez Georget, mais il était sorti, et je l'attendis longtemps. Le faux luxe de son logis me frappa. J'observai des tapis usés jusqu'à la trame, des siéges couverts de housses communes, un petit feu se mourant dans une étroite cheminée ; des tentures flétries, quelques tableaux sans valeur, et de rares objets d'orfévrerie d'un goût douteux, tirant l'œil pour l'abuser. Tout était bien en ordre et propre, mais tout décelait la vaine envie de paraître, et la pauvreté se cachait mal sous bien des choses inutiles, dont le vaniteux, comme tant d'autres, ne pouvait se passer.

Je laissai sur sa table un billet qui le priait de venir chez moi aussitôt que possible, et je m'en allai à pied par les rues pour l'attendre.

Nous arrivâmes à la porte de mon hôtel presque en même temps.

Mais je coupai court aux exclamations et aux interrogations sans nombre qui se pressaient sur ses lèvres, pendant que je l'introduisais dans la chambre la plus reculée de ma maison. — Nous n'avons pas de temps à perdre, — lui dis-je ; — il faut que nous nous entretenions de choses sérieuses.

— Je suis désolé, — interrompit-il, — de ne m'être pas trouvé chez moi pour vous recevoir. J'étais allé faire quelques emplettes. Je pars ce soir. J'ai été invité à une grande chasse aux loups au Grandmont.

— Ah ! vous allez au Grandmont ? — fis-je avec une menace sur les lèvres.

— Oui. Et vous ?

— Moi ? on ne m'a pas invité.

XI

— Ce n'est point de tout cela qu'il s'agit, — dis-je à Georget, lorsqu'il se fut assis et que j'eus soigneusement fermé toutes les portes. — Écoutez-moi, et surtout ne m'interrompez pas. Je ne vous crois pas très-riche, mon pauvre Georget.

— Hélas ! — fit-il en levant les deux bras en l'air et les laissant retomber avec tristesse.

— Et vous n'êtes malheureusement plus à cet âge où l'homme peut espérer de s'enrichir par le travail. D'ailleurs, vous n'avez pas le goût du travail ?

— Non, pas du tout.

— Si, par hasard, — c'est une simple supposition que je vais faire, — si un homme qui serait votre ami vous offrait une grosse somme d'argent, quelque chose comme une fortune, l'accepteriez-vous ?

— Quelle question ! — s'écria-t-il avec gaieté, en se remuant sur son siége. — Me croyez-vous devenu fou, pour supposer que je refuserais ? Malheureusement, — ajouta-t-il en poussant un soupir, — les amis n'ont jamais de ces idées-là.

— Vous êtes dans la plus profonde de toutes les erreurs.

— Que voulez-vous dire ?

— Je répondrai tout à l'heure à votre question. Passons d'abord à autre chose. — Et j'ajoutai, d'une voix plus lente et plus basse : — Je crois me rappeler, mon cher Georget, qu'un soir, à Trouville, dans le bois de Touques, vous m'avez dit que vous aimiez Mlle de Grandmont.

— Oui, oui, cela est vrai, — fit Georget, — et je l'aime aujourd'hui plus que jamais, de toutes mes forces.

Ce mot me traversa le cœur comme un glaive, mais je continuai : — Êtes-vous bien certain de cet amour ? est-ce un amour véritable, profond, entier, absolu ? un amour, enfin, qui ne s'attache absolument qu'à la personne, et non à des choses étrangères ?

— Je ne vous comprends pas.

— Si l'on vous apprenait, par exemple, que

Mlle de Grandmont est ruinée, l'aimeriez-vous encore ? répondez.

Georget devint tout pâle, et dit avec abattement : — Est-il possible ? elle passait pour avoir cinq cent mille francs de dot !

— Je ne dis pas qu'elle soit ruinée ; mais, si cela était, consentiriez-vous à l'épouser ? Ne mentez pas.

— Hélas ! mon cher Daniel, que me demandez-vous là ? Je chercherais d'abord à m'assurer de la vérité. Je ne suis malheureusement point assez riche....

— Très-bien. Je conclus de ceci que vous ne l'aimez pas.

Georget voulut s'écrier, mais je le regardai d'un œil sévère. — Vous l'aimez, — dis-je en laissant lourdement tomber mes paroles, — parce qu'elle porte un grand nom ; parce qu'une alliance avec elle vous ouvrirait à deux battants les portes du monde ; parce que, si vous étiez son époux, vous feriez envie à tous les hommes ; parce que vous seriez orgueilleux de la montrer, suspendue à votre bras, au bal, à la promenade, au théâtre. Vous l'aimez, parce qu'elle est riche ; parce qu'elle le sera davantage à la mort de sa mère ; parce qu'elle vous ferait hon-

neur de toutes les manières, et qu'elle vous tirerait de la gêne où vous vivez. Vous l'aimez bien un peu aussi, parce qu'elle est jeune et belle; mais c'est là le moindre de ses mérites à vos yeux. En un mot, vous ne l'aimez pas.

— Vous avez une manière d'expliquer les choses !... — fit Georget en rougissant.

— Pour moi, — ajoutai-je, — si j'aimais une femme, quand même je serais pauvre, il me semble que j'irais la prendre à l'hôpital, si elle était à l'hôpital. L'amour ne s'abaisse jamais, surtout quand il élève.

En entendant cela, Georget laissa voir sur son visage une expression pénible. Il pensait que je raillais. Profitant de son silence, je résolus de l'achever pendant qu'il ne se défendait pas. — Puisque vous êtes sincère, — lui dis-je, — je dois croire que, vous donnât-on à choisir entre une fortune et la femme que vous aimez à votre manière, — si elle ne pouvait vous apporter que sa personne, — vous choisiriez la fortune, n'est-ce pas ?

Georget, poussé à bout, devint d'humeur sombre. Quelques secondes, il hésita ; mais enfin, se déterminant comme par complaisance, d'un ton sec il répondit : — Oui.

— Eh bien ! — m'écriai-je en me levant, — cette fortune, acceptez-la donc.

A ce mot, prononcé à voix haute, Georget me regarda avec des yeux hagards. Pour moi, heureux de voir l'étonnement qu'excitait en lui mon offre extraordinaire, je ne voulus pas lui laisser le temps de réfléchir.

— Écoutez bien ceci, Georget, les services se payent, d'habitude. L'ami dont je vous parlais tout à l'heure ne vous enrichirait probablement pas pour l'unique plaisir de se montrer généreux. Il vous demanderait sans doute quelque service en échange de son bien. Lui rendriez-vous ce service ?

Georget répondit : — Cela dépend.

— S'il vous demandait, par exemple, de lui prêter.... votre nom ?

— Pourquoi faire ?

— S'il vous demandait.... de devenir l'époux d'une jeune fille.... sans l'être. Tenez, connaissez-vous l'histoire de Henri IV ? Non. Eh bien ! je vous engage à la lire. Vous y verrez qu'en l'année 1590 celui qu'on appelait encore le Béarnais,

ne pouvant épouser Gabrielle d'Estrées, parce qu'il était déjà l'époux de Marguerite, et voulant cependant la soustraire à la surveillance de son père, la maria à un gentilhomme picard du nom de Liancourt. L'histoire ne dit pas ce que le gentilhomme reçut pour son service, mais elle affirme que le Béarnais sut empêcher la consommation du mariage. Comprenez-vous ?

— Pas du tout.

— Voulez-vous être M. de Liancourt ?

— Qui? moi ? M. de Liancourt ? — s'écria-t-il. — Que signifie tout cela ? Raillez-vous ? Donner mon nom?... et au profit de qui ?

A cette question, pendant que Georget, le buste tendu et les yeux hors de leurs orbites, se soulevait des deux mains sur les bras de son fauteuil, je devins pâle comme un mort, et, m'élançant devant la porte, je répondis : — A mon profit.

XII

Cette parole produisit sur Georget un effet terrible. Il se leva tout droit, comme s'il avait été frappé d'un coup de couteau. Hors de lui, la face pourpre, il bégayait en agitant les mains et piétinant. Il arrachait les boutonnières de son gilet et sa cravate. Il étouffait. Enfin :

— Sommes-nous donc fous tous les deux ! — cria-t-il d'une voix rauque ; — vous, pour parler ainsi, et moi pour vous prendre au sérieux ? Louise ! vous ! une fortune ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? Ce n'est donc pas votre femme que vous aimez ?

Ce fut à mon tour de m'écrier. Je fis un geste de dénégation violente. Après cela, je marchai au hasard dans la chambre, en chancelant comme

un homme ivre. Le succès de mon dessein dépendait de ce que j'allais dire, mais je ne trouvais plus rien du tout. Enfin, réagissant sur moi-même, la pensée me faisant faute, je laissai déborder mon cœur :

— Voyez, — m'écriai-je en tendant les bras, — voyez combien je suis à plaindre ! J'aime Louise à en perdre la tête, et, pour l'arracher aux obsessions de son oncle, je n'ai d'autre ressource que de vous supplier de lui donner votre nom.

XIII

Lorsqu'un peu de calme se fut établi en nous, Georget, se rasseyant, me regarda comme un être extraordinaire. Non-seulement il n'avait jamais vu, mais il n'avait même jamais imaginé rien de semblable à cela. Je lui inspirais en même temps, j'en suis certain, de la haine, de la crainte et de l'admiration. Enfin il voulut avoir l'explication de mes paroles.

— Daniel, — me dit-il, — je ne comprends rien encore à ce que vous exigez de moi. Parlez. Pour rien au monde, maintenant, je ne voudrais vous interrompre.

— Rappelez-vous le bois de Touques, — répondis-je. — Rappelez-vous ce que je vous ai dit pour vous éloigner de Louise. Vous n'avez pas voulu me comprendre alors, et depuis vous n'avez pas suivi les conseils que vous donnait ma

loyauté. C'est pourquoi nous nous trouvons maintenant dans la situation de deux rivaux. Je sais que vous voulez épouser Louise; mais vous, savez-vous pourquoi le comte, — qui vous raillait si bien lorsqu'il caressait l'idée d'une alliance avec Cabâss, — vous offre sa nièce aujourd'hui? Cherchez longtemps dans votre cerveau, évoquez les trames les plus odieuses, inventez les plus habiles perfidies, et vous n'approcherez point encore de la vérité. Tremblez, Georget. Si je n'étais point honnête homme, vous iriez donner en aveugle dans le piége le plus grossier. Le comte sait que j'aime sa nièce, et, pour la jeter dans mes bras, il a trouvé ce moyen de la faire passer d'abord par les vôtres!

Georget, à ce mot, grinça les dents et dit :

— Il faut me prouver cela.

— Lisez donc! — et je lui mis dans les mains la lettre de Louise.

XIV

Georget, anéanti et ne pouvant même pas trouver un cri de colère, m'ayant enfin rendu la lettre, je repris bien vite la parole, pour lui enlever le temps de la réflexion.

— Examinez-bien votre situation, — lui dis-je: — d'abord, il faut me tuer pour épouser Louise. Ensuite, si vous me tuez, moi qu'elle aime, — et vous en avez lu la preuve! — elle ne sera jamais à vous. Mais laissons ces considérations de côté. Je veux bien admettre, pour un moment, que vous êtes son époux. Alors, quel bonheur goûterez-vous auprès d'elle? Songez qu'elle est fière! qu'elle ne vous aime pas! que son caractère ne s'accordera jamais avec le vôtre! qu'elle préfère la vie simple et retirée aux plaisirs du monde! Avec les cinq cent mille francs de sa dot et vos

minces revenus, vous vivrez plus que jamais chichement. Vous voyez-vous d'ailleurs, dans votre maison, avec le fantôme de mon amour s'interposant entre votre femme et vous à toute heure? Ah! vous ne vous doutez pas, Georget, de ce que c'est que l'enfer d'un mauvais ménage! Sachez que les malheureux accouplés qui se traînent dans son enceinte sans issue, doivent passer toute leur vie à s'exécrer au fond du cœur, et qu'ils sont obligés de feindre de s'aimer devant les autres. Chacun d'eux, dans le misérable qui le suit comme son ombre, regarde son ennemi le plus cruel. Tout le choque en lui; en lui tout l'exaspère. La chaîne qui l'attache à lui s'alourdit de plus en plus chaque jour, et chaque jour, frottant sur une plaie toute vive, elle lui fait de nouvelles et plus brûlantes meurtrissures. Enfin, il n'y a pas de porte pour sortir de cet enfer!...

Georget me regarda en frissonnant:

— En effet, vous devez connaître cela! — me dit-il. Puis nous demeurâmes silencieux quelque temps. J'étudiais sur son visage la trace de sa pensée inquiète. Il méditait avec une tension

d'esprit surhumaine. Nous avions l'air de chercher, tous les deux, le moyen de déguiser, en les exprimant, les terribles paroles qui se pressaient sur nos lèvres.

XV

— Pourquoi, — dit enfin Georget, — au lieu de m'engager à tirer mon honneur sain et sauf de cette abominable intrigue, m'exposez-vous à une si atroce tentation!

— Parce que je n'ai plus la moindre confiance dans le comte. Parce que je ne veux pas, si vous refusez d'épouser sa nièce, qu'il lui choisisse un autre époux.

— N'est-ce pas plus tôt, — fit Georget en levant les yeux,— que vous craignez de ne pouvoir exercer sur cet autre époux la pression à laquelle vous pensez que je céderai? — Puis il ajouta lentement : — Il faut que vous m'estimiez bien peu!

— Comment ne vous estimerais-je pas? — répondis-je avec douceur. — Le service que je vous demande sera pour moi le plus grand des

services, et c'est tout ce dont je puis disposer dans le monde que je voudrais vous offrir en échange, c'est ma vie!

— Mais c'est une chose indigne, vous le savez bien, — murmura-t-il, — que de vendre ainsi son nom!

— Aimez-vous mieux le donner?

Georget leva les épaules, et nous restâmes alors de nouveau silencieux pendant quelques secondes. Georget réfléchissait toujours :

— Belle affaire! pour me faire montrer au doigt! — dit-il enfin.

— Georget, — répondis-je à voix basse en lui décochant un regard, — ne vous effrayez point à tort. Le monde ne le saura pas.

XVI

Cependant, voyant que le premier moment d'angoisse passé, Georget se décidait à accepter une discussion si délicate, je repris peu à peu courage, pendant que le malheureux promenait des yeux rêveurs autour de lui. Je l'avais emmené dans cette pièce immense, située sous les combles, que j'affectionnais tant dans ma jeunesse, et son aspect monumental comme les objets splendides qui l'encombraient étaient bien faits pour occuper la rêverie. Du haut plafond étincelant de dorures, descendaient les épais rideaux de velours peint; un tapis de l'Inde s'étendait sur le parquet d'un bout à l'autre; de grands meubles d'ébène, chargés de livres, montaient devant les panneaux; les lustres flamands tordaient leurs spirales de cuivre au-dessus des tables d'écaille, et, sur les murs, plus de cent

tableaux, — merveilles enlevées à la Hollande, à l'Italie et à l'Espagne, — s'étalaient glorieusement dans leurs cadres, entrecoupés de bustes de marbre et de statues.

— Vous êtes donc bien riche! — dit enfin Georget.

Je me précipitai sur ce mot comme un tigre.

— Riche! — m'écriai-je. — Rien que ce que vous voyez ici est une fortune, et vous ne voyez rien ici. Tenez. Si vous voulez, cet hôtel qui date de Louis XIII, avec ses quatre cours, ses écuries et son jardin dessiné par Lenôtre, il est à vous.

— Cet hôtel! à moi, cet hôtel! — fit Georget.

— Mais ce n'est rien, — ajoutai-je. — Tous ces meubles qui sont aujourd'hui des choses d'art, ces beaux vases de faïence si doux à l'œil et au toucher, ces coupes de jade et de porphyre, ces bassins de malachite, ces bronzes florentins, ces statues italiennes et ces tableaux enfin, tous ces tableaux, si vous voulez, ils sont à vous!

Ses tableaux! — répétait machinalement Georget. — Il veut donner tous ses tableaux.

— Voyez cette vierge endormie, elle est de Greuze! cette sainte soulevée par les anges, elle est de Murillo; ces paysages sont de Ruysdaël; ces têtes d'hommes de Rembrandt! Et cette merveille, ici, tenez, c'est un portrait de femme; quel sourire étrange sur ses lèvres! Elle est du Léonard! Mais ce n'est rien! — criai-je encore pendant que Georget promenait ses yeux de toile en toile. Le voyant ébloui, je lui offrais maintenant tous mes trésors comme un malheureux naufragé qui se dépouille de ses haillons pour acheter un morceau de pain! — Écoutez : dans mes écuries j'ai dix chevaux de sang nés en Angleterre. Ils prennent leur avoine dans des mangeoires de marbre blanc. Tenez! les entendez-vous hennir dans leurs boxes de chêne? Eh bien! si vous voulez, tous mes chevaux, ils sont à vous!

— Ses chevaux aussi! — disait Georget, — tous ses chevaux!

— Mais ce n'est rien encore. Jusqu'ici, vous qui adorez le monde, le luxe, les belles femmes,

les festins! Vous qui faites, chaque nuit, des rêves de carrosse traîné par des bêtes de prix, en plein soleil, au bois! Vous qui n'avez jamais connu ce qu'on appelle *la vie* que par ouï-dire! Vous qui pâlissez de haine devant les riches de la veille! Vous qu'on invite à dîner quand on craint d'être treize à table! qui sortez en fiacre, et, dans les bals, n'avez pas de valet pour vous mettre votre manteau sur les épaules! vous pourrez enfin dresser la tête, devenir insolent à votre tour, vous montrer à Chantilly dans la tribune du club, vous étaler dans votre loge aux Italiens, car, si vous le voulez, je vous donne, moi, ma terre de Presles!

— Sa terre de Presles!

— Elle a quatre mille hectares d'un seul tenant, — lui criai-je aux oreilles, — et l'on m'en offre cinq millions!

— Cinq millions! — Et Georget, se levant, marchait à grands pas dans la chambre; et, pas à pas, je le suivais.

— Et alors, tous les jours, vous écraserez Cabâss de votre faste, lui que vous exécrez, car il est avare. Et voyez donc : quand vous rentrerez chez vous, par les cours, par les larges escaliers de pierre de cet hôtel, par les salons, par

les chambres, par les couloirs, vous suivront trente serviteurs, marchant en bas de soie, couverts de leur grande livrée de drap fin. Ils soulèveront les tentures des portes devant vous!

— Mais ce que vous exigez de moi est monstrueux! — fit enfin Georget, réagissant sur lui-même.

— Cinq millions!

— Mais c'est hideux !

— Cinq millions!

— Mais c'est infâme de vendre sa femme!

— Cinq millions! D'ailleurs, croyez-moi, bien d'autres, et des mieux posés, accepteraient à votre place! Qu'est-ce que c'est qu'une femme auprès de cinq millions!

— Et vous ne gardez rien pour vous? — dit enfin Georget, comme s'il sortait d'un rêve.

— Rien, Georget. Cela vous étonne, vous?

— Rien! il ne garde rien! — disait Georget avec un air d'envie qui aurait dû me donner à réfléchir. Mais, entraîné par mon idée, je reprenais derrière lui comme un écho:

— Oui, tout ce que je possède au monde, si vous voulez, je vous le donne, car j'aime Louise à en

mourir, et l'implacable loi humaine ne me permet pas de l'épouser !

— Pauvre Daniel, — dit enfin Georget, redevenu subitement maître de lui-même, — on n'a jamais vu folie pareille à la sienne !

— Folie ! — m'écriai-je. — Que diriez-vous donc si, comme tant d'hommes de bon ton, je me ruinais à plaisir pour une femme du ruisseau ?

Ce dernier argument paraissant à Georget sans réplique, il se laissa tomber sur un siége, et, jetant sa jambe sur son genou, il me dit d'un air résolu :

— Eh bien ! j'accepte.

Il y eut alors entre nous deux un nouveau silence. Georget respirait avec effort, et moi, soulevé, hors de moi, je ne trouvais plus rien à dire, je ne savais plus ce que je faisais. Enfin, égaré, fou, vaincu, je m'élançai vers lui, les bras ouverts. Il se leva. Alors je lui jetai les bras sur les épaules, et, pendant que je le regardais éperdument, ne pouvant plus me contenir, les larmes partirent de mes yeux.

— Remettez-vous donc, mon bon ami, — di-

sait Georget d'une voix tremblante en me détachant de sa poitrine.

Je m'en allai tomber sur un siége, cachant ma face en pleurs sous mes deux mains.

XVII

Lorsque je fus parvenu à dominer mon émotion, Georget s'était assis de nouveau en face de moi et me regardait : — Comment faire maintenant ? — me dit-il.

— Je vous ai donné, — répondis-je lentement en rassemblant mes idées, — à Trouville et ici même, d'assez grandes preuves de ma loyauté pour exiger de vous une loyauté semblable. Bien des hommes n'auraient pas agi comme moi. Aimant moins que je n'aime, ou moins délicats, ils se seraient estimés assez heureux de profiter des intrigues du comte, et vous auriez été trahi et couvert de ridicule, aux yeux du monde, sans avoir, par devers vous, la moindre fiche de consolation. Ne croyez pas cependant, — si, dans le pacte qui va nous lier, vous voulez n'être pas sincère, — ne croyez pas que vous

obtiendrez le moindre avantage sur moi. Toutes les précautions possibles seront prises, contre vous, à l'avance, et le comte de Grandmont, je l'exige, sera mis au courant de nos conventions. N'espérez donc pas vous servir de moi pour épouser Louise, et me séparer d'elle à jamais en repoussant ma fortune après le mariage, car, si vous calculez ainsi, je dois vous dire que vous calculez mal : Louise n'a rien à elle, elle attend tout de sa mère, et nous exigerons que sa mère ne lui donne rien au contrat. D'ailleurs, je vous en préviens, vous allez être environné d'espions invisibles; je saurai tout ce que vous faites; ma méfiance ne vous perdra pas de vue un seul instant; et, je vous le dis franchement : dussé-je vous assassiner, j'irai jusque-là plutôt que de laisser une seule minute Louise dans vos mains. Et puis, je vous le répète : Louise ne transige pas plus que moi avec l'amour, et elle se tuerait mille fois plutôt que d'être à vous. Une heure après le mariage, nous partirons pour l'Italie, tous les trois. A la frontière, je vous remettrai vos titres de propriété, préparés à l'avance. Après cela, nous nous séparerons.

— Toutes ces précautions seraient inutiles,

si je voulais vous tromper, — dit Georget, — mais je suis sincère. Maintenant, il n'y a plus qu'une seule chose qui m'arrête : Mlle de Grandmont, nécessairement, devra connaître notre pacte, et je vous avoue que, devant elle, moi qui lui ai toujours laissé voir des sentiments si.... désintéressés, je ne pourrai m'empêcher de rougir. Que pensera-t-elle de moi?

Je répondis en souriant :

— Elle pensera que vous êtes notre sauveur.

— Au fait! — dit Georget en se levant, très-calme alors, comme s'il avait étouffé ses scrupules, —je vous rends un bien grand service et je ne suis pas trop payé.

XVIII

Le lendemain j'étais en route, me dirigeant vers le Grandmont. Je parcourus en cinq heures les vingt lieues qui séparent de Paris le relai de poste voisin du château, et, laissant ma voiture à l'auberge, je m'en allai à pied, par les bois, pour gagner le parc. Un enfant du pays, que j'avais rencontré, occupant ses loisirs du dimanche à dormir le ventre dans l'herbe, me montrait le chemin. Quand je l'eus renvoyé, je m'assis sur une roche, dans une cépée, attendant la nuit. Mais un bruit d'hommes et de chevaux me força bientôt de me réfugier sous le couvert de la futaie voisine, et, sans être vu, j'assistai au défilé des chasseurs qui rentraient lentement et menaient grand bruit.

Tous étaient vêtus d'habits rouges, de culottes de peau blanche et de bottes molles tachées de

boue, avec le ceinturon d'or et d'argent serré à la taille, le couteau sur la cuisse, la trompe de cuivre au dos et la toque de jockey sur le front. Le comte allait devant, bercé par le mouvement alourdi de sa monture, le fouet de chasse dans la botte, la cravate flottante et le cigare aux dents. Parfois, posant les brides sur le cou de son cheval, il flattait de la main la noble bête surmenée. Parfois aussi, il causait, en se retournant sur sa selle, avec ses intimes. Des rires, des exclamations, des questions partaient du groupe qui marchait sur ses traces et que j'entrevoyais de loin, comme une grande tache rouge, dans la brume descendant sur les chênes flétris. Tous les chevaux, trempés de sueur et maculés de fange jusqu'au ventre, allaient au pas dans les feuilles mortes en tirant la tête; les piqueurs sonnaient de la trompe par intervalles; et j'écoutais les notes longues qu'ils lançaient à travers les bois. Enfin, venaient les chiens accouplés et tenus en laisse, la langue pendante et la queue basse. Puis, un grand loup, la gorge ouverte, attaché par les quatre pattes sur une perche que deux bûcherons portaient à l'épaule, se balançait, tout sanglant, en arrière des chasseurs.

A quelque distance, parmi les valets de chiens qui fouillaient les taillis en criant pour réunir les traînards de la meute, Georget, les mains posées sur le pommeau de sa selle, les pieds hors des étriers et les yeux fixes, méditait profondément. Il disparut enfin avec les autres, et le silence descendit bientôt sur la forêt solitaire avec les ombres de la nuit.

XIX

Lorsque les moindres bruits de cette foule d'hommes se furent éteints dans le parc, je quittai ma cachette, et, m'avançant à mon tour, à pas lents, je me dirigeai vers la grille de fer qui faisait, de loin, comme un trou noir dans le mur blanc. Mais cette grille avait été refermée par le dernier des valets. Suivant le mur dans sa longueur, je rencontrai bientôt une brèche que je franchis aisément. La lune levait alors sa face blême sur des bouquets de peupliers dégarnis. Je me tins d'abord sous les arbres, allant un peu au hasard. Le parc était immense. Il y avait de grands espaces découverts, avec des routes larges et sablées circulant en tous sens. Puis des rideaux de bois sous lesquels courait la rivière avec un petit bruit mystérieux. Je marchai longtemps sur ses bords, dans les

herbes humides. Enfin, je rencontrai un pont à parapets de briques. Une chute d'eau chantait auprès en tombant sur des roches. Dix pas plus loin, dans un bosquet d'arbustes, s'élevait le pavillon.

Mais Louise n'y était pas encore, et, ne sachant que faire, je m'avançai vers le château dont les vitres flamboyaient devant moi, sur une hauteur. Allant à travers bois, pendant que la lune passait sous un nuage, je m'arrêtais, de temps à autre, pour écouter les vagues rumeurs de la nuit, à peine troublées par des abois lointains. J'errai quelque temps près des communs; je contournai une longue palissade blanche. Enfin, je parvins au pied du château, et là, pendant que je me haussais en m'aidant des mains pour atteindre le rebord d'une fenêtre du rez-de-chaussée, de joyeux éclats de rire attirèrent mon attention.

La baronne donnait à ses hôtes un de ces repas de chasse aussi bruyants que la chasse elle-même. A travers les ouvertures des volets, je les voyais tous, assis en rond autour d'une immense table, chargée à crouler de plats d'argent, de vaisselle, de vases de fleurs et de flacons. Un grand lustre descendant au-dessus, les

inondait de lumière, et tous ils étaient là, en habit noir, le teint et les yeux allumés, mangeant, buvant et causant à voix haute avec des airs expansifs, pendant que les valets silencieux, circulant derrière leurs chaises, les servaient.

La baronne, placée au haut bout de la table, faisait les honneurs. En face d'elle, le comte, un bras sur la nappe, jouant avec son couteau, souriait des lèvres en parlant. Louise, auprès de lui, en grande toilette, décolletée et les bras nus, écoutait froidement, d'une oreille distraite, les propos de Georget. Quand j'aperçus Louise, il me prit une tentation folle d'enfoncer la fenêtre pour aller tomber à ses pieds. Mais elle ne me savait point aussi près d'elle!... Comme elle avait l'air soucieux! Georget, mangeant peu, contre son habitude, et parlant entre les dents, la regardait en dessous en baissant le front sur son assiette.

Je m'éloignai et marchai quelque temps dans une allée découverte. L'attente cruelle, avec son agitation fiévreuse, ses coups de poignard et ses écœurantes défaillances me tourmentait. Maintenant que je touchais au moment décisif où j'allais apprendre à Louise ma terrible résolution, pour la première fois, j'éprouvais une crainte

vague, et, malgré moi, j'eusse voulu retarder ce moment. Cependant, las d'errer dans le parc, je revins à la fenêtre, mais le dîner était fini et déjà les domestiques débarrassaient la table. Je suivis le mur du château jusqu'au bout, et, à la faible lueur d'une lampe tempérée par un abat-jour qui se jouait sur les vitres d'un boudoir, j'aperçus de nouveau Louise. Elle était assise à côté de sa mère, et si près de la fenêtre que, — si cette fenêtre avait été ouverte, — j'aurais pu lui toucher l'épaule de la main. Toutes deux, elles causaient loin des convives rassemblés dans la salle de billard. Oh ! ce que je ressentis quand je la revis si près de moi ne peut se dire ! Il y a des sensations qui tordent l'âme comme une lame d'acier! Louise avait toujours l'air préoccupé. Elle me sentait là peut-être ? De temps à autre, un homme s'accotant au montant de la porte, échangeait quelques phrases de politesse avec sa mère et avec elle. Georget, enfin pénétra en souriant dans le boudoir, mais les deux femmes se levèrent en même temps, et, lui souhaitant le bonsoir, elles prirent congé de lui.

Tout s'éteignit dans le château. J'entendis tour à tour les pas lourds des hommes résonnant sur l'escalier de pierre, et les portes du premier étage

s'ouvrir les unes après les autres et se refermer. Le silence descendit bientôt, avec les ténèbres, sur l'immense maison qui, maintenant, semblait assoupie. Je m'adossai alors à un arbre, les bras croisés. La nuit était presque douce, et le vent soulevait à peine les feuilles flétries.

XX

Un faible rayon de lumière glissa tout à coup sous la porte d'un petit escalier de service, à dix pas de moi. La porte s'ouvrit lentement, sans bruit, et, dans le cadre allongé qui se découpa sur le mur sombre, je vis une femme debout, couverte d'une grande mante noire, soulevant une lampe au-dessus de sa tête enveloppée d'un voile de gaze. Et cette tête suave éclairée ainsi de haut se pencha en avant pour interroger les ténèbres. J'entendis un souffle passer dans l'air. Il me sembla qu'on avait prononcé mon nom.

Je demeurai à ma place, incapable de faire un pas. Seulement, je tendis les bras vers Louise en tombant sur les genoux, et, quand je revins de mon extase, je sentis une main trembler sur mes yeux. Je me jetai alors sur cette main, et je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi, sans

paroles; mais, quand je me relevai, Louise, défaillante et s'abandonnant à mes bras, essuyait avec ses baisers ses larmes sur mon front.

Je l'entraînai rapidement sous les arbres et nous atteignîmes bientôt le pavillon. J'en refermai la porte et nous nous trouvâmes tous les deux dans une grande pièce tapissée jusqu'au plafond, avec une cheminée dans un angle et de larges divans contre les murs. Louise s'assit en entrant, comme si elle eût été incapable de se soutenir, et moi, je m'étendis à ses pieds, l'entourant de mes deux bras.

Pendant ce temps, la main dans mes cheveux, elle les soulevait par touffes et les caressait.

— Qu'avez-vous ? qu'avez-vous, Daniel ? — disait-elle. — Ne me parlerez-vous pas? L'absence vous a-t-elle rendu muet ?

—Est-ce qu'on parle devant Dieu ?—répondis-je.

Après cela, je m'assis à côté d'elle, lui pris les mains, l'attirai à moi, et, à la faible clarté de la lune, je cherchai à revoir ses traits.

Mais, hélas! je ne sais si c'était le reflet des lueurs froides qui tremblotaient sous les nues,

je reconnus à peine ses traits chéris. Elle me sembla bien pâle. Ses grands yeux bleus, autrefois si purs, maintenant cernés d'une ligne sombre qui les agrandissait encore, révélaient le passage des larmes amères. Ils étaient cependant toujours doux et tendres.

— Pauvre Louise! — lui dis-je.

L'enfant, alors, se voyant devinée, cacha sa face sur mon sein, puis, se redressant, elle écarta mes cheveux et plongea ses yeux avides dans les miens.

— Et vous, — fit-elle en souriant, — croyez-vous que je ne lise pas sur votre visage?

XXI

Enfin, je me décidai à lui parler de la lettre qui m'avait appelé auprès d'elle. Elle soupira.

— Ne me cachez rien, surtout!

Louise, alors, s'exprima ainsi :

— Depuis deux mois que nous sommes au Grandmont, mon oncle n'a pas cessé de m'épier. Si j'affecte d'être calme, son air satisfait semble me dire : Je suis content de voir que tu abandonnes tes folles idées ; et, s'il me voit soucieuse, ses haussements d'épaules m'indiquent son mécontentement. — Je t'avais avertie à Trouville, — répète-t-il sans cesse. — Tu seras toujours malheureuse!

Mon oncle, voyez-vous, — ajouta-t-elle, — ne peut nous comprendre, ni tolérer un sentiment qui exige de lui, à ce qu'il croit, une

surveillance continuelle. Je ne sais ce qu'il redoute....

Ici, j'interrompis Louise.

— Parlez-moi donc maintenant de votre mère.

— Elle m'entretient de vous constamment. Elle vous attend tous les jours. Elle s'étonne de votre silence. Pourquoi, dit-elle à mon oncle, Daniel ne nous écrit-il donc pas ? Enfin, elle déplore toujours votre chagrin qu'elle attribue à une cause.... qui n'est pas la véritable. Cela me contrarie et m'humilie. Pauvre et douce mère ! combien il m'en coûte de lui rien cacher !

Ensuite, avec un embarras plus grand encore que le mien, Louise revint au mariage que voulait lui imposer son oncle. Il lui en parlait chaque jour pour l'habituer à cette idée. Il lui répétait à satiété, dans un langage à demi transparent, que c'était précisément parce que Georget était un homme vaniteux et nul, et qu'il tenait d'ailleurs beaucoup à conserver mon amitié, que je pourrais plus aisément le tromper. Louise alors se révoltait et lui rompait en visière.

En écoutant ce récit, — d'autant plus effrayant qu'il était accompagné de détails horribles à entendre dans une bouche aussi pure, — je sentis

toute ma colère se rallumer. Le pacte que j'avais conclu la veille avec Georget me revint aussitôt à la mémoire; mais je ne sais pourquoi je demeurai quelque temps silencieux. Jusqu'alors, exaspéré par la douleur, je n'avais pas songé que pour sceller ce pacte, il me fallait obtenir l'assentiment de Louise, et, maintenant que j'étais là pour le lui demander, j'éprouvais une terreur insurmontable; et, malgré ma résolution, je ne savais quels termes choisir pour lui apprendre un dessein dont les difficultés se levaient en foule, pour la première fois, dans mon esprit.

XXII

Cependant, il fallait parler, car Louise, m'examinant avec inquiétude, me tourmentait les mains.

— Ne craignez pas que je faiblisse, — disait-elle. Et puis elle ajoutait : — J'ai peur de ma mère. Si mon oncle lui apprenait tout, que deviendrais-je?

Je me levai alors et fis quelques pas au hasard. Elle me regardait toujours. Enfin, avec des tremblements dans la voix et dans les mains, je lui dis :

— Chère Louise, si nous ne trouvons pas un moyen pour nous affranchir, votre oncle fera de nous ses victimes. Tous les deux, sans pouvoir nous défendre, nous aurons constamment la gorge sous son couteau. Repoussé aujourd'hui, il nous atta-

quera demain avec une violence plus grande. Et moi, loin de vous, comment pourrai-je vivre avec la pensée qu'il vous torture ?

— Mais que faire ? — disait Louise.

Ici, je réunis tout mon courage et répondis brusquement :

— Il faut nous servir de ses propres armes,

Louise, à ce mot, fit un geste de surprise et je continuai :

— C'est votre oncle qui, sans le savoir, nous a tracé notre conduite. — Après cela, je me jetai à ses pieds, et, rapidement, en trois minutes, je développai devant elle tous mes plans. Mais je ne sais quelle pudeur, en même temps, me faisait rougir. Aussi, je n'osai pas avouer à Louise que j'avais montré sa lettre à mon complice, et que le pacte était conclu avec lui. Ce qui était fait déjà, j'annonçai simplement l'intention de le faire ; et, m'encourageant alors, à l'aide de mon puéril subterfuge, j'adjurai Louise de consentir à ce semblant de mariage ; mais elle ne me répondait pas.

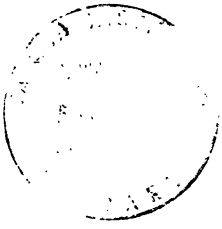
Enfin, quand j'eus tout dit, relevant la tête que, jusqu'alors, elle avait tenue baissée sur sa poitrine, elle me repoussa de ses pieds :

— C'est une chose insensée ! — s'écria-t-elle.

— Notre malheur ne nous donne pas le droit de nous avilir!

Puis, elle se leva, frémissante, me laissant affaissé à terre, et, jetant sur moi un regard superbe :

— Allez! — me dit-elle, — le chagrin vous a rendu fou. Nous sommes maîtres de disposer de notre cœur, nous sommes maîtres de disposer de notre vie, mais nous ne sommes pas maîtres de disposer de notre honneur. Consentir à cela ! Fi donc !



XXIII

En entendant cette protestation magnifique, je demeurai pétrifié. Pour la première fois, depuis trois jours, m'apparurent, en même temps, la folie de mon dessein et la honte dont il devait tous nous couvrir, s'il avait réussi. Cependant, le désespoir de l'impuissance me tenait abîmé devant Louise, et la supériorité que cette enfant venait d'obtenir sur moi me laissait anéanti. Mes idées tourbillonnaient dans mon cerveau comme les feuilles secouées par un vent d'orage. J'avais peur de devenir fou.

Mais Louise, loin de vouloir profiter de son avantage, résolut immédiatement de se le faire pardonner. Elle s'assit devant moi, me tira par les mains pour me faire asseoir auprès d'elle, et, me regardant éperdument, comme si elle eût voulu explorer mon âme jusqu'au fond, avec des

paroles tendres, elle chercha longtemps à me consoler. — Croyez bien, cher Daniel, — murmurait-elle, — que je ne vous en veux pas. Un homme comme vous ne s'abaisse pas à des transactions si honteuses. Redevenez vous-même. Relevez-vous à vos propres yeux. Il n'y a plus maintenant pour vous dans mon cœur qu'une immense gratitude. Je suis touchée quand je songe au sacrifice que vous vouliez faire. Ah ! Daniel ! il faut que je sois bien réellement tout pour vous.

Et, comme je ne parlais pas : — Dites-moi que vous m'excusez, à votre tour, — reprit-elle. — J'ai été trop brusque. — Et, en même temps, comme je restais toujours devant elle à la regarder au visage, elle laissa tomber ses bras sur mes épaules, et je sentis ses lèvres sur ma joue.

— Mais faut-il donc te perdre ? — lui disais-je à voix basse pendant qu'elle m'embrassait ainsi. — Faut-il éternellement vivre loin de toi ? N'est-ce pas horrible de penser que ton oncle te harcèle pour nous enlever l'un à l'autre ? Pourras-tu, d'ailleurs, résister toujours ? Va, — ajoutai-je en la détachant de ma poitrine, — je conçois maintenant que tu aies repoussé ma proposition

folle; mais, si tu m'aimais comme je t'aime, est-ce que rien au monde t'empêcherait de lier à jamais ton sort au mien ? Tu es libre, tu as dix-huit ans. Moi, je suis libre de même. Je suis riche, d'ailleurs. En quelque lieu que nous voulions vivre, nous y pourrons vivre ignorés, inconnus et si heureux ! Le désespoir enfante les résolutions téméraires. Eh bien ! Louise, veux-tu me suivre ? Si tu m'aimes, quand le soleil se lèvera, nous serons déjà loin, tous les deux.

Elle me regarda avec douleur et ne répondit qu'un mot : — Et ma mère ?

Je fis un geste de fureur; elle m'accabla : — Ma mère en mourrait.

— Ah ? je le savais bien ! — m'écriai-je enfin en levant les bras au ciel. — J'attendais ce mot terrible ! Comprends-tu maintenant pourquoi je voulais t'acheter ?

XXIV

Cependant, tout n'était pas dit encore entre nous. Le danger demeurait. L'un ni l'autre, nous n'avions rien trouvé pour le conjurer. Je me tordais les poings devant Louise, qui, rejetant sa mante sur ses épaules, m'entourait le cou de ses bras nus. Je m'aperçus alors qu'elle avait conservé sa toilette, et le souvenir du dîner où je l'avais vue assise entre Georget et son oncle, ramena dans ma pensée toutes les difficultés de notre situation : — Pourquoi donc m'avez-vous fait venir ici ? — lui demandai-je.

— Ne le comprenez-vous pas ? depuis deux mois que je ne vous ai vu, je languis de chagrin, de doutes, d'inquiétudes. Comment ne sentez-vous pas cela ?

Je lui serrai les mains ; — Enfin, — continua-t-elle, — je vous l'ai dit, mon oncle me fait peur.

Je suis bien décidée à ne pas lui obéir, mais s'il me menace encore d'apprendre notre secret à ma mère, que dois-je faire? Je vous ai prié de venir ici pour me conseiller.

Je réfléchis longuement : — Si votre oncle vous menace encore, dites-lui que vous vous chargerez de tout révéler vous-même à votre mère. Et puis, osez tout dire à votre mère, et ne lui cachez pas surtout le motif du choix de votre oncle. Votre mère vous aime. Elle pourra me haïr, mais elle vous excusera.

XXV

Toute la nuit se passa ainsi en discussions pénibles, avec des intervalles de tendresse exquise et d'épanchements ingénus. N'ayant rien obtenu de ce que j'espérais la veille, je me consolais à demi, certain maintenant de la défaite du comte, heureux d'avoir fourni à Louise une occasion de s'élever dans ma pensée, et presque rassuré contre l'avenir, grâce à la conduite que je venais de lui indiquer. — Jamais, — me disais-je, — la voyant si déterminée, le comte n'osera la pousser à bout. Et quand même! — ajoutai-je avec un retour désespéré, — j'aime encore mieux affronter les reproches de la baronne, que de subir une fois de plus les dégradants services du comte.

Quant à Georget, obligé de retirer ma promesse, je pouvais redouter son indiscrétion;

mais je comptais bien l'enchaîner à moi en lui offrant un dédommagement. L'un ni l'autre, nous n'avions prévu le cas où cet abominable mariage viendrait à se rompre. Je résolus d'aller au-devant du sacrifice qu'il voudrait sans doute m'imposer, et je me sentis heureux de penser que j'allais tenir dans mes mains, et à jamais, un ennemi dont les événements venaient de faire mon complice.

XXVI

Cependant, tandis que la chute d'eau, tout près de nous, jetait à l'air ses notes plaintives, que les étoiles s'éraillaient comme des fils d'or sur les vitraux colorés, que la lune à demi voilée semblait nous engager à nous pencher l'un vers l'autre pour nous voir, nous restâmes longtemps, Louise et moi, les mains unies, à former des projets pour occuper les loisirs que nous laisseraient l'absence. Puis, fatigués d'inaction, nous sortîmes du pavillon, nous acheminant au hasard à travers les arbres dépouillés, et foulant sous nos pas les feuilles jaunies qui bruissaient doucement. Quand la lune passait en arrière des froids nuages, nous y voyions tout juste assez pour nous conduire; mais quand elle roulait son globe d'argent dans l'azur, un brouillard lumineux, s'élevant de la terre humide,

enveloppait tout le parc. Alors, avec nos ombres à nos pieds, nous semblions deux âmes glissant dans l'éther.

Un charme étrange se dégagea bientôt de la voûte radieuse où couraient les nues fugitives. de la douceur de l'air, de la ténuité du silence et des âpres senteurs des feuilles mortes mouillées. Je soutenais la taille de Louise sur mon bras, et, enveloppée dans sa mante, la tête renversée sur mon épaule, elle marchait les yeux au ciel. — Croyez-vous, — me dit-elle, — que ces astres muets et palpitants soient sans influence sur nos destinées? — Ces astres, — répondis-je, — sont habités par les âmes de ceux qui sont morts. Paisibles habitantes des étoiles tranquilles, elles assistent aux puérils événements de la sphère imparfaite qu'elles ont quittée. Dans le cours ordinaire de notre vie, lorsque nous existons un peu moins comme des êtres que comme des choses, nous nous soucions peu qu'elles subsistent; mai nous ne pouvons éprouver la moindre peine ou goûter le moindre bonheur sans nous élever soudain jusqu'à elles. L'amour, cette passion noble qui, seule, nous affranchit des horreurs de la vie réelle, nous

donne une idée nette de leur existence. C'est pourquoi, plus que tout au monde, l'amour est grand.

— Il me semble, — fit Louise avec un soupir, — qu'on doit être plus heureux là haut qu'ici-bas. Nous vivons dans l'attente perpétuelle d'une chose que nous ne pouvons définir. Cette chose est sans doute là ?

— En effet, — répondis-je, — nous sommes comme des oiseaux attendant que soient poussées leurs ailes pour s'élancer d'un seul jet vers la lumière et l'infini.

— Pourquoi ? — dit-elle.

— C'est le secret de Dieu que vous demandez à un homme, chère Louise. Ce Dieu, qui sourit vaguement dans les splendeurs de la nature; qui se révèle à nous par le trouble de nos âmes, les aspirations de nos cœurs, l'inquiétude de nos esprits ; ce Dieu, qui ne répond jamais quand on l'interroge, n'a pas voulu, sans doute, que nous goûtions le bonheur sans l'apprécier, et c'est par les souffrances, les fatigues et les dégoûts de la vie terrestre, qu'il nous prépare aux délices de l'autre vie.

— Est-ce donc alors, — dit Louise, — parce que nous avons le sentiment de l'éternel bon-

heur, que nous ne pouvons éprouver une joie sans désirer mourir ?

— Mourir ? — interrompis-je. — Dites donc revivre : car, je le sens par toutes les fibres de mon être, ce monde serait le plus exécrable non-sens si le néant devait le terminer. Oui ! — m'écriai-je, exalté par l'amour et le radieux spectacle de la nuit, — oui, nous revivrons ensemble, — et loin des autres ! — pour nous adorer éternellement dans les cieux.

XXVII

Ainsi nous devisions, dans l'obscure solitude, de choses hautes et sacrées. Puis, nous reportions un peu plus nos pensées sur nous-mêmes. Ah! qu'il y a de charme dans une telle causerie! On savoure, presque à son insu, l'ivresse d'une possession morale à laquelle les sens n'ont point de part, mais qui n'est guère moins énergique que le plaisir des sens. Je me livrai à cette volupté avec emportement. Je me plus à faire vibrer en Louise, comme si elle eût été une harpe vivante, toutes les cordes tendues à travers son cœur. Tour à tour je la faisais frissonner de terreur, sourire de tristesse, pleurer de bonheur. Elle était éloquente ou muette, selon que je l'excitais ou que je la maintenais. J'explorais avidement son âme comme une région vierge et splendide, et, de toutes les sensations humaines, il

n'est pas une seule, peut-être, à laquelle je ne l'obligeai de répondre.

Mais pendant que je croyais maîtriser Louise, par quelque chose de poignant et de fort, moi-même j'étais maîtrisé. Je perdis soudain la conscience de ma volonté. J'oubliai le monde. Il n'y eut plus pour moi, dans tout le monde, qu'un ouragan d'amour qui m'emportait, avec Louise, vers des espaces inconnus. Je la soutenais toujours par la taille, et mon buste se collait au sien en marchant sur les sentiers invisibles. Tous deux, bercés par le balancement confus des grands arbres, enveloppés d'ombres diaphanes, muets, éperdus, nous allions à travers les branches, les broussailles et les herbes. Mon bras enfin remonta jusqu'à son cou, et je serrai sa tête sur mon épaule. Elle soupirait. Abaissant ma tête sur la sienne, j'effleurai d'un baiser sa chevelure. Elle leva ses grands yeux sur les miens; ma bouche les ferma. Transporté par ce vivant contact, je l'étreignis avec force, et mes lèvres cherchèrent ses lèvres. Je ne sais alors quel cri de délire jaillit en même temps de ma gorge et de la sienne, mais l'enfant, épouvantée, me repoussa. — L'amour, — me dit-elle, — est-il donc la fureur? — Nous étions en ce mo-

ment près du château, devant la porte entr'ouverte. Je me jetai aux pieds de Louise et l'enveloppai de mes bras.—Pitié! Louise, —m'écriai-je, — aie pitié de moi! — Mais sa main couvrit ma bouche. — Silence, Daniel, vous pourriez éveiller ma mère.

Sa mère encore! A ce rappel blessant du devoir, je me redressai subitement, et, me lançant à corps perdu à travers les arbres, j'abandonnai Louise, stupéfaite; et, lorsque mes genoux ne pouvant plus me porter, je m'affaissai à terre, une imprécation se tordit entre mes dents, car je connaissais maintenant de nouvelles tortures.

XXVIII

Le lendemain lundi, je restai renfermé toute la journée dans une chambre de l'auberge où était remisée ma berline. Louise m'avait prié de revenir au château le soir même; mais, voulant qu'elle prît un peu de repos, j'avais renvoyé notre seconde entrevue au mardi. Décidé à passer la journée à écrire, je comptais dominer l'ennui; mais lorsque je vis dès le matin le ciel se couvrir de nuages, je devins subitement triste. J'allais à chaque instant écarter le rideau de la fenêtre, et de temps à autre, voyant passer dans la rue de grandes voitures pleines de chasseurs, je me demandais pourquoi tous les hôtes de la baronne quittaient le château le même jour. Vers midi, la pluie commença à tomber; cela me désespéra. Je me sentis incapable d'écrire. Jamais journée ne me parut aussi longue.

J'avais ouvert la fenêtre, et, les coudes posés sur la rampe, je regardais le ciel embrouillé glissant au-dessus des arbres sans feuilles, lorsqu'un cabriolet de fermier, que conduisait un paysan, tourna, à cent pas de l'auberge, l'angle de la route, et dans l'homme qui se tenait blotti auprès du cocher, je reconnus Georget. Je résolus aussitôt de profiter de cette occasion pour acheter le silence de celui à qui j'avais imprudemment confié mon secret. Je m'ennuyais désespérément, d'ailleurs. Au moment donc où Georget m'aperçut, je lui fis un signe. Se jetant aussitôt sur les brides, il arrêta le cheval et sauta à terre. Alors je refermai la fenêtre, et nous nous trouvâmes bientôt réunis.

•

Georget avait l'air inquiet. — Tout est rompu, — lui dis-je. — Nous avions oublié que l'assentiment de Mlle de Grandmont était nécessaire à la réussite de notre dessein. Elle me l'a refusé hier, et en des termes tels, que je ne puis plus lui en parler.

— Où donc l'avez-vous vue ? — fit Georget, devenu rêveur.

— Dans le parc, pendant la nuit, — répon-

dis-je. — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mon cher Georget, — ajoutai-je rapidement, — je me rappellerai toujours le service que vous étiez prêt à me rendre; il me lie à jamais à vous. Je ne veux pas, toutefois, qu'après avoir entrevu les horizons de la fortune, vous vous retrouviez, comme devant, les yeux tristement arrêtés sur l'impasse de la gêne. Je suis riche : disposez de mon bien comme s'il vous appartenait. Mariez-vous, je vous doterai. Si vous voulez rester garçon, je me chargerai de toutes vos dépenses. Si vous préférez conserver cependant une indépendance complète, eh bien ! fixez vous-même la somme qu'il vous faut pour vivre heureux; je vous l'offre de tout mon cœur. Il y a si longtemps que nous nous connaissons, qu'il doit m'être permis de vous traiter comme un frère.

Mais Georget, les bras croisés, demeurait sombre et ne semblait nullement touché des élans de mon amitié. Quelque chose d'amer lui glissait des lèvres, et ses regards embarrassés évitaient les miens.

— Lorsque vous êtes venu me faire à Paris cette proposition offensante, — répondit-il, — je cédai à la pression d'une mauvaise pensée. Vous

me tentiez cruellement. Qui n'eût pas succombé à ma place ? mais aujourd'hui j'ai réfléchi, et je trouve que toutes choses sont bien. Mlle de Grandmont, comme cela devait être, m'a tracé mon devoir; je m'y soumettrai. Je vous avouerai même que si cette jeune fille, qui vaut mieux que nous, n'avait pas rompu notre pacte, j'aurais sans doute faibli au dernier moment. Je vous remercie de vos offres, que je crois sincères. Mais, toute gênante qu'elle est, ma pauvreté m'a toujours permis de vivre. Gardez vos aumônes.

Je m'étais levé dès le début de ce discours, pressentant sa conclusion; et, les yeux tournés vers la glace, au-dessus de la cheminée, je voyais l'anxiété qui bouleversait le visage de Georget. Jamais, même le jour où je lui proposai de payer sa complaisance de toute ma fortune, il n'avait été exposé à une aussi forte tentation. Mais il ne faiblit pas; et quand il eut cessé de parler, saisissant au vol le regard de haine qu'il arrêtait sur moi, par derrière, je me dis :

— Je me suis fait un ennemi de plus.

Georget cependant s'était levé, toujours som-

bre, et se dirigeait vers la porte, en relevant le collet de son paletot.

— Partez-vous donc déjà ? — lui demandai-je.

— Oui, — fit-il avec nonchalance. — Je dîne ce soir au café Anglais, avec Cabâss et quelques-uns de mes amis.

— Ah !

— Adieu ! — dit Georget sans me tendre la main.

Mais, prenant sa main, moi, et le regardant au visage :

— Georget, j'espère que je puis compter sur votre silence. Il s'agit de l'honneur d'une femme, vous le savez.

— Rapportez-vous-en à moi, — fit-il en détournant la tête ; et, sans répondre à la pression de ma main qui serrait la sienne avec force, il partit.

XXIX

Le lendemain soir, vers sept heures, je me dirigeai vers le Grandmont, couvert d'un large manteau. Le temps était horrible. Une pluie de neige fondue ruisselait sur les arbres du bois, obliquement chassée par une bise aigre. La nuit, en descendant sur la campagne, l'avait enfouie dans ses ombres. Je ne voyais pas mon bras tendu devant moi, et je marchais à tâtons sur des chemins transformés en torrents de fange. J'avais cependant deux lieues à faire pour gagner le parc, et je ne pouvais demander ma route à personne, car j'étais le seul malheureux exposé à toutes les fureurs de cette nuit d'hiver.

Je m'égarai. Après trois heures de marche, je me retrouvai à la porte de l'auberge. Il me fallut un temps énorme pour regagner le bon chemin, et je me mis alors à courir, épouvanté

des épouvantes qui devaient assiéger l'âme de Louise. Quand j'arrivai au pied du mur du parc, je fus obligé de m'arrêter, parce que le souffle me manquait. Enfin j'escaladai le mur et je m'avançai, les bras tendus, à travers les arbres, vers le château, où ne brillait aucune lumière. La pluie ruisselait toujours et le vent âpre entre-choquait au-dessus de ma tête les branches mouillées. Je glissais sur l'herbe fangeuse, j'enfonçais dans la boue, je heurtais mille choses invisibles ; enfin je touchai la porte. Mais il n'y avait personne sous l'abri de cette porte ouverte, non plus que sur les marches étroites de l'escalier à demi éclairé par une lanterne déposée à terre. La pensée que Louise m'attendait dans le pavillon me vint alors à l'esprit, et, m'emparant de la lanterne pour m'aider à reconnaître la route, je descendis à grands pas vers la rivière.

Arrivé au pavillon, je demeurai stupide de douleur; le pavillon était vide. Je déposai la lanterne sur la cheminée, et, me précipitant dehors, j'appelai Louise. Le vent mugissant emporta son nom. Alors, je restai debout sur le seuil, anéanti.

— Elle ne m'a pas attendu ! — me disais-je ;

et j'éprouvais toutes les colères de la plus personnelle des passions. — Elle dort! Elle dort! sans doute! et moi!...

Je m'élançai soudain dans le parc, me disant que Louise devait être dehors, puisque la petite porte du château était ouverte. Je marchai de nouveau devant moi, j'errai sous les arbres. Je les frappais du poing. Enfin, le murmure d'une voix glissa jusqu'à mon oreille. J'entendis un sanglot; mon nom fut distinctement prononcé; je tendis le bras; ma main toucha une face humaine, et, en poussant un cri de terreur, une femme se renversa sur moi.

C'était Louise, éperdue, glacée, trempée de pluie! Elle s'évanouit en se heurtant à moi, sans me reconnaître. Louise que j'accusais! Qu'eût fait de plus une mère pour retrouver son enfant?

Je la soulevai dans mes bras, et, gagnant le pavillon, je la déposai sur le divan. — Béni soit Dieu! — m'écriai-je en tombant à genoux auprès d'elle. Elle était toujours évanouie. J'arrachai de ses épaules, son châle mouillé et, allumant le feu dans la cheminée avec la lumière de la lanterne, je poussai le divan tout auprès.

Enfin, pendant que je serrais ses mains pour les réchauffer, elle poussa un faible soupir et ouvrit les yeux. Son beau regard s'arrêta sur moi. J'étais toujours à genoux. — Ah! Daniel! que j'ai eu peur — murmura-t-elle.

Cependant, ayant chargé le feu de fagots, je tendis mon manteau devant la flamme claire, pendant que Louise, se levant et s'approchant, faisait sécher sa robe ruisselante. En moins d'un quart d'heure, elle se sentit ranimée. Alors je la fis coucher sur le divan; je plaçai un coussin sous sa tête, j'étendis mon manteau sur elle, je roulai son châle autour de ses pieds. Comme elle était belle ainsi! avec ses joues pâles se détachant sur l'étoffe noire, et ses longs cheveux défaits roulant en anneaux d'or jusque sur ses genoux. Le feu rouge frappait d'un côté son visage et son corps immobile, et des lueurs dansantes jetaient sur elle leurs capricieuses clartés.

Je m'étais assis sur un tabouret, et je tenais une de ses mains. — Nous quittons le château demain matin, — me dit-elle. — Mon oncle a reçu aujourd'hui, par le courrier de quatre

heures, une lettre de Paris qui l'a bouleversé. Je l'ai interrogé en vain. Il a haussé les épaules et ne m'a pas répondu. Il n'a rien voulu confier non plus à ma mère. Il n'a pas écrit à Paris. Mais toute la journée il est resté seul dans sa chambre, se promenant de long en large, à grands pas. Maman et moi, dans le salon, nous l'entendions marcher au-dessus de nos têtes. Je ne sais ce que ce peut être qui l'inquiète ainsi, — ajouta-t-elle ; et elle demeura rêveuse.

Je cherchai à calmer les appréhensions de Louise, ne comprenant rien moi-même à un retour aussi subit. Mais elle pensait toujours au chagrin de son oncle. Enfin, l'égoïsme de l'amour nous fit bientôt songer à nous-mêmes, et nous nous désolâmes de nous voir sitôt séparés. — Quand vous reverrai-je maintenant? Vous reverrai-je jamais?

Elle me ferma la bouche. — Ne blasphémez pas, — répondit-elle. — Retournez à Trouville. Nous avons toute la vie pour nous aimer. Mon oncle se lassera sans doute?

— Je n'ose plus l'espérer, — interrompis-je. — Le malheur nous poursuit avec trop d'achar-

nement. Dieu maudit notre amour et nous succomberons.

— Ne parlez pas ainsi, Daniel,—dit Louise avec douceur. — Voulez-vous donc me faire pleurer?

Mais, tandis que nous causions ainsi, le vent hurlait toujours dans les arbres, et nous entendions les rafales de pluie fouetter le chaume et les vitres du pavillon. De légers frissons agitaient les membres de Louise. C'était en vain qu'elle se blotissait sous mon manteau. Les lèvres pâles, les joues marbrées de taches rouges, le yeux agrandis et brillants, elle semblait oppressée au point de défaillir. Je la pressai de me quitter. — Quelle heure est-il? — me dit-elle. Je regardai ma montre; il était trois heures. — Nous avons encore trois heures à nous, — ajouta Louise en souriant. Je lui baisai le front, et après avoir empilé de nouveaux fagots sur le feu mourant, je traînai mon tabouret près de sa tête, et, m'asseyant, je lui entourai le cou de mes bras. Bientôt, ranimée par la chaleur, elle accota gentiment sa tête, leva plusieurs fois les yeux en l'air pour me voir, et s'endormit enfin, abandonnée et confiante. Et je la regardai, moi, longtemps dormir, sans idées, sans paroles et même sans désirs! m'estimant assez heureux de

la tenir ainsi réellement dans mes mains, de la voir reposer, oublier, peut-être? et de l'entendre respirer doucement, comme un enfant qui ne fait pas de rêves.

Enfin, l'heure m'obligea d'éveiller Louise. Je la soulevai contre ma poitrine, puis, m'acheminant lentement à travers le parc, j'allai la déposer sur le seuil du château. Elle resta un moment toute frissonnante, debout sous le cintre de la porte, et m'envoya des doigts et des lèvres un dernier adieu. Bientôt, aux errantes clartés d'une aube glaciale, je repris le chemin de mon auberge. Le lendemain jeudi, j'étais à Trouville.

XXX

Comment faire pour ramener à moi Georget, maintenant? — me disais-je le soir de mon arrivée, assis devant ma table, auprès du feu. J'étais seul, le docteur venait de me quitter et j'entendais mes domestiques, dans l'escalier, se diriger vers leurs chambres. Le front dans la main, je rêvais, et le temps se passait en efforts d'esprit inutiles, lorsque, soudain, j'entendis un grand bruit de grelots, et presque aussitôt retentit la sonnette de ma porte.

— Qui peut venir me trouver ici, en poste, à cette heure? — me demandai-je.

Mais la sonnette vibrait de nouveau, agitée par une main impatiente. Saisissant ma lampe, je traversai le jardin et ouvris la porte. Une grande berline de voyage, avec ses larges lan-

ternes et ses quatre chevaux fumants, stationnait dans la rue, et, à la portière, se penchait une tête d'homme couverte de fourrures.

— Que voulez-vous? — dis-je au postillon qui sonnait. Mais, en même temps, je reconnus la voix du comte de Grandmont.

— Quelle diable d'idée avez-vous eue de venir vous enterrer ici? — s'écria-t-il.

Et, ouvrant la portière de la berline, il descendit et me tendit les deux mains.

La stupeur cependant me coupait la parole. — N'éveillez personne, — dit le comte. Après cela, il envoya les postillons remiser sa voiture à l'auberge et m'entraîna vers la maison. Il riait tout seul de ma surprise et jurait comme un païen après le froid. Quand nous fûmes arrivés dans le salon, il se débarrassa des châles, des fourrures et des manteaux sous lesquels il pliait. — Mon cher Daniel, — reprit-il, — si vous avez encore un peu d'amitié pour moi, faites-moi du thé, car je gèle. — Et, comme je le pressais de questions : — Ne vous inquiétez pas, Louise et sa mère se portent bien. Quel chien de temps! — ajouta-t-il. Puis il s'établit dans mon fauteuil

devant le feu, les jambes écartées, les coudes sur les genoux et les mains tendues vers la flamme. Enfin, pendant que l'eau bouillait sur les charbons, il avala coup sur coup une douzaine de boules de gomme, mesura le thé, alluma un cigare, en riant toujours de mon air ébahi et me disant : — Ne me regardez donc pas ainsi. Je voulais causer avec vous. Il n'y a pas là de quoi frémir. Mais quelle drôle d'idée vous avez eue de passer l'hiver ici !

Quand le comte, tout en se plaignant du vent qui passait sous les portes, eut versé l'eau bouillante dans la théière, il devint subitement sérieux. Bientôt, se renversant sur le dossier de son fauteuil, il m'engagea à m'asseoir, puis, tout en emplissant sa tasse et fumant son cigare, il me parla ainsi :

— Mon cher Daniel, si j'ai fait soixante lieues par un tel froid pour venir vous trouver dans votre ridicule Thébaïde, vous pensez bien que j'avais quelque chose d'important à vous dire. Malgré l'amitié que j'ai pour vous, je ne me serais certainement pas dérangé, au risque d'attraper un rhume, pour voir comment vous êtes

installé. Il se passe, chez ma belle-sœur, des choses qu'il me paraît utile de vous apprendre. Écoutez-moi donc avec patience.

Je vous dirai d'abord que, depuis notre départ de Trouville, ma nièce souffre d'un mal qu'elle ne pourra supporter longtemps. Elle qui était autrefois si libre d'esprit, ne semble plus s'intéresser à rien. C'est au point que, pour l'arracher à ses rêveries interminables, je me vois obligé de lui parler de vous. Mais j'ai bien peur que ce remède n'aggrave son mal.

J'ai cherché par d'autres moyens à combattre sa torpeur. Louise ne refuse aucune distraction, mais partout et toujours son air inquiet semble me dire : Vous ne m'ôterez pas le souvenir. Sa mère s'effraye cependant, ne devinant pas la cause d'un tel état. Enfin nous sommes tous trois au supplice.

Je vous annonce simplement, mon cher Daniel, un fait douloureux. Il en est temps encore. L'épreuve à laquelle je vais vous soumettre est terrible. Mais songez que de cette épreuve dépend l'existence de Louise.

Je ne laissai pas parler le comte plus longtemps.

— Votre épreuve, — lui dis-je, — m'est con-

nue. Mais votre nièce ni moi ne pouvons nous y soumettre. Je vous avoue cependant que, dans un moment d'exaspération, je me suis adressé au malheureux que vous aviez choisi pour le sacrifier, afin d'obtenir de lui un abandon immédiat et absolu de Louise, dont vous vouliez faire en même temps sa femme et ma maîtresse. Et, si vous l'ignorez, je vous dirai que, comme il ne me plaît pas de laisser profaner Louise ni de trahir personne, j'ai offert à Georget toute ma fortune en échange de l'acte honteux que je lui demandais. Il a accepté, je l'avoue encore. Mais moi, aveuglé par la passion, et lui par une tentation terrible, nous n'avions oublié qu'une chose : c'est que, pour nous lier ainsi, il nous fallait obtenir d'abord le consentement de Louise. Je vous prie de croire, mon cher comte, qu'elle m'a donné une très-grande preuve d'estime en me traitant comme je méritais d'être traité.

Le comte était stupéfait. — Vous avez fait cela, vous? — Et il se dressait sur son fauteuil. — Toute votre fortune? Pour une femme? — Et il me regardait de ses yeux noirs comme un objet extraordinaire, lui que rien n'étonnait plus depuis longtemps.

— Si j'en crois le bruit public, — répondis-je en souriant, — cela ne devrait pas vous surprendre. Vous vous êtes montré très-généreux autrefois vous-même, et la preuve....

Mais le comte m'interrompit : — Oh! ce n'est pas la même chose, Daniel. — Puis il demeura longtemps rêveur à tisonner le feu. Enfin, jetant à terre les pincettes avec colère, il s'écria : — A quoi bon maintenant songer à cela!

Cependant, versant le thé brûlant dans sa tasse, il me regarda de nouveau, avec un petit rire aigrelet et sec : — J'avais en effet imaginé, — me dit-il, — de vous rapprocher de Louise à l'aide de ce moyen si simple : son mariage avec le candide Georget. Mais, puisque nous ne devons plus y songer, je vais reprendre la suite de mon discours. Je vous avouerai même que vous m'avez inutilement dévoilé les intelligences que vous entretenez, à mon insu, dans la maison de ma belle-sœur, car ma nièce m'a si bien traité moi-même lorsque je lui ai fait part de mon plan, que j'étais disposé à l'abandonner. N'en parlons donc plus.

Ici, je me mordis les lèvres, et le comte, po-

sant sa tasse sur la cheminée, continua ainsi d'un ton plus sérieux :

— Je vous disais donc quand vous m'avez interrompu, que je voulais vous soumettre à une rude épreuve et que le bonheur de Louise dépendait du succès de cette épreuve. Puisque ni elle ni vous n'avez voulu consentir à être heureux aux dépens de Georget, nous devons chercher entre nous un autre moyen de salut. Il en est un infaillible. Je connais Louïse. Si vous lui proposez de vous immoler pour elle, elle n'y consentira jamais. Enthousiasmé par l'étendue de votre sacrifice, elle voudra vous dépasser en générosité, — ce qu'elle a fait déjà ici, l'été dernier. — La trahison seule peut la guérir de la folie de vous aimer, car elle a l'âme fière. Eh bien! mon cher Daniel, c'est là ce que je vous demande. Et vous ne pouvez me refuser : car puisque Louise et vous ne devez jamais vous appartenir, il vaut mieux, ce me semble, perdre Louise en la laissant vivre qu'en la tuant. Or, vous la tuez en l'aimant.

Je sais, — ajouta le comte, — que ce sacrifice exige un grand courage, et si vous demeurez là rêveur, c'est que vous comprenez sans doute la justesse de mes observations.

Là-dessus, m'examinant au visage, il s'interrompit un moment, pendant que, le front baissé et me brûlant les yeux à regarder les charbons, je méditais ma réponse.

— Je vous ai entendu cent fois honorer le devoir ! — reprit-il ; — mais, voyant que je ne parlais pas, il continua d'un ton railleur :

— Votre erreur capitale, selon moi, provient du point de départ de votre jeunesse. Depuis si longtemps que j'étudie la société, je n'ai jamais vu la vie possible pour l'homme qu'à la condition expresse de suivre le courant d'idées de son siècle. Or, les idées du nôtre sont bien claires et peuvent se résumer en cet axiome : *faire ce que les autres font.* — Mais vous, vous avez toujours voulu, j'en suis certain, à l'inverse de tout le monde, rencontrer une passion où vous ne deviez chercher qu'un plaisir. C'était mal calculer. Et c'était calculer plus mal encore que de demander à une femme dont vous serez toujours séparé par les préjugés et les mœurs, de répondre à un amour passé de mode avec le roman de Werther. Il ne faut, voyez-vous, mon bon ami, aimer que la femme qu'on peut posséder sans trop d'ennuis, ou plutôt, quand on ne peut

posséder la femme qu'on aime, il faut immédiatement la quitter. Je sais cependant qu'un homme de trente ans ne vit pas seul. Mais, s'il est intelligent et s'il comprend que la considération est tout aujourd'hui, il s'arrange de manière à conserver cette considération, en s'en donnant à cœur joie, dans la mesure des choses permises. Croyez-moi, au lieu de ronger votre frein, tout seul, dans cet affeux désert où le vent passe à travers les murs, allez-vous-en à Paris, ouvrez à deux battants les portes de votre hôtel, faites bombance avec vos amis, et plongez-vous tout en plein, comme dit je ne sais plus quel médiocre poëte, dans l'océan des plaisirs. Çà ne fait de mal à personne, et çà vous fera beaucoup de bien. Le bonheur, voyez-vous, habite entre la rue de Varennes et la Chaussée-d'Antin. Il trône à l'Opéra les soirs où l'on danse; il fume son cigare sur le boulevard de Gand; il roule en phaéton, tous les jours, à cinq heures, dans la grande avenue du Bois; il se commet à la Bourse avec des juifs; il trotte à Chantilly, se délasse au Club, dîne au Café anglais, digère sur les canapés de soie des belles filles, fait la nique à l'ennuyeuse politique, et lit les romans sans y croire, même quand ils sont bien faits. Par les jambes de ma grand'mère,

dont Mignard fit le portrait en costume de Diane chasseresse! quand on a trente ans, qu'on est riche, spirituel et beau garçon, comme vous êtes, on ne s'embête pas, au mois de novembre, à Trouville, à regarder les étoiles et à se rôtir les tibias devant son feu. Que diable! remuez-vous et amusez-vous! Entretenez une cantatrice; trompez-la avec une danseuse; faites-les rencontrer chez vous avec une comtesse; quittez-les toutes trois pour une tragédienne; battez-vous avec des maris qui se fâchent; ne vous faites pas tuer par eux, quand même ils seraient vos amis intimes; donnez, si vous êtes blasé, des dîners originaux dans le genre de celui que Catherine de Médicis fit servir à Henri III; faites courir à Versailles; courez vous-même à la Croix-de-Berny; cassez-vous la jambe, ça peut se remettre! pariez que vous irez à cloche-pied, les yeux bandés, dans la lune, et allez-y; grisez-vous comme Shéridan; tirez, comme Byron, des coups de pistolet dans votre chambre pour effrayer vos domestiques; ruinez-vous comme moi; faites des dettes comme moi encore; et dussiez-vous, à cinquante ans, manger des pastilles de cantharides, mangez-en et soyez heureux. La vie est une grande farce à tiroirs, fourrez-vous dans

tous ses tiroirs, mais ne les refermez pas sur vous. Maintenant, si vous êtes un délicat, un raffiné, un jaloux du passé; si le fruit nouveau, seul, a le pouvoir de vous plaire; si vous voulez absolument entr'ouvrir de vos deux mains une âme chaste, comme un bouton de fleur, pour voir ce qu'il y a dedans; s'il faut absolument pour vous qu'une femme soit vierge; si vous aimez la vie tranquille, le ménage, le tête-à-tête, le pot-au-feu; eh bien! mon cher, enlevez la fille obscure d'une famille pauvre; élevez-la jusqu'à vous; faites-lui des rentes pour apaiser les cris affreux des auteurs de ses jours. Donnez-lui de l'éducation; apprenez-lui, par exemple, à soigner ses ongles, à se chausser finement, à s'enduire la peau de pâte d'amandes; montrez-lui comment une poupée, à force d'art et de patience, étant dressée toute jeune, peut parvenir, tant bien que mal, à passer, aux yeux des provinciaux, pour une dame; attachez-vous à elle; contractez avec elle, enfin, le seul mariage vraiment tolérable que les hommes aient inventé. C'est très-bien. Personne n'y trouvera rien à dire. Vous êtes dans votre droit. Vous vous conformez à l'usage. Mais, au nom de tout ce qu'il y a de gai dans l'esprit humain! ne portez plus

des regards de convoitise sur une jeune fille du monde, riche, bien née, titrée; sur une de ces femmes qu'on n'enlève jamais, — même quand on leur a sauvé la vie, — que lorsqu'elles ne sont plus libres ; sur une de ces femmes qui ne peuvent jamais appartenir à un amant que lorsqu'elles ont d'abord sacrifié à la *Vénus Bégueule*, représentée par cet être fatal qu'on appelle un mari. Car cela n'a pas de sens.

Je demeurais toujours silencieux; le comte, reprenant haleine et fronçant les sourcils, continua d'une voix plus lente :

— J'aurais dû, — pensez-vous peut-être, — vous tenir ce langage le jour où je surpris votre amour ? Mais je fus tellement abasourdi alors par l'attitude étonnante de Louise, que je n'en eus ni la force, ni même l'idée. Je vous permis de vous lier l'un à l'autre, bien résolu cependant à vous faire tous deux réfléchir, car déjà je prévoyais en partie ce qui arrive, et je ne trouvais pas mauvais de vous laisser apprécier par vous-mêmes les supplices d'une situation fausse. Vous les connaissez maintenant. Vous n'êtes pas plus heureux que ma nièce. Voulez-vous pro-

longer vos ennuis, mon cher ami? Plus vous attendrez, plus il vous sera difficile de vous dégager.

Telles sont les observations que je crois devoir vous soumettre, — ajouta le comte. — Si Louise apprend que vous êtes devenu raisonnable, que vous prenez enfin la vie comme elle doit être prise, que vous aimez une autre femme, elle ne sera jamais à vous. Je termine en vous suppliant encore. Suivez mon conseil, et vous aurez réellement fait pour Louise ce que doit faire pour la femme qu'il aime l'homme digne de cette femme, qui, ne pouvant dominer les événements, tire de son propre amour la force de s'immoler pour lui rendre le repos.

XXXI

Le comte avait débité tout cela en regardant droit devant lui, d'un ton calme et mesuré, comme un discours appris par cœur, sur les arguments duquel il ne comptait guère. Quand il eut tout dit, je relevai la tête, et, prenant la parole à mon tour, je répondis :

— Vous avez cru devoir diviser votre plaidoyer en deux parties distinctes, monsieur le comte. Comme un habile avocat, vous avez séparé les réflexions qui s'adressaient au cœur des arguments qui parlaient à l'esprit. Je vous imiterai, mais avec plus de méthode, car je réserverai le langage du cœur pour le dernier.

L'amour, cette passion qui n'est qu'un incident, une distraction, une affaire de vanité ou de position dans la vie de tous les hommes, l'amour est ma vie elle-même, à moi. Qu'y puis-je faire ?

Je ne puis étouffer cette passion par cela seul qu'elle me rend malheureux.

Vous dites que la grande erreur de ma vie provient du point de départ de ma jeunesse. Je vous l'accorde. Je les trouve heureux, ceux qui peuvent, dès leur enfance, préparer devant eux, avec certitude, les étapes de leur obscur avenir. La vie, selon vous, n'est possible pour un homme qu'à la condition expresse qu'il suivra les idées de son siècle. Ah ! que vous avez cruellement raison! Je le sais, je le sens comme vous, cela. Mais je vous l'avouerai : mon siècle, avec toute sa sagesse calculée et ses jouissances matérielles ; mon siècle d'affaires ; mon siècle positif, économe de sa bourse et surtout de son cœur ; mon siècle impur dans l'ombre et pudibond au soleil, me fait horreur et pitié. A mesure que les mœurs se corrompent, que le niveau des consciences s'abaisse, que les âmes s'avachissent dans les paisirs achetés, je sens déborder sur le monde comme une mer d'hypocrisie. Assez de votre siècle !

Que parlez-vous maintenant des amours passées de mode avec le roman de Werther ? Les contestez-vous ? Eh bien ! demandez à la Seine où sont les Werther.

Mais je ne suis pas Werther ; je suis Daniel; et c'est bien pis !

Je vous prie, monsieur le comte, d'excuser la sécheresse de mes paroles. J'aurais voulu vous tenir un langage conforme aux égards que je vous dois et à l'affection que je vous porte. Mais la logique et le sentiment vont mal ensemble, et je me sers de la logique pour vous enlever d'abord de l'esprit les doutes que vous paraissez conserver sur mon caractère.

Vous faites une critique sanglante de mes sentiments honnêtes, et vous vous servez d'eux pour m'accabler. Et puis vous me parlez de mon devoir. Mais qu'ont donc de commun, je vous prie, le devoir et l'amour ?

Le devoir ! Mais ne le comprenez-vous pas : c'est le devoir qui cause mon supplice ! C'est lui qui m'enchaîne ici, loin de Louise ! C'est lui qui m'empêche de faire ce que vous feriez peut-être, vous : c'est-à-dire de chercher la satisfaction de mon amour dans le rapt ! C'est lui qui me dévore comme un cancer depuis le premier jour ! Sans le devoir, la mère de Louise ne serait pour moi qu'un obstacle, et vous, même pas un obstacle ! Sans le devoir, est-ce que, depuis cinq mois, j'éprouverais ces anxiétés douloureuses,

ces combats intérieurs, ces révoltes entremêlées de défaillances qui me tueront? C'est parce que je l'ai oublié un moment, le devoir, que je suis allé proposer à Louise une infamie dont je rougis maintenant! Allez, je ne la connais que trop cette guerre des deux principes qui déchirent le cœur de l'homme; et si je n'étais pas harcelé, en même temps, par mon amour et mon devoir, vous n'auriez rien à faire ici, car Louise et moi nous serions loin de vous depuis longtemps.

Le devoir! Je ne vous ai jamais entendu prononcer ce mot sans l'accompagner d'un sourire. Aujourd'hui seulement vous vous en servez contre moi comme d'une arme à deux tranchants. Mais vous êtes bien légèrement hardi d'exciter le raisonnement sur ces matières, dans la position où nous sommes placés l'un vis à-vis de l'autre. Bien hardi aussi de m'offrir en exemple les mœurs de votre siècle prudent et gangrené. Vous m'appelez sur un terrain où je n'aurais, contre vous, que trop d'avantages, si je ne me rappelais à temps les liens qui vous unissent à Louise.

Je m'arrête donc, monsieur le comte; j'en aurais trop à dire si je voulais examiner l'é-

trange philosophie de ce siècle dont vous n'êtes plus, car il vous a déjà dépassé depuis vingt-cinq ans. Qu'y voyez-vous, d'ailleurs, en ce siècle d'appétits et de besoins, que vous puissiez me citer comme un exemple? Des hommes sages, disposant intelligemment leur existence entre la satisfaction de leurs désirs et les principes de morale auxquels ils ne croient pas, mais qu'ils ont sans cesse à la bouche. Des jeunes gens, soucieux en même temps de leur position, de leur toilette et de leur santé, calculateurs au berceau, diplomates au collége, indifférents à vingt ans, usés à trente, — malgré l'ordre qu'ils apportent dans leurs débauches, — ignorants, ennuyés, ennuyeux toujours. Des femmes qui, la plupart, n'ont pour règle de conduite, comme les hommes, que l'art suprême de masquer leurs pensées, de dissimuler leurs actions. Des jeunes filles rêvant, avec des airs de madone, à quelque établissement solide qui leur donnera le bien-être et la liberté. Les courtisanes se vantant, elles aussi! de n'avoir jamais connu l'amour! Les puissants abrutis de pléthore, les humbles dévorés d'envie. Pour régulateur, le hasard; pour but, le succès quand même; pour idéal, les plus stupides ambitions. L'adresse enfin érigée

en génie ; la chance adorée tout haut ; les intérêts partout comme une lèpre ; et l'argent seul donnant à l'homme une réelle importance. Le voilà, votre siècle honorable, et il n'a pas encore atteint la moitié de son cours ! Eh bien ! si vous le trouvez grand, votre siècle, moi, je le trouve petit ! Si vous estimez sa doctrine secrète, moi, je la méprise ! Qu'a-t-elle de commun avec moi ? Me connaissez-vous donc si peu que, promenant vos regards railleurs sur le troupeau des hommes, vous supposiez que je sois un des leurs ! Allez ! je n'ai jamais appris à plier mon intelligence, à modeler ma pensée, à façonner mon âme. Dans la foule, j'existe en dehors de la foule et me conduis par des mobiles particuliers. Et, puisqu'il faut absolument vous le dire, j'aime mieux ma passion qui fait du mal, que cette philosophie, ces calculs, ces intérêts et ces plaisirs d'idiots en rut ou en démence qui, selon vous, font du bien. Gardez pour vous vos liaisons de seconde ou de dixième main. Moi, je veux être le premier et le seul. Il n'y aura jamais rien, au moins, de vulgaire, de plat et de mesquin dans l'amour que j'ai élevé à la hauteur de mon orgueil.

Et maintenant, êtes-vous de bonne foi dans

vos reproches ? La seule chose dont vous n'avez point parlé, en critiquant ma vie entière, s'appelle le hasard, et c'est précisément celle-là qui, seule, a causé nos maux communs. Prétendez-vous me rendre responsable du hasard ? Hélas ! Il est bien temps aujourd'hui de me faire doucereusement observer que je ne suis pas libre.

Tenez, ne luttons plus, car les armes, entre nous, ne sont pas égales ; et j'aurais trop cruellement raison contre vous. Au-dessus des devoirs de la famille, des préjugés de l'opinion, des usages du monde, se placent naturellement et librement les sentiments de nos cœurs. Vous pouvez violenter mes désirs, m'exiler loin de la femme que j'aime, me faire un crime de mon amour et nous déshonorer tous deux ; mais vous ne pouvez pas, ni vous, ni toutes les puissances réunies de la terre, vous ne pouvez pas m'empêcher de l'adorer. Que dis-je ? Je ne le puis moi-même. C'est affaire à Dieu, cela. Implorez-le, mais ne raisonnez pas.

Et que vous ai-je demandé, moi, qui vous révolte ? Si vous n'aviez pas cherché à m'abaisser, par votre inqualifiable intention de mariage, je n'aurais pas revu Louise que vous harceliez à plaisir. Je reconnais vos droits et je les respecte.

Mais respectez aussi les nôtres. Nous nous aimons, et vous, homme de mœurs faciles et tuteur, dans un certain sens, trop complaisant, vous n'avez ni suffisante autorité ni pouvoir suffisant pour nous adresser des reproches et nous désunir.

Voilà, monsieur le comte, ce que mon esprit peut répondre à votre esprit. Mais vous auriez pu nous éviter cette discussion pénible, car, en vous adressant à mon cœur, vous n'aviez que trop complétement vaincu. La première partie de votre plaidoyer suffisait, hélas! Vous parliez au nom de Louise, de son repos, de son bonheur, objets chers et sacrés! C'est en leur nom seulement que, de moi, vous pouvez tout obtenir. Louise est malheureuse, dites-vous, et vous me suppliez? Il faut que vous me connaissiez bien peu! J'irai de moi-même, en riant, au-devant du plus terrible des sacrifices! Mais qu'osez-vous me demander, et de quel métal est donc forgé votre cœur, que vous exigiez de moi un acte infâme, et que vous attendiez de Louise un méprisable abaissement?

Quoi! vous comptez que ma trahison lui rendra le bonheur! Vous espérez que, subitement transformée par la honte et la colère, elle m'oubliera et pourra jamais vivre heureuse entre les

bras d'un autre amour? Vous jugez mal votre nièce, homme du siècle! M'oublier? moi? Allez! le soleil, quelque matin, oubliera de se lever sur l'horizon du monde avant que mon souvenir sorte de son cœur! Les femmes qui n'aiment pas, seules, profitent de votre pitoyable ressource de tragédie. Celles qui aiment se taisent et meurent. On ne les guérit pas de la trahison. Pour la sauver! dites-vous; pour la sauver! Moi, je vous dis en son nom que c'est pour la perdre, et je refuse la stupide amputation que vous me demandez.

Eh quoi! lorsque cette âme confiante, qui s'est livrée ingénument, aura reconnu dans l'homme ennobli par ses bienfaits le fourbe le plus hideux et le plus lâche; lorsque sa main tendue affectueusement vers moi se sentira déchirée par une morsure venimeuse, vous espérez que, réagissant sur elle-même, cette âme restera debout! Allez, vous connaissez le monde et ne connaissez pas votre nièce! Par l'éternel amour, je le jure, Louise en mourra!

Est-ce là ce que vous voulez? moi je me refuse à ce rôle infâme. Exécutez vous-même, si vous avez ce féroce courage. Mais je ne prêterai pas les mains au plus monstrueux de tous les crimes.

Je suis, moi aussi, une victime, et vous, vous êtes un bourreau.

Croyez-le, s'il est au monde un moyen de rendre un jour le repos à Louise, ce moyen ne peut être que ma mort. Il n'est pas certain, mais je suis prêt à l'adopter. Je saurai mourir, en donnant à mon suicide toutes les apparences d'un accident; en murmurant si doucement le nom de la femme aimée, que ma voix n'ira pas éveiller le moindre de ses soupçons. Pensez-vous de même, monsieur le comte? Parlez sans crainte. Je suis homme, et, pour un tel rôle, je serai fort. C'est là, seulement, le dénoûment qui convient à mon amour. Acceptez-le donc. Mais rougissez de me proposer des infamies dont la seule pensée souille l'âme, et, si vous me tuez, du moins, respectez-moi.

XXXII

Le comte écouta tout cela d'un air tranquille, sans étonnement, comme s'il n'eût pas attendu et demandé autre chose. Renversé dans son fauteuil, les mains allongées sur les bras du siége et les jambes croisées, pendant que je marchais à grands pas par la chambre, il se tenait immobile, le regard fixe, détournant son fauteuil de la cheminée, lorsque le feu trop vif lui brûlait les jambes. Tout à coup, ne m'entendant plus parler et me voyant assis auprès de lui, il se redressa, se pencha vers moi, et, me frappant le genou de la main :

— Or çà, — dit-il, — vous venez de sortir vainqueur de l'épreuve à laquelle je vous ai soumis à votre insu. Laissons tout cela désormais, et parlons sérieusement. Je me trouve, un peu malgré moi, engagé dans une affaire où je

puis perdre la vie. Convenons donc de nos actes Nous n'avons plus grand temps à nous.

A cette nouvelle, je me levai tout debout.

— Une affaire où vous pouvez perdre la vie! Quelle affaire donc?

— C'est un secret, — fit le comte avec la simplicité la plus grande.

— Et ne puis-je vous servir en rien dans cette affaire?

— Non. Ni vous, ni personne, mon cher ami.

— Vous m'effrayez horriblement! — dis-je au comte en le regardant dans les yeux. Mais il ne laissait pas facilement pénétrer sa pensée. — Au moins, me permettrez-vous de vous accompagner à Paris?

— Non pas! — dit-il en souriant.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est inutile.

— Mais, si vous ne voulez pas que je vous assiste, et si, réellement, vous n'avez plus l'intention de me détacher de Louise, pour quel motif êtes-vous donc venu me trouver ici?

— Voici,—fit le comte en allumant un cigare. — Je dois prévoir le cas où le hasard se tournera contre moi, et vous donner quelques con-

seils afin d'éviter à Louise et à vous les dangers que, lorsque je ne serai plus là, vous allez courir. Écoutez-moi donc de nouveau, mon cher ami, et, cette fois, de toutes vos oreilles, car je vais parler d'or.

Alors le comte se leva, s'adossa à la cheminée, et, tournant de mon côté ses traits flétris mais beaux encore, il s'exprima ainsi, avec mesure et d'un air triste :

— Si je me suis plu à exciter votre colère, tout à l'heure, en vous donnant des conseils trop sages pour que vous puissiez les écouter, c'est que je voulais être, avant tout, bien certain de votre passion pour Louise. Je connais maintenant l'étendue de cette passion et ne perdrai plus mon temps à la combattre. Vous êtes prédestiné à mener l'existence la plus misérable. Disposons toutes choses, entre nous, pour que Louise n'en supporte pas le contrecoup.

Louise, dites-vous bien ceci, mon bon ami, si le monde se doute jamais de votre liaison, est perdue, à jamais perdue. Toutes les ressources de votre esprit ne pourraient empêcher la vérité de demeurer dans la mémoire publique. La répu-

tation d'une femme est un miroir qui retient le moindre souffle dont on le ternit.

Si donc Cabâss, un jour, raconte ce qu'il a vu à Trouville ; si Georget, par dépit contre vous ou contre moi, confie à personne ce que vous lui avez trop honnêtement confié ; si enfin vous ne suivez pas les conseils de prudence que je vous donne ; Louise, malgré sa beauté, son nom et sa fortune, — quand même vous lui rendriez sa parole, — Louise ne devra plus songer à se marier. Elle ne pourrait épouser qu'un fou ou un infâme, et, dans un cas comme dans l'autre, elle expierait cruellement la faute d'avoir pris un époux en lui laissant dans les mains, dès le jour de son mariage, une arme terrible dont il abuserait, soyez-en certain. Il serait possible cependant que les choses daignassent s'arranger toutes seules à l'aide de la mort de votre femme, mais je compte peu, dans la vie, sur les dénoûments heureux. Il faut donc que, soit par menace, soit par prières, vous obteniez de Cabâss un silence absolu, et, s'il a déjà parlé, une rétractation.

— Ne vous inquiétez pas de cela, — dis-je au comte. — Cabâss se taira. Il me l'a juré ici

même, le soir de ce malheureux jour où vous m'avez surpris aux pieds de Louise.

Le comte, à ce mot, me regarda avec un étonnement pénible. Il hésita un peu, puis il reprit :

— J'ignorais cela. Quant à Georget, je lui dirai demain, pour calmer sa vanité féroce, que je voulais le prévenir à temps et l'engager à se sauver au bout du monde avec Louise, si j'étais parvenu à la lui faire épouser.

— Georget ne parlera pas — répondis-je en rougissant. — Je l'ai revu il y a quelques jours, il me l'a promis.

— Alors, — fit le comte, — vous n'avez plus à craindre que vous-même. Apprenez donc comment vous pourrez vous défendre contre le danger de vous-même. Ce que je vais vous dire n'est peut-être pas très-moral, au fond ; mais il s'agit entre nous d'une chose assez poignante pour que la morale ne nous gêne pas, au moment où nous voulons mener cette chose à bien.

Jusqu'ici, Daniel, — continua le comte, — j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous éloigner de Louise, et même, je vous l'avoue, aimant mieux la mal marier que ne la jamais marier, je n'avais jeté les yeux sur Georget que dans le secret

espoir que ma nièce, une fois prise au piége, vous repousserait d'elle. Une femme, quand elle a décidé que son époux expierait la faute d'avoir acquis des droits sur la direction de sa conduite, choisit généralement un amant tout neuf pour l'aider à commettre sa perfidie. L'amant qui n'a pas su la prendre jeune fille, quelqu'affection qu'elle ait pour lui, lui inspire je ne sais quoi de risible. Il lui semble qu'elle l'a un peu trompé en se mariant, et l'homme trompé, par cela seul qu'il est inférieur, perd son prestige. Ce que je vous dis là vous semble subtil peut-être, mais je l'ai observé sur le vif. Eh bien ! aujourd'hui que Louise et vous avez su éviter le piége que je tendais à votre innocence, — prévoyant le cas où les chances de l'aventure que je vais affronter me seraient fatales, — je dois vous conjurer de vouer toute votre existence à ma nièce. Ce n'est pas dans l'intention superflue d'exciter votre passion que je vous parle ainsi ; c'est pour vous ordonner de rester attaché à Louise quand cette passion sera morte, car elle mourra, Daniel, n'en doutez pas. Quelque pures, quelque élevées que soient les passions humaines, elles ressemblent toutes aux arbres qui ne donnent jamais de fruits qu'au moment de se flétrir.

Je compte donc sur votre loyauté au moment de jouer ma vie. J'y compte si bien, qu'avant de risquer de la perdre, je ne vous prends pas la vôtre. Si je ne vous jugeais pas comme vous méritez d'être jugé, croyez bien, mon cher ami, que je vous aurais tué, le plus galamment du monde, depuis longtemps. Je vous dis ceci sans rancune, et vous devez me comprendre : je ne vous ai laissé vivre, il y a deux mois, que parce que je vous aimais et que j'espérais sournoisement vous convertir. Je ne vous laisse vivre aujourd'hui que parce que vous êtes indispensable à Louise.

Et maintenant, il est temps que je vous indique une ligne de conduite. Je connais les hommes, — je fus assez homme pour cela! — et je prévois tristement tout ce qui doit arriver si vous ne m'obéissez pas. Louise et vous, Daniel, vous devez succomber tôt ou tard. La vertu, l'honneur, le devoir, beaux et grands mots qui n'enrayent jamais la marche d'aucune passion humaine, ne vous arrêteront pas sur la route où vous courez côte à côte avec l'ardeur et la vitesse de chevaux de sang. Que ce soit demain ou l'année prochaine que vous succombiez, peu importe. Aussi, je n'essaye pas, remarquez-le bien,

de discuter un fait qui doit être, — je n'ai malheureusement pas le temps de m'arrêter à des inutilités — je vous prédis tout simplement les malheurs que vous causerez si vous ne savez pas succomber en secret, si le monde apprend tôt ou tard la faute irréparable de Louise, surtout si la mère de Louise.... Ah! Daniel, songez un peu à ma pauvre belle-sœur et soyez prudent!

Je vous engage, mon bon ami, à succomber tout de suite. Le plus tôt sera le mieux....

Mais, sur ce mot, je me levai, pâle de honte et de colère, et interrompant le comte :

— Vous prenez depuis une heure un plaisir cruel à déflorer, par vos conseils et vos sarcasmes, un sentiment qui est, à mes yeux, de tous les sentiments humains, le plus sacré. Au nom de Dieu! cessez de me déchirer l'âme.

— Enfant! — dit le comte en laissant tomber de haut sur moi un regard de pitié. — Êtes-vous donc autre que les hommes? Et préférez-vous faire supposer au monde une union complète qui n'existerait pas, plutôt que de la laisser ignorer au monde en goûtant, en secret, ses douceurs? Écoutez, car je suis sage. Je vous

conseille de ne pas fréquenter la maison de ma belle-sœur. Je vous engage à ne jamais vous montrer en public avec Louise et sa mère. Il sera bon de vous afficher avec une femme bien connue qui deviendra, à tous les yeux, votre maîtresse en titre. Vous pourriez également rappeler chez vous votre femme : cela serait du meilleur goût. Il faut enfin, comprenez-le, que vous trompiez le monde, qui n'est pas facile à tromper. Sauvez les apparences de votre liaison, et tout est sauvé. Voilà quels sont les conseils que je vous offre.

Ici je me levai et voulus protester encore, mais le comte me retint par le poignet en arrêtant sur mes yeux ses yeux noirs :

— Pas de phrases! — s'écria-t-il ; — pas de beaux sentiments! Croyez-vous que je ne sache pas, à l'avance et dans les moindres détails, tout ce qui doit arriver, si vous méprisez mes conseils? Écoutez-moi : Votre seule présence dans la maison de ma belle-sœur sera pour le monde un indice, et vous y retournerez certainement lorsque je ne serai plus là pour vous en empêcher. Le célibat volontaire de Louise sera pour le monde un autre indice. Chaque jour, on la

verra subir dans sa personne, dans ses manières, dans ses idées, dans ses discours, cette transformation étrange à laquelle l'homme, à son insu, soumet la femme, et qui est, de tous les indices, pour les yeux clairvoyants, le plus certain. Jamais la vieille fille vertueuse ne ressemble à la vieille fille qui a failli une seule fois. La première n'a rien de son sexe ; elle est toute aigreur et tout fiel. La seconde est comme une veuve : indulgente et résignée. Eh bien ! tâchez au moins que, Louise restant fille, si elle a l'air d'une veuve, ne porte pas, écrit sur son visage, le nom de celui qui vivra dans son cœur. Faites en sorte que le monde croie à une exception. D'ailleurs, un amour satisfait est toujours prudent. C'est le seul désir qui cause les folies humaines. L'amant, alors, est comme un renard enragé qui s'en va, de tout près, flairer les fermes où il y a des poules à croquer. Gare à la faim, Daniel !

Disant cela, le comte, regardant l'heure à sa montre, se disposa à me quitter. Il plaça ses fourrures et son manteau sur ses épaules. Je voulus l'accompagner à l'auberge où sa voiture l'attendait, et nous sortîmes par la porte de la rue.

Comme nous cheminions côte à côte dans l'obscurité, j'essayai encore de pénétrer le secret de cette affaire étrange qui, disait-il, pouvait lui coûter la vie. Mais il m'arrêta au premier mot :

— Ne m'interrogez pas, car je ne puis rien vous dire. Après tout, — ajouta-t-il, — il n'est pas certain que j'y laisse ma peau. Du reste, depuis deux ans je suis malade, et je coûte des sommes énormes à ma belle-sœur. Autant m'en aller tout de suite. C'est une chose bizarre, — me dit-il encore, — que nous passions la première moitié de notre existence à désirer, sans avoir les qualités nécessaires pour posséder, et l'autre moitié à pouvoir posséder, sans avoir plus de désirs. Bast ! la vie devient lugubre quand on a passé quarante-cinq ans !

— J'espère bien, — lui répondis-je, — que je vous retrouverai bientôt et bien portant. Écrivez-moi pour me tirer d'inquiétude. Quand recevrai-je une lettre de vous ?

Le comte réfléchit un peu :

— Nous sommes aujourd'hui au vendredi, — me dit-il ; — si lundi vous n'avez pas reçu de mes nouvelles, accourez à Paris. Louise et ma belle-sœur auront besoin de consolations.

— Vous me glacez le cœur ! — m'écriai-je. — Pourquoi ne me permettez-vous pas de vous accompagner ?

— Parce que vous me gêneriez beaucoup. Mais ne parlons plus de tout cela.

Sur ces mots, il monta dans sa voiture, et, pendant que les quatre chevaux s'élançaient au galop sur le quai, il releva la glace de la portière en m'adressant de la main un dernier adieu.

XXXIII

Toute la journée du vendredi se passa pour moi en méditations pénibles. Le comte m'avait quitté vers trois heures du matin; je me mis au lit après son départ, et, fatigué par un lourd sommeil, je me levai tard, vers midi. Engourdi comme un malade, dans mon fauteuil, auprès du feu, j'écoutais les clameurs du vent qui faisait rage sur mes vitres; et, pendant que des flots de fumée refluaient avec les rafales, dans ma chambre, je regardais de loin la mer toute blanche qui bondissait sur elle-même, secouée par l'ouragan. Cette bizarre et longue discussion que j'avais eue avec le comte se recréait, phrase par phrase, dans mon souvenir. Je la recommençais en moi-même, vaine d'abord, puis poignante, et chaque fois que se dressait dans mon esprit sa conclusion lugubre, je me demandais en pâlis-

sant ce que pouvait être cette étrange affaire dans laquelle le tuteur de Louise allait exposer sa vie.

— Ce ne peut être qu'un duel ! — me disais-je. — Mais un duel, avec qui et pourquoi ? — Et le souvenir de Georget se mêlant aussitôt dans ma pensée au souvenir du comte, je m'arrêtais longtemps à chercher la cause d'une rencontre entre ces deux hommes.

Le changement que j'avais remarqué dans le caractère de Georget depuis le jour où je l'attirai chez moi pour acheter sa complaisance, contribuait grandement à fortifier ma supposition. Je trouvais Georget plus caché, moins pénétrable ; pour tout dire, plus fort. Lui que, depuis mon enfance, je m'étais habitué à considérer comme un homme nul, je commençais à le juger redoutable. Il suivait évidemment une ligne souterraine qui le menait à son but. Notre dernière et courte discussion surtout, dans la chambre de l'auberge, me l'avait montré sous un certain jour très-inquiétant. — La grande erreur des hommes, — me dis-je, — sera toujours de faire trop peu de cas de leurs ennemis les plus humbles.

Mais quelle cause secrète modifie ainsi un

caractère? — là-dessus je restais longtemps, jusqu'à ce que le bon sens me répondît : la passion. Alors je me rappelais la scène du bois de Touques, dans laquelle mon grotesque rival m'avait avoué s'être pris à son propre piége. Puis, j'examinais mieux son attitude, son hésitation et sa détermination subite lorsque je lui avais appris que j'aimais Louise, en le suppliant de l'épouser pour la remettre dans mes bras. Je me rappelais aussi qu'au Grandmont, assis à table auprès d'elle, il lui parlait à voix basse, qu'il avait cherché à la retrouver dans le boudoir où elle s'était retirée avec sa mère, qu'il était inquiet en m'apercevant si près du château à la fenêtre de l'auberge, et enfin qu'il avait à moitié soulevé son masque dans la chambre de cette auberge, en repoussant, presque avec hauteur, les offres de mon amitié.

— Georget voulait donc me trahir! — m'écriai-je en me levant, rouge de honte de me sentir primé par un tel homme. — Époux de Louise, il l'aurait gardée! — Alors quelque chose d'atroce me déchirait le cœur. Mais je me rejetais aussitôt sur l'idée du duel, et je concevais moins que jamais par quelle susceptibilité maladroite Georget, — dépendant absolument du comte

pour épouser Louise, — pouvait espérer trouver dans un duel avec le comte un moyen de se rapprocher de la jeune fille que nous aimions tous les deux.

C'est ainsi que je tournais dans un cercle. Et je ne le quittais que pour m'enfermer dans un autre. — Pourquoi le comte m'a-t-il fait un mystère de ce duel? Pourquoi n'a-t-il pas voulu me laisser l'accompagner? Quand même Georget, plus susceptible qu'amoureux, l'aurait provoqué pour le punir de ses intentions outrageantes, comment ma présence à Paris peut-elle les gêner tous deux? — Et, me rappelant enfin la lettre que M. de Grandmont avait reçue au château, le lendemain même du départ de Georget, alors que Georget venait à peine d'apprendre la rupture de notre pacte, un trait de lumière traversa mon esprit et je me dis : — Le secret du comte est dans cette lettre. Mais encore une fois avec qui va-t-il se battre, et pourquoi?

Un moment le souvenir du dîner auquel devaient assister Cabâss et Georget, la veille au soir de l'arrivée de cette lettre, se présenta à ma pensée, mais j'eus le tort de ne pas examiner ce

qu'il y avait de menaçant pour moi dans la réunion de mes deux ennemis. Bientôt, fatigué de rêver ainsi, sans certitude et sans méthode, je me rendis chez le docteur pour lui faire part des événements survenus.

XXXIV

Mais hélas! Je ne rencontrai pas le docteur. Parti depuis le matin, — me dit sa femme, — il ne devait rentrer qu'à la nuit, étant allé au delà de Caen faire une opération. Je passai tout le reste du jour à errer sur la grève, glacé jusqu'aux os par le vent d'ouest, tourmenté par des inquiétudes de plus en plus menaçantes, et cherchant un prétexte pour aller à Paris éclaircir mes soupçons. Le soir, je retournai chez le docteur. Il n'était pas encore rentré. Alors je l'attendis chez moi jusqu'à minuit; mais en vain. Le lendemain samedi, je me levai de bonne heure. Qui m'eût dit que ce jour-là devait être l'un des plus funestes de ma vie!

Au moment où je m'habillais pour sortir,

mon domestique me remit une lettre dont l'écriture était renversée en arrière, probablement pour déguiser la main qui l'avait tracée. Cette lettre ne portait pas de signature et voici ce qu'elle disait :

« On vous a donné déjà un avis que vous n'avez pas écouté. Ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui arrive. S'il n'est plus temps de suspendre un combat où un autre expose sa vie à votre place, il est temps encore, pour vous, d'arrêter les suites de ce combat. Réfléchissez et soumettez-vous. Vos ennemis sont nombreux et puissants, et ils n'exigent rien, d'ailleurs, que vous ne puissiez faire. »

Le docteur entrait chez moi comme je relisais, en frémissant de rage, cette lettre qui venait évidemment de Mme de Torreins. En cinq minutes, je lui appris tout. Il fit un soubresaut lorsque je lui eus exposé mes doutes sur le duel du comte. — Comment n'avez-vous pas compris, dès le début, que Mlle de Grandmont et vous étiez la cause de ce duel ? — Mais je ne l'écoutais plus. L'entraînant sur le port, j'allais de çà

et de là, demandant une barque pour passer au Havre. Toutes les barques étaient dans le port et tous les pêcheurs erraient sur le quai. Mais la mer, soulevée par l'ouragan, passait et repassait sur les jetées depuis deux jours, fermant l'entrée de la rivière de vagues amoncelées. En vain j'offris dix fois et vingt fois la valeur d'une de ces barques. Les pêcheurs secouaient la tête : — Nous n'arriverions jamais, — disaient-ils, — et nos femmes repêcheraient demain nos cadavres sur la plage. Allez à Honfleur, et, si vous voulez profiter du flot qui va descendre, dépêchez-vous.

Le docteur me supplia d'écouter ce conseil. Je rentrai aussitôt chez moi, je fis seller deux chevaux, et m'élançant dans la rue, suivi par un domestique, je franchis au galop toute la côte qui, par deux longs détours, va rejoindre la grande route. Là, les chevaux excités et trouvant devant eux un terrain plat, commencèrent à lutter pour se gagner de vitesse. Mais il était décidé que tout me retarderait, ce jour-là ! La route, à mesure qu'elle s'éloignait de Trouville, encombrée de charrettes et de voitures, offrait à peine, de temps à autre, un étroit passage sur les bords. La grande foire de la fin de novembre,

qui dure dix jours, touchait à son terme, et tous les fermiers des environs se hâtaient vers Honfleur, comme s'ils avaient eu peur de n'y jamais arriver. Il me fallut donc, tour à tour, cravachant mon cheval craintif, le lancer à fond de train entre les lourdes charrettes, ou bien, lui soulevant le mors des deux mains, le jeter de côté pour éviter les roues qui nous auraient broyés tous deux. Il gelait à glace et le temps était clair. Mais le vent, tout chargé de poussière, âpre, piquant et furieux, me cinglait le visage et m'empêchait d'y voir. Dans les longs tourbillons qu'il roulait devant moi, je ne distinguais rien que des chevaux emportés tirant des cabriolets de ferme, sur les tas de cailloux, et des blouses, et des manteaux de laine grise, et des bouts de cravate flottant au-dessus comme des drapeaux, accompagnés de claquements de fouet qui faisaient cabrer ma monture. La poitrine en avant, les genoux cloués à la selle, les mains attentives, j'allais comme un fou, et quand une place nette s'ouvrait devant moi, enlevant mon cheval à coups d'éperons, je dévorais l'espace. Soudain la route s'abaissa, entre des arbres géants, sur une pente raide ; Honfleur était au bout. Alors, rendant la main au cheval exaspéré

qu'on n'avait jamais tant battu et si mal mené, je roulai comme une trombe, par le bas côté du chemin jusqu'à la ville, et là, m'élançant à terre, je me jetai dans un canot de pilote, qui, en une heure, malgré le vent, profitant du courant du fleuve, me porta au Havre.

XXXV

Lorsque j'arrivai à Paris, le dimanche matin, par le dernier train du chemin de fer de Rouen, je courus aussitôt à l'hôtel de la baronne ; mais, dès le seuil de la maison je devinai tout ce qui s'était passé. Il ne me fut pas possible de me méprendre au silence qui emplissait la demeure de stupéfaction. La mort était là, assise, un doigt sur les lèvres. Alors le frisson du désespoir me saisit, et ce fut en trébuchant que je posai le pied sur la première marche de l'escalier, en me retenant des deux mains à la rampe, pendant qu'un serviteur en habit de deuil, accouru pour me recevoir, s'inclinait devant moi sans parler.

Mais Louise!... A ma vue, dans le salon obscur, les deux femmes soulevèrent leurs longs

voiles de crêpe et se jetèrent dans mes bras. Moi seul, je pouvais venir demander ma part de leur douleur. Nous ne nous vîmes pas, nous nous devinâmes. Nous formions un groupe enlacé d'où s'échappaient les cris et les sanglots. La mère et la fille étaient suspendues à mon cou, imprimées sur ma poitrine; leurs lèvres mouillées se collaient à mes joues; leurs pieds trébuchants ployaient et se traînaient sur la terre. Tout cela m'épouvanta, et je tombai sur les genoux, cachant ma douleur dans le sein de ces femmes que je voulais consoler et qui me consolaient moi-même.

Ce que nous restâmes de temps ainsi, sans rien dire de compréhensible, à nous étreindre et à sangloter, je ne me le rappelle pas. Je n'ai rien retenu de cette scène horrible, mais je sais qu'elle me brisa. Me serrant enfin la tête sur son cœur pendant que j'étais à genoux à ses pieds, la vieille mère murmura en pleurant : — C'est vous qui le remplacerez ! c'est vous, maintenant, notre chef de famille ! c'est vous notre enfant ! — Et moi d'attester; et les sanglots de nous monter aux lèvres. Jamais homme plus vaillant ne fut tant pleuré !

Soudain, je ne sais comment cela se fit, Louise et moi nous nous trouvâmes seuls. Quand je la vis affaissée sur un divan, muette, étouffant et tordant ses mains, je soulevai l'épais rideau qui masquait le jour. Quel changement, grand Dieu, dans toute sa personne ! Pâle, les traits contractés, les yeux agrandis, la bouche s'ouvrant par efforts et se refermant sans exhaler de paroles ! Je pris ses mains, mais elle me repoussa avec horreur. — Nous sommes à jamais séparés ! — murmura-t-elle d'une voix rauque ; — ne me parlez plus de ce détestable amour ! — Et comme je l'approchais encore : — Il y a du sang entre nous !

A ce mot, je fis un geste de stupeur et m'éloignai d'elle. Je n'osais l'interroger, dans la crainte de connaître ce que je sentais vivre dans l'air, autour de nous. Nous restâmes quelque temps sans rien dire. Enfin Louise pleura encore. Je m'assis auprès d'elle, ne sachant que faire pour la consoler. — Pauvre homme ! — disait-elle d'une voix tremblante. — Il ne m'a que trop aimée ! il excusait tout ! il pardonnait tout ! Quel autre eût toléré cet amour coupable ? Et c'est cet amour qui le tue !

Je me relevai tout à coup. — Comment, cet amour? — Mais elle m'interrompit. — Ne connaissez-vous donc pas le meurtrier? — J'étais suspendu aux lèvres de Louise, les mains tendues pour l'implorer. — Eh bien! connaissez-le, Daniel. C'est ce misérable qui, à Trouville, nous surprit avec mon oncle....

— Cabâss! — m'écriai-je en me jetant en arrière et balançant au-dessus de ma tête mes poings fermés.

— Oui. Il y a de cela quelques jours. Il dînait avec des amis. Il était ivre, peut-être. On le plaisanta sur mon refus. Alors il dit ce qu'il savait. Il dit plus encore....

— Et comment votre oncle l'a-t-il appris?

— Par cette lettre, qui le rendit si soucieux au Grandmont. Je l'ai trouvée chez lui. C'était une lettre anonyme. La voici.

— Mme de Torreins! — fis-je en reconnaissant la même écriture déguisée qui m'avait déjà frappé à Trouville; — Mme de Torreins et Isabelle! Mais qui vous a révélé ces horreurs?

— Le témoin de mon oncle, votre ami; celui que mon oncle, il y a huit jours encore, voulait me donner pour époux.

— Georget, maintenant! Georget aussi! Ca-

bâss ! Georget ! Mme de Torreins et Isabelle. Ah ! massacre et malheur ! Ils sont quatre ligués contre nous.

XXXVI

Mais, comme si elle n'eût pas compris ce qu'il y avait de menaçant dans les paroles que m'arrachait la colère, Louise, tout entière à ses regrets, au souvenir de la victime, à la perte qu'elle venait de faire, se remit à parler doucement de son oncle : — Pauvre Daniel ! il vous aimait bien aussi, vous ! Qu'il eût été heureux de nous unir, si vous aviez été libre ! C'était par affection pour vous qu'il cherchait à vous détourner de cet amour qui ne fait que du mal ! Et vous, vous l'avez laissé mourir à notre place !

Cette parole me rappela à moi-même. — Par le ciel ! vous me tracez mon devoir ; mais rassurez-vous, votre oncle sera vengé ! — et je m'élançai vers la porte. Alors, se dressant sur les pieds par un effort surhumain, Louise se jeta

sur moi et me cloua au sol avec une puissance désespérée. — Que voulez-vous faire, vous! — s'écria-t-elle en plongeant ses regards dans les miens. Grandie par l'émotion, elle n'appartenait plus à son sexe, et ce n'était pas une femme, mais le spectre de la Terreur qui m'enlaçait dans ses deux bras.

— Je veux, — lui dis-je en cherchant à me dégager, — je veux le venger ou mourir. — Elle ouvrit les bras alors, et me montrant de la main le seuil, d'une voix brisée elle dit : — Eh bien! moi, voici ce que je veux. Si vous touchez à cet homme, si vous combattez ce meurtrier, si vous répandez une seule goutte de son sang; par le sang de la victime que je pleure, et qui est là, tout près de nous, je le jure, je ne vous reverrai jamais.

— Eh quoi! — m'écriai-je à mon tour, — vous exigez de moi!... — Mais elle m'interrompit. — Daniel, je vous défends de prononcer une parole. J'en ai le droit, c'est de mon honneur qu'il s'agit, et j'entends désormais le défendre seule. Vous m'avez entendu, obéissez. Je ne veux plus de sang, — ajouta-t-elle avec horreur en se renversant sur moi. — Par pitié, obéis-

moi, — disaient ses sanglots, — car je t'aime; et tu ne vois donc pas que j'en mourrai ?

Et, pâlissant soudain, comme si ce dernier effort eût épuisé toutes ses forces, elle s'en alla, en trébuchant, s'affaisser sur un siége. Là, appuyant ses deux mains sur son cœur, on eût dit qu'elle voulait le refouler dans sa poitrine, pendant qu'il se gonflait à éclater. Elle ne pouvait ni respirer ni parler : sa bouche s'ouvrait avec une contraction pénible, et des sons étouffés montaient de sa gorge. Enfin, étendant les bras en blémissant, elle se roidit sur son siége et s'évanouit.

Aux cris que je poussai, la baronne accourut avec les domestiques. — Louise se meurt! — lui dis-je. On l'emporta, on l'étendit sur un lit, on arracha le corsage de sa robe par lambeaux; mais elle ne rouvrait pas les yeux. Elle était pâle comme une morte ; les veines de ses tempes ne laissaient plus qu'une trace bleuâtre, ses lèvres blanchissaient, et ses cheveux roulaient de ses épaules jusqu'à terre. En m'approchant pour lui faire respirer des sels, je marchais dans ses cheveux. Enfin, un médecin arriva. — Voici, — dit-il à la baronne éperdue, — la seconde

syncope depuis hier. Prenez-y garde, madame, un pareil accident pourrait l'emporter.

Quand Louise rouvrit les yeux en respirant longuement, et que tout le monde s'écarta du lit pour laisser arriver l'air de la fenêtre jusqu'à elle, j'entraînai le médecin à l'écart. — Qu'a-t-elle donc ? — lui demandai-je en bégayant. Mais de tout ce qu'il me dit, je ne retins que le mot d'*anévrisme*. — Anévrisme, qu'est-ce que cela ?

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE

SIXIÈME PARTIE

Mars 1846.

I

La santé de Louise me débarrassa de toute préoccupation de vengeance. Elle s'était lentement remise de sa dernière syncope, et les médecins, voulant la tenir dans un repos absolu, l'avaient envoyée au Grandmont avec sa mère. Je les y suivis. Mais la solitude ne fit qu'augmenter l'accablement de la malade. Pâle, avec son attitude résignée, le regard fixe, elle restait immobile, sans voir, parler ni entendre, pétrifiée dans ses voiles noirs, comme la statue du deuil.

Sa mère ne comprenait que trop bien sa dou-

leur. Elle ne connaissait pas le véritable motif du duel du comte, mais elle se doutait que Louise n'y était pas étrangère; et, tout en lui prodiguant ses consolations, elle lui donnait à entendre que son refus d'épouser Cabâss était plus que légitimé par la conduite du meurtrier. Louise me regardait alors, et je ne pouvais soutenir ses regards, car je sentais maintenant à quel point s'augmentaient ses peines du silence qu'elle devait garder.

Seul avec ces deux femmes, j'épiais les moindres variations de leurs idées. Je tâchais de les distraire quand je voyais leurs regrets s'assoupir. Si le comte n'était pas mort de mort violente, et par ma faute, Louise eût été consolable; mais le souvenir de cette mort sanglante la déchirait. Parfois, cependant, elle semblait ressaisir quelque faible étincelle de vie. Son front développé, un peu creusé vers les tempes, se détendait; ses regards, devenus d'un bleu dur, s'adoucissaient; la contrainte de son attitude cédait à je ne sais quelle grâce native, et, respirant doucement, la joue d'un rose maladif et les lèvres entr'ouvertes, elle me rappelait vaguement cette Louise qu'autrefois j'avais connue.

Alors, pendant que la baronne, penchée sur sa broderie, tirait lentement son aiguille, je faisais à haute voix une lecture dont Louise seule pouvait comprendre le sens intime. Le charme du récit peu à peu la détachait d'elle-même, et le calme descendait enfin sur son esprit. J'avais grand soin d'éviter cependant, dans mes lectures, les sujets qui pouvaient avoir le moindre rapport avec notre situation; et lorsque coulaient les larmes de Louise, ce n'était pas, du moins, sur notre commune destinée.

Il y avait un grand charme d'intimité dans ces tranquilles soirées de famille : le feu chantait dans l'âtre; la lumière de la lampe, rabattue par l'abat-jour, inondait de clarté nos têtes pensives, laissant dans une ombre vague et transparente les angles et le plafond du salon; et les rafales de pluie battaient les vitres, pendant que le vent s'engouffrait dans la cheminée. Alors nos pensées se resserraient avec égoïsme; nos âmes se rapprochaient comme des enfants frileux; nous nous laissions aller à goûter une certaine paix intérieure; le temps se dépensait sans fatigue et sans ennui.

Mais la moindre chose, indifférente en apparence, nous rejetait brusquement à la réalité.

Un soir, à la fin du mois de décembre, Louise, distraite du souvenir par la lecture de quelques pages de Gœthe, passant la main sur son front comme un fiévreux qui s'éveille, se leva, et, machinalement, se dirigea vers le piano. Elle laissa d'abord, d'une manière enfantine, courir ses doigts sur le clavier, se plaisant à multiplier les arpéges, à les broder de gammes, à les couper d'accords ; puis, comme si la mélodie devait naître naturellement de ce brillant désordre, un chant doux et triste commença, et je reconnus, en frémissant de terreur, cette plainte lamentable à laquelle Schubert donna le nom d'*Adieu*, et qu'il laissa s'exhaler de son âme mélancolique comme la suprême expression de la douleur. Louise s'appliqua à forcer l'intention de l'artiste : on eût cru entendre, en l'écoutant, une voix humaine murmurant dans l'éloignement, par une claire nuit d'été, sous l'ombrage mystérieux des grands arbres, alors qu'on n'aperçoit pas le chanteur, et que sa voix semble tomber des étoiles. Tout à coup un accord bizarre vint heurter cette mélodie ravissante. Ce ne fut même pas un accord, mais le bruit strident du clavier résonnant sous des doigts crispés par le désespoir. Louise s'était souvenue, hélas ! et,

en s'affaissant sur elle-même, elle avait cherché à se retenir au piano placé devant elle. Le chant, interrompu, s'éteignit dans une sauvage discordance. Louise s'évanouit.

II

La baronne, effrayée, mais n'osant pas retourner à Paris sans l'avis des médecins, me prit à part le lendemain, pendant que Louise reposait encore. Je la rassurai d'autant plus que j'étais peu rassuré moi-même. Il n'y a que peu de chose à faire pour combattre une maladie qui obéit à des influences toutes morales. Pendant que, pour distraire les inquiétudes de cette mère confiante, je discourais longuement sur la jeunesse de Louise et sur les ressources du temps, elle me serra les mains avec reconnaissance comme si je devais être le sauveur de sa fille. Enfin, ne sachant quelles expressions trouver pour me témoigner sa gratitude, elle me dit :

— Vous avez pourtant bien assez de vos peines !

Mais je ne voulus pas la laisser plus longtemps dans son erreur.

— Croyez bien que je hais cette femme qui m'a trahi. Son nom seul prononcé devant moi me révolte. Si vous m'aimez, ne me parlez plus jamais d'elle. C'est une créature qui a brisé ma vie.

La baronne, à ces mots, me regarda avec stupeur. Nous étions en ce moment, au fond du parc, sous une futaie de sapins, et le tombeau de famille dans lequel reposait le comte auprès de son frère, s'élevait, avec ses blancs pilastres et sa porte de bronze, tout près de nous.

— Mon beau-frère, — répondit-elle à voix basse, — me parlait cependant chaque jour de cet amour survivant à la séparation comme d'une chose toute naturelle. Il y croyait et j'y croyais. — La baronne, après cela, croisant son manteau de velours sur sa poitrine, marcha longtemps dans les feuilles mortes à mes côtés, sans rien dire. Alors, je compris mon imprudence. Ma tristesse n'était plus compréhensible. Ma conduite ne s'expliquait plus.

III

Nous revînmes à Paris vers le commencement de janvier. Louise ne pouvait se passer plus longtemps des médecins. Sa peau fine était devenue d'un blanc transparent; ses yeux, agrandis et cernés, illuminaient son visage; sa bouche plus grande se contractait tristement lorsqu'elle essayait de sourire, et ses mains effilées tremblaient souvent, agitées par des mouvements fébriles. Elle semblait changer de forme jour par jour, et s'idéaliser, comme si son âme, peu à peu, eût dévoré son corps. Un bruit inattendu, un éclat de voix la faisait frémir, sans qu'elle ressentît de frayeur et malgré elle. Son regard, autrefois calme et doux, avait pris quelque chose d'inquiet et de craintif. On eût dit que le sentiment d'un malheur inconnu la menaçait, comme l'instinct avertit l'oiseau paisible du

passage de l'épervier qu'il ne peut voir planer dans les airs. Elle avait enfin la conscience du choc qu'elle reçut devant le cadavre de son oncle; elle se sentait atteinte dans sa vie même, et cependant, elle se résignait doucement, parce que, dans l'avenir qu'elle redoutait, elle entrevoyait encore une espérance.

Lorsque la première syncope la frappa, elle était debout. Se raidissant alors contre l'émotion, elle trembla de tous ses membres, puis elle tomba comme un jeune chêne sous un seul coup de cognée. En revenant à elle, elle éprouva un engourdissement étrange : il lui semblait que le sang se décidait avec peine à reparcourir les veines de son corps brisé. Le souvenir de cette suspension dans son existence ne la quitta plus, et, depuis lors, elle appuyait constamment ses deux mains croisées sur son cœur, car c'était là qu'elle souffrait dès qu'une crainte, un espoir, la pensée même de son amour montaient jusqu'à son esprit. L'habitude rendit bientôt son toucher plus délicat, et elle apprit à étudier toute seule, avec ses doigts amaigris, les moindres mouvements de l'organe blessé. Tantôt elle le sentait bondir comme s'il eût voulu rompre

son enveloppe; alors, pleine d'épouvante, elle n'osait bouger, parler, ni même respirer. Tantôt, plus calme, mais s'examinant encore avec méfiance, comme on regarde un ennemi endormi, elle sentait grossir sous ses mains des battements superficiels. Alors, en pâlissant et fermant les yeux, elle retirait de son sein ses mains frémissantes et les allongeait sur ses genoux.

Tout travail intellectuel lui devint enfin pénible. Elle, dont toute la vie avait été dans la pensée, elle pleurait maintenant de ne plus oser s'abandonner à ses rêves; elle craignait de devenir folle, et ne cherchait même plus à lier ses idées.

Son sommeil s'en alla. A peine, dans les derniers temps, — me dit la baronne, — pouvait-elle dormir assise et le dos appuyé contre ses oreillers, dans son lit. Elle espérait envelopper son cœur dans le repos de son corps, mais des réveils précipités comme ceux qui suivent le cauchemar, la faisaient tressaillir; elle ouvrait alors ses grands yeux, respirait avec effort; puis, laissant retomber sa tête sur son épaule, elle

fermait lentement ses paupières, avec crainte, jusqu'à ce qu'une secousse nouvelle vînt l'éveiller. Par les jours les plus doux et les plus clairs du mois de décembre, même en s'appuyant sur mon bras et sur celui de sa mère, elle ne pouvait longtemps marcher. La plus faible ondulation de terrain lui causait une fatigue excessive. Essoufflée, elle s'arrêtait, et, debout au soleil, entre nous, dans ses longs voiles noirs, les épaules avancées, elle nous regardait tour à tour avec une expression de souffrance et de tendresse. Alors nous l'encouragions, comme un enfant, de la voix et du regard, et, passant son pied aminci sous le bord de sa robe de crêpe, elle essayait de faire un pas. Mais le plus souvent, baissant les yeux comme avec honte, elle restait là, immobile, et murmurait tout bas d'un air chagrin :

— Je ne peux plus !

IV

Le traitement qu'on lui prescrivit de nouveau, à Paris, était bien simple, et pouvait se réduire presque à ceci : *suppression de toute émotion*. Et chaque matin, vers dix heures, devant la baronne et moi qui pâlissions d'inquiétude et d'espérance, appliquant une sorte de cornet de bois mince au côté gauche de sa poitrine, les médecins écoutaient longuement, l'un après l'autre, les bruits de l'organe attaqué. Un jour, je demandai la faveur d'écouter aussi. J'entendis comme des coups de marteau inégaux, frappant, avec un son dur et caverneux, quelque chose de résistant. Puis, comme un sentiment de râpe, un effort du sang chassé violemment entre des parois contractées. Ma joue, appuyée au sein de la malade, était à chaque secousse, soulevée; et, de la tête aux genoux, tout ce beau corps amaigri s'ébranlait

sous les pulsations rigides, comme les planchers d'une usine, quand la machine à vapeur lance ses volants de fonte dans un tourbillon de mouvements. Tout tremblait! Ce fut alors que j'eus, pour la première fois, la conscience du danger. Le soir même, j'allai chez les médecins et les suppliai de ne me rien taire. Ils me répondirent que *la dilatation du cœur* était une maladie aussi grave que rare, et qu'elle pouvait avoir une suite funeste; mais la malade étant jeune et bien constituée, il ne fallait pas perdre courage.

Ce n'était pas cela que je voulais connaître. Louise ayant été frappée par une cause morale, j'espérais, en me rendant compte des effets physiques produits par cette cause, pouvoir émettre un avis sur la nature du traitement. J'essayai donc d'apprendre seul ce que les médecins n'avaient pas voulu me dire. Et me voilà passant des nuits, avec des efforts prodigieux d'intelligence, à compulser, en pleurant, les livres de *Muller* et de *Burdach!* Mais les premiers éléments me manquaient pour comprendre la démonstration. Et puis, quand même j'aurais pu la comprendre, à quoi cela m'eût-il servi? Ces grands

esprits dont je dévorais les livres, avaient passé leur vie à étudier la structure d'un organe sans pouvoir même parvenir à déterminer la cause de son bruit. Et moi, j'espérais tout savoir en quelques jours! J'abandonnai mes lectures. Elles m'eussent rendu fou.

Mais que faire pour sauver Louise! En la voyant si jeune encore, si résignée, cependant! si aimée et si aimante, j'affirmais qu'elle devait guérir. Au profond accablement qui paralysa toutes mes facultés dans les premiers jours, succédait maintenant un besoin d'action impérieux. Mon amour se sentait si puissant, qu'il marchait au-devant de la mort avec la certitude de la vaincre, et je ne demandai plus de conseils qu'à ma seule volonté.

Envisageant d'abord dans la maladie de Louise, — avec un âpre plaisir, — une occasion de dévouement plus intense, je voulus étouffer le mal physique sous la volupté morale, et ne mesurant plus mes paroles les plus affectueuses et les plus habiles, je laissai déborder à grands flots mon amour, épiant d'un air sagace l'effet d'un mot bien placé, d'un sourire, d'une inflexion de voix, d'un geste, sur le pâle visage

qui me regardait. Louise, avec l'instinct secret des malades, s'inquiétant beaucoup d'elle-même, avait jusqu'alors cherché à supprimer sa pensée pour sauver son corps. Elle m'écouta donc, pendant quelques jours, avec une sorte de froideur qui me surprit et m'excita. Enfin, s'abandonnant à la douceur d'entendre ce qui lui causait du plaisir, peu à peu elle se monta au ton de mes paroles, les accueillit, les comprit et me répondit des paroles semblables. L'amour soudain, comme autrefois, chanta sur nos lèvres son hymne le plus passionné. Mais ce fut alors que nous reconnûmes le danger des causeries expansives ! A mesure qu'elle s'échauffait à parler, Louise, d'abord, semblait renaître : de petites lueurs rosées teignaient de carmin ses joues de marbre, comme si chez elle, maintenant, l'émotion eût dû ressembler à la fièvre, et je voyais les pupilles de ses grands yeux se dilater et noircir, et rougir ses lèvres blanches, en même temps que sa poitrine se soulevait plus haut pour respirer. Mais comme si, tout à coup, elle eût senti venir la terrible syncope, Louise, balbutiant quelques derniers mots à travers les secousses d'une toux sèche, se taisait brusquement. Ses yeux alors remontaient sous ses paupières, elle

s'adossait à son siége, restait là, quelque temps, à lutter pour dominer le flux de sang qui l'étouffait; et, tandis qu'à ses genoux, aussi pâle qu'elle, les bras tendus, je la suppliais de me rassurer, elle se calmait lentement, se redressait toute seule, et, comprenant enfin qu'il lui fallait supprimer son amour pour régulariser les mouvements de son cœur, elle me faisait signe de me lever et parlait de choses indifférentes, sans paraître s'apercevoir de mon air stupéfait.

N'était-ce pas une chose horrible? Un supplice plus grand après tant d'autres? Je fus donc obligé, à mon tour, de feindre une indifférence que tout en moi démentait. Si je montrais de l'amour à Louise, je lui faisais mal; et si je restais devant elle, immobile, exprimant ma douleur par mon silence, je lui faisais mal encore. Il me fallut alors lui créer une existence morte, l'aborder d'un air banal, retenir mes paroles, éteindre mes regards, pétrifier ma pose, avec un art d'autant plus sûr que je me savais épié. Je ne trouvai d'autre moyen de supporter une contrainte aussi atroce qu'en faisant un nouvel appel à ma volonté. Et chaque jour, pendant que j'etais là, devant Louise, à regarder bleuir le

blanc de ses yeux et s'agrandir leur cercle sombre, une sorte de délire intérieur bouillonnait dans mon cerveau. Des évocations muettes s'agitaient sur mes lèvres : — je veux qu'elle guérisse! — criait en moi une voix profonde; et je lui versais dans les yeux toutes les flammes qui me brûlaient la pensée. Mais l'enfant, toute aux préoccupations de sa souffrance, ne se doutait même pas de ce que je voulais ! Elle soulevait sur le dossier de son fauteuil sa tête languissante dans ses cheveux débouclés, regardait sa mère et moi, soupirait, et, en souriant un peu, se rendormait sans mot dire.

V

Parfois, vers minuit, en quittant ces deux malheureuses femmes, je me trouvais comme soulagé, car je pouvais enfin, sur le seuil de leur porte, arracher le masque de plomb qui m'étouffait. Alors, au lieu de rentrer chez moi, je me laissais conduire par mes pas au hasard, et je m'égarais dans le dédale des rues de la capitale endormie. Une étrange satisfaction me gonflait le cœur d'un plaisir farouche en songeant à toutes les larmes que des yeux sans sommeil versent sous ses toits obscurs. En ne me sentant plus seul à souffrir, je portais mieux la fatigue de mes maux. Tout ce qu'il y a de tristesses, d'ennuis, de fatigues, de passions actives et vénéneuses, de crimes rêvés ou perpétrés dans ces entassements de maisons noires coupées de rues silencieuses ; tout ce que ces antres enferment d'angoisses, d'immondes dé-

sirs et de stupides ambitions, s'exhalait comme une buée des sombres murailles, et, m'enveloppant d'un brouillard infect, me soûlait de désespoir et m'abrutissait. Je comprenais alors l'attraction horrible que le fleuve exerce sur les passants attardés; et les suicides non prémédités qu'il charrie dans ses flots de boue avaient tant de logique, que parfois je me demandais si je ne me laisserais pas toucher par leur exemple.

Mais les objets extérieurs, pendant le cours de mes lugubres promenades, me renvoyaient des pensées de plus d'une sorte. Parfois, au dégoût de la vie, succédait en moi la colère. Lorsque sur le pavé, dont la fange reflète en les exagérant les lueurs du gaz, j'entendais un carrosse retentissant précipiter sa course, et que, fouetté de pluie, avec ses feux ardents, bondissant sur ses essieux, il roulait devant moi comme un rapide météore, je me prenais à menacer du poing les gracieuses têtes de femmes que j'apercevais, encapuchonnées, sous ses vitres. — Celles-là, — disais-je, — ont des cœurs pour leurs fêtes et des fêtes pour les amours! — Il n'y avait que le malheureux, hôte furtif

des nuits d'hiver, traînant désespérément ses haillons le long des murs salis, couvant dans son ventre vide les agacements de la faim et dans son cerveau halluciné les rêves du meurtre, qui me consolât; et souvent, alors que je le voyais hésiter devant ma force, — la peur paralysant son bras, — c'est moi qui marchais à lui pour lui tendre ma bourse et surprendre sur sa face de damné quelque rayonnement de sourire; satisfaction que je me donnais pour conserver l'idée du bien.

Conçoit-on tout cela? Peut-on comprendre ce qui se remue de fantasque et d'horrible sous le crâne à demi fêlé des désespérés? Il arrive un moment où, las de réagir, ils se plaisent dans leurs tortures. Ils les savourent. Elles ne leur suffisent plus. Ils les augmentent, ils les excitent, puisant un courage sans nom dans la lutte effarée qu'ils soutiennent contre le Sort. Cela les grandit, de souffrir! Ainsi, le blessé, fatigué de se tordre, appelle la mort à grands cris, repousse en sanglotant ceux qui le veillent, et déchire sa plaie toute vive à deux mains.

Eh bien! il y a pourtant quelque soulagement

dans cette rage de l'âme ! L'idée des horreurs de la vie me fit du bien. Là où l'homme se désolait et se débattait, j'allais et me repaissais curieusement de ses maux. Rien ne me révoltait. De la Morgue aux prisons, des salles d'hospice aux cimetières, des cabanons de fous aux échafauds, je pourchassais la douleur avec la sagacité d'un limier. L'amputation la plus cruelle, l'accès de folie le plus furieux, l'hébêtement de la solitude, la stupéfiante angoisse du couperet, tout cela m'attirait, et je ne regrettais rien au monde que de ne pouvoir fouiller plus profondément dans le vif des plaies humaines. Croirait-on qu'un jour, errant comme Hamlet, dans un charnier, je regardai la Mort en face? Mais je ne lui dis pas, comme Hamlet : *Dormir, et, à la faveur de ce sommeil, pouvoir dire que nous avons mis fin à ces mille tourments, héritage naturel de la chair et du sang.* » — Et si ce n'était pas dormir ! Si le cadavre avait la conscience de son état ! S'il sentait la pierre du tombeau l'écraser? Dieu ! si ce front décharné, ces yeux sans regards, cette bouche grimaçante vivaient encore? Et si la pensée immortelle, figée dans le crâne vide, assistait éternellement à la douloureuse décomposition du corps ?...

Mais si, détournant ma pensée de cet étrange soupçon, je la reportais sur moi-même, je ressentais des angoisses d'une autre nature. Je me surpris une fois à haleter d'un rire convulsif en me rappelant les derniers conseils du comte : — Tromper le monde ! succomber avec Louise ! savoir se cacher en succombant ! — Il s'agit bien de cela, maintenant, pauvre homme ! Tromper le monde ! En vérité, je me soucie du monde comme, — lorsque je pourrirai sous la terre, — le monde se souciera de moi !

VI

Cependant, le repos, les soins, l'amour, aidés peut-être par cette force cachée qui réside dans la jeunesse, ou, mieux encore, par l'un de ces accidents périodiques de l'organisme féminin qui permettent parfois aux maladies de guérir ou de s'assoupir pour longtemps, finirent par rappeler Louise à la vie. Un jour, où je l'attendais dans le boudoir de sa mère, je la vis ouvrir lentement la porte et s'arrêter sur le seuil, en souriant. J'allai au-devant d'elle, je lui pris la main, je la regardai au visage, délicieusement stupéfait de son air calme. Elle n'était presque plus pâle. Sa bouche rose découvrait ses dents brillantes, ses yeux luisaient sous son front comme de claires étoiles, et son sein se soulevait régulièrement comme si le mal eût été étouffé en lui. Je la fis asseoir sur le divan, et m'assis

auprès d'elle, trop ému pour pouvoir parler. Enfin, pendant que je la regardais, les larmes coulèrent de mes yeux. Elle comprit alors ce qui s'accomplissait en moi, et, répondant à ma pensée :

— Oui, je me sens revivre, — dit-elle, — et c'est à vous, Daniel, que je le dois. Je veux que vous le sachiez, que vous vous le disiez. Je vivrai pour vous, pour vous aimer, pour être heureuse par vous, pour vous rendre heureux. Est-ce que cela ne vous semble pas bon? — murmura-t-elle en rougissant à mon oreille. Puis, se déterminant enfin, elle saisit ma tête à deux mains, plongea ses regards dans mes yeux, m'étreignit avec force sur sa poitrine, et se mit à pleurer doucement en appuyant sa bouche sur mes cheveux.

Ah! pourquoi Dieu, se prenant de pitié pour nous, ne nous foudroya-t-il pas dans cette attitude! Mais Louise jugea sans doute qu'elle avait assez fait pour me payer de mes soins. Elle dégagea ses bras de mon cou et se cacha le visage : — Pourquoi pleures-tu? — lui dis-je. — Parce que je me sens heureuse, — répondit-elle, — et que je ne l'espérais plus.

Lorsque sa mère entra dans le boudoir, nous

étions toujours assis côte à côte et causions plus tranquillement. Elle s'assit devant nous, sur un fauteuil. Elle avait l'air préoccupé. Cependant elle ne nous dit rien. En me voyant empressé auprès de Louise, m'oubliant à la regarder, il me sembla qu'elle avait, pour la première fois, un confus pressentiment de notre affection. Son air réfléchi paraissait dire que nous étions, en effet, bien faits l'un pour l'autre, et qu'il lui eût été doux de nous unir, si d'insurmontables obstacles ne nous avaient séparés. En devinant le travail qui tenait son esprit en éveil, je ne surpris dans ses yeux aucune colère. Il n'y avait qu'une douleur secrète et de la pitié. Ce cœur, sans doute, comprenait nos cœurs, et, sans se demander à quel point nous avions pu les unir, il souffrait tout bas, avec nous, de cette chaste union faite en dehors de sa volonté ?

Pour moi, je pensais à toutes les douceurs d'une union plus complète et plus légale, et je me disais que bien heureux seraient des époux placés sous la protection d'une telle mère.

Mais la baronne ayant pour un moment quitté le boudoir, Louise, se sentant un peu fatiguée, se

leva pour aller reposer dans sa chambre. Je me levai avec elle, et l'accompagnant lentement, le bras autour de sa taile, j'ouvris la porte et la fis passer. Elle s'arrêta sur le seuil, et se tourna à demi. Elle souriait encore, plus belle que je ne l'avais jamais vue, avec quelque chose de plus résigné et de plus touchant qui brillait sur son visage entouré de crêpe. — Adieu, — dit-elle. La serrant de plus près sur mon cœur, pendant qu'elle renversait sa tête sur son épaule, je fermai ses yeux d'un long baiser.

Comme Louise se dégageait de mes bras et traversait le grand salon qui conduit à sa chambre, j'entendis derrière moi une exclamation contenue. Je me retournai aussitôt et me trouvai face à face avec la baronne. Elle était toute droite, immobile sur le seuil de l'autre porte, et me regardait de tous ses yeux.

VII

— J'avais tant de confiance en vous ! — me dit doucement la baronne en serrant ses mains l'une contre l'autre avec douleur. — Mais je ne la laissai pas achever. Sans avoir la conscience de ce que je devais faire, je tombai sur un fauteuil en me cachant la face et disant :

— Par pitié, ne me condamnez pas sans m'entendre !

La baronne vint à moi. J'étais assis auprès de la fenêtre. Elle releva mon front de la main, elle attira mon visage devant le sien, et, avec des regards anxieux, pleins de reproches, elle évoqua silencieusement ma pensée.

Mon âme ouverte se laissait pénétrer et je ne disais mot.

Enfin, elle me devina sans doute, car une émo-

tion pénible lui fit détourner la tête. Ses traits vénérables se contractèrent sous les larmes cruelles qui coulaient de ses yeux. Cela me fit mal à voir. Mes lèvres s'ouvrirent; j'attestai le ciel; mais alors, avec un sentiment d'admirable respect pour elle-même, la mère appuya sa main ridée sur ma bouche : — Ne parlez pas, — me dit-elle, — je ne dois rien entendre. Il me suffit que vous ayez respecté....

— A votre tour, ne parlez pas! — interrompis-je. — Ne profanez pas, même par une parole de confiance, l'enfant que nous adorons tous les deux! — Et ne pouvant plus contenir mon émotion, je m'inclinai en pleurant sur les mains de cette vieille femme qui pleurait avec moi, et, debout devant moi, dans sa robe de deuil, tremblait sur ses pieds de tous ses membres, le cœur attristé par un monde de choses secrètes.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée et que, assise à mon côté, laissant ses deux mains dans les miennes, elle sembla chercher des paroles, j'allai au-devant de sa pensée : — Chère mère, je me soumettrai à votre décision, — lui dis-je à voix basse.

Mais elle ne répondait pas. Alors j'eus le soup-

çon qu'elle aurait voulu trouver une excuse pour me justifier. — Je suis bien coupable, — murmurai-je, — de m'être laissé aller à la douceur d'aimer la créature la plus chaste et la plus innocente!... Si vous saviez comme j'avais besoin d'aimer! La loi est bien cruelle ! — ajoutai-je après un moment de silence. — Une union aussi détestable que la mienne!... Elle m'enchaînera dans la solitude toute ma vie!

— Ma pauvre fille! — dit enfin la baronne avec une expression désespérée.

Mais je ne voulus pas laisser parler plus longtemps ce remords vivant, dont chaque mot était une accusation terrible : — Je ne sais plus quel nom donner à mon affection, — fis-je en levant les épaules avec une sorte de lassitude. — Ce n'est pas de l'amitié, et je n'ose plus dire que ce soit de l'amour. C'est quelque chose de profond et de pénétrant, comparable peut-être au sentiment maternel, avec un désir de dévouement et de protection extraordinaire. Ma vie elle-même est transportée dans une autre personne....

— Comment ferez-vous alors, — dit la baronne, — pour....

—Pour.... quoi?—fis-je en frissonnant et baissant les yeux.

La baronne me regarda avec stupeur. — Vous savez bien, — dit-elle doucement, — qu'une jeune fille doit se marier. — Ici je ne pus retenir un geste de douleur. — Mon plus grand chagrin, — reprit-elle, — sera toujours de ne pouvoir vous donner Louise. Vous avez sauvé sa vie, la mienne, et je vous aime, d'ailleurs, — ajouta-t-elle en pleurant, — comme un fils.

— Je vous comprends, — répondis-je avec respect; — mais, au moment de me séparer de Louise, n'oubliez pas qu'une seule émotion peut nous l'enlever. Si vous pouvez prendre sur vous de lui annoncer mon départ, au moins ne m'accusez pas de sa mort. Peut-être la vue seule de celui qu'elle aime contribue-t-elle à sa guérison, mieux que tous les spécifiques de la science. Voyez. Elle semble renaître maintenant. Que n'attendez-vous encore? Je ne parle pas pour moi, mais si vous êtes résolue à me déchirer le cœur, il sera toujours temps quand Louise sera un peu plus forte....

La baronne joignit les mains en les allongeant sur ses genoux et baissa la tête. Elle comprit enfin que, ni elle ni moi, n'étions plus libres de nos actions.

— Pardonnez-moi, — ajoutai-je, en donnant à ma voix les séductions du regret, — la cruauté de mes paroles.

Elle prit ma main de côté, sans mot dire, et la serra. Les plis vagues de son front se rassemblaient entre ses sourcils dans une contraction pénible. Ses traits nobles et beaux, flétris par l'âge, à demi cachés sous les rouleaux de ses cheveux blancs, étaient comme embrouillés par la douleur. Sa poitrine amaigrie se soulevait, et les larmes coulaient de ses yeux sur sa bouche agitée de mouvements convulsifs.

— Ma vieillesse est bien malheureuse ! — dit-elle enfin d'une voix saccadée. — Tout m'accable maintenant ! Pourvu que Louise guérisse !...

Je me mis à ses pieds.

— Que voulez-vous que je fasse ? — lui dis-je

doucement. — Cela me cause un mal sans nom de vous voir pleurer.

— Pauvre Daniel ! Pleurons ensemble ! — Et posant ses deux mains sur mes épaules, elle m'embrassa au front en sanglotant.

VIII

Le lendemain je devais dîner chez la baronne. Heureux de n'avoir plus besoin de mentir, rassuré sur la santé de Louise, le cœur léger, je franchissais le seuil de l'hôtel de Grandmont, lorsque derrière les glaces d'une large voiture armoriée qui sortait de la cour, au pas, je reconnus Mme de Torreins! La présence de cette tigresse dans cette maison m'épouvanta. Je compris qu'elle y avait laissé quelque chose d'atroce après elle. Je la vis passer, arrêtant sur moi son méchant sourire, et, lorsque se fut éloignée sa voiture, je demeurai longtemps sur le seuil à la regarder de loin rouler dans la rue au grand trot de ses chevaux.

Enfin, avec la certitude que j'allais apprendre d'horribles nouvelles, je me traînai sur l'escalier comme je pus ; je sonnai ; j'entrai sans rien dire,

et, machinalement, je me dirigeai vers le salon. Renversée sur un canapé, la baronne était évanouie, et ses femmes, agitées et tremblantes, à genoux auprès d'elle, s'efforçaient de la rappeler à la vie.

Je soulevai l'une d'elles par le bras :

— Où est mademoiselle? — lui demandai-je rapidement à voix basse.

— Elle dort dans sa chambre.

— Allez donc! — dis-je en la poussant vers la porte, — et quand vous devriez l'enfermer, faites qu'elle ne voie pas cela!

IX

Comment aurais-je pu deviner ce qui venait de se passer entre Mme de Torreins et la baronne de Grandmont? Toutes deux elles étaient mères, mais l'une, inoffensive, ne savait pas mieux se défendre qu'un enfant, et l'autre possédait à fond l'art d'épouvanter ses adversaires, en les attaquant avec rage, sans leur laisser le temps de la réflexion.

Voit-on ce duel inégal? Entend-on ce dialogue? — Madame, — disait d'un ton hautain ma belle-mère, — je suis choquée de voir que vous, veuve d'une officier général, vous ne compreniez pas le peu de convenance de cela. La présence de mon gendre dans votre maison fait venir à la pensée des suppositions étranges.

— Madame.... — balbutiait la baronne toute pâle,

— Quand on a une fille à marier, on la garde, — reprenait l'autre avec sa parole sifflante, — et l'on ne permet pas qu'un homme de trente ans vive avec elle sur le pied de l'intimité.

— Madame.... — disait encore la baronne.

— J'ai tardé sans doute, — continuait Mme de Torreins, — à vous donner cet avertissement. Mais j'espérais toujours que vous n'auriez pas besoin de mon aide pour ouvrir les yeux. A moins que vous ne préfériez les fermer par complaisance.

— Mais madame....

— Oh ! il ne peut y avoir de malentendu entre nous. Je parle au nom de ma fille, et les dissentiments qui ont existé entre elle et son mari ne lui enlèvent pas le droit d'examiner sa conduite. D'ailleurs, mon gendre, vous devez le savoir, s'est montré avec elle assez sévère pour que nous soyons sévères, maintenant qu'il nous en fournit l'occasion. Et vous avez beau prêter les mains à son intrigue....

— Misérable! — s'écria la baronne en se levant.

Mais Mme de Torreins s'était levée en même

temps, et arrêtant son œil d'épervier sur la colombe éperdue qui se débattait devant elle :

— Si cela ne cesse pas, le monde apprendra qu'un amour indigne empêche seul mon gendre de reprendre sa femme chez lui.

— Sortez ! sortez ! sortez ! — criait la baronne en se pendant au cordon de la sonnette. Mais ses gens ne venaient pas assez vite et l'autre continuait :

— Je parlerai devant témoins si vous m'y obligez, mais je parlerai ! — et elle élevait la voix plus haut encore, quand, au moment où le valet de pied ouvrait la porte, la baronne renversant les siéges en piétinant dans sa robe pour marcher sur la femme qu'elle voulait chasser, tomba sur les genoux en l'appelant encore misérable, et roula enfin, défaillante, sur le tapis.

X

A peine eus-je mis le pied dans le salon qu'on emporta la baronne. Resté seul, ignorant tout encore et n'osant interroger les domestiques, je pâlissais de fureur, ne sachant plus que faire pour parer les nouveaux coups que j'attendais. Le croirait-on ? J'examinais déjà sérieusement la question de me séparer de Louise, lorsque la pensée de céder aux menaces de mes ennemis me fit réagir. — Jamais cela ne sera ! et quand je devrais violenter tous les sentiments de l'âme humaine, je ne lâcherai pas la proie que je tiens enfin dans ma main !

Ainsi, j'étais bouleversé par le choc des sensations les plus contraires, lorsqu'un sanglot qui partit de la chambre voisine me cloua en place. Par la porte entr'ouverte, une voix m'appela, et,

tremblant comme un malfaiteur, je me traînai vers la mère.

Je m'attendais à des larmes, mais il y avait quelque chose d'effrayant dans ce que je vis. Jamais je ne me serais douté d'une transfiguration pareille. L'ange de la résignation et de la douceur était devenu le spectre du châtiment. Les narines gonflées, les joues blèmes, l'œil rougi, les mains frémissantes, debout et frappant du pied, la baronne m'apparut comme une vision de vengeance, et je compris alors ce qu'il y avait de fierté virile au fond de ce cœur maternel.

Je lui saisis les mains, mais elle les secoua d'un air désespéré, et, se tenant à distance, avec des gestes brusques et des paroles amères, elle m'apprit tout. — Voilà ! — m'écriai-je alors, — voilà ce que Louise a causé par sa faiblesse, en me défendant de punir le meurtrier de son oncle ! — Mais la baronne ne me comprenait point. Pendant que je la mettais au courant des intrigues de Mme de Torreins et de Cabâss, elle se tordait les bras, et, les yeux levés au ciel, étincelants de muets reproches, elle retenait à peine l'imprécation qui voulait jaillir de ses lèvres. Enfin, comme si elle fût soudain sortie d'un rêve,

elle promena longtemps ses regards dans sa chambre, tout autour d'elle, et, rencontrant le portrait de son mari placé au beau milieu d'un panneau, elle se dirigea gravement vers lui. Au-dessous de la toile pendait une épée. Elle la saisit, et, revenant vers moi qui la regardais faire en silence, elle serra ma main avec force, et, transportée par un sentiment d'indignation implacable, elle me dit : — Daniel, mon enfant, autant Louise vous a supplié d'épargner cet homme, autant moi, qui suis sa mère et me regarde comme la vôtre, je vous demande de le punir. Avec ce fer que ne toucha jamais que la vaillante main de mon mari, vengez ma fille abominablement outragée. C'est moi qui vous en prie, qui vous l'ordonne ! Va ! — ajouta-t-elle avec exaltation, en me serrant convulsivement sur son cœur, — tu es bien heureux d'être un homme ! Va, et tue !

Mon âme alors se dressa jusqu'au ciel. J'embrassai la mère de Louise. — Merci pour cela, — lui dis-je, — merci pour votre fureur !

Et, saisissant l'épée, je la tirai lentement du fourreau et regardai longtemps sa lame brillante.

Toute nue, devant moi, je la portais. — Épée du soldat, — m'écriai-je, — que tu es belle ! — Seras-tu forte ? ô épée ! Quand la justice humaine se tait, impuissante, c'est toi qui parles, c'est toi qui châties, c'est toi qui venges ! Tu es cruelle et obéissante ! Bénie sois-tu !

XI

Décidé à frapper d'un seul coup tous mes ennemis, j'écrivis immédiatement à Mme de Torreins pour lui demander un rendez-vous. Elle me répondit qu'elle me recevrait le lendemain, à deux heures. Alors, je me rendis chez Cabâss ; il était sorti, et je retournai vainement chez lui trois fois dans la soirée du même jour. Le lendemain, dès le matin, j'y allai encore. Son domestique me demanda mon nom pour m'annoncer, mais, quand il l'eut entendu, il me barra soudain le passage en me disant :

— Monsieur ne reçoit pas.

Aussitôt je courus chez cet ancien compagnon d'armes de mon père, qui m'avait servi de témoin avec Georget le jour de mon premier duel.

Il m'écouta en silence, me regardant dans les yeux quand je m'échauffais à parler; puis, lorsque j'eus fini, il me serra fortement la main : — Je vous plains de tout mon cœur, — me dit-il, — mais vous avez eu tort de ne pas crosser à coups de pieds cet ignoble Genévois le lendemain de la mort du comte de Grandmont. On n'attend pas trois mois pour corriger de pareilles vermines. On n'obéit pas, surtout quand il s'agit de l'honneur, aux ordres des jeunes filles, même quand elles sont mourantes et qu'on les aime. Enfin, je vais aller trouver votre homme et je vous écrirai ce soir. Ne sortez pas de chez vous.

XII

Deux heures sonnaient comme j'entrais chez Mme de Torreins. J'avais préparé, depuis la veille, tout ce que je voulais lui dire, et je levai le front quand le valet de pied, ouvrant à deux battants la porte du salon, m'annonça : mais je demeurai stupéfait sur le seuil; car, à ma place, nul plus que moi n'aurait pu prévoir ce que venait de me préparer mon ennemie.

Mme de Torreins, en robe de soie noire agrafée jusqu'au cou, était assise dans un grand fauteuil, auprès du feu, et posait ses deux pieds sur un large coussin de velours. En face d'elle, à l'autre bout de la cheminée, ma femme, appuyée sur le coude, allongeait paresseusement ses deux jambes sur une chauffeuse. Auprès d'elle, sur

une chaise basse, Cabâss était assis, et maître Bagieux, le notaire, cravaté de blanc, en habit noir, le dos renversé sur un canapé, causait à demi-voix avec Georget, qui respirait bruyamment comme s'il eût été gêné.

Aussitôt qu'elle me vit, immobile et debout devant la porte refermée, Mme de Torreins, avançant le buste sans se lever, appuya ses deux poings sur les bras de son fauteuil pour me regarder de loin plus à son aise; puis, tandis que je restais là, si ému que je ne pouvais ni respirer ni parler: — Vous aimez qu'un public assiste à nos discussions de famille, — me dit-elle. — Que pensez-vous de celui-ci ?

En entendant ces paroles, prononcées par ma belle-mère, enragée de haine, devant ma femme infidèle, devant le meurtrier du comte, devant Georget, mon rival, — avec un homme public pour témoin, — tous ayant intérêt à m'abaisser et à me perdre, je compris que les rôles étaient changés. Je venais là pour punir, et c'était moi qu'on châtiait. Pendant qu'ils m'examinaient tous en silence, avec une satisfaction railleuse, je me déterminai soudain, et, traversant le salon à pas lents, je posai mon chapeau sur une table;

puis, m'adossant à la cheminée pleine de feu, les bras croisés, je restai là, au milieu d'eux, sans rien dire, les regards arrêtés au plafond, droit devant moi.

Isabelle, toute roide dans sa robe de taffetas gris, ouverte aux bras et au corsage, muette, sans lever un doigt, me surveillait en dessous par l'angle de ses paupières; mais la joie du triomphe gonflait ses narines et faisait haleter son sein. Sa mère, la face pourpre et les yeux étincelants, tournait vers moi son visage d'aigle, et les muscles de son cou trop court se tendaient à se rompre. Ses mains, chargées de bagues, étaient toujours ployées sur les deux bras de son fauteuil; et sa robe, s'étalant par terre, venait effleurer ma botte. Tous les autres, quand ils me virent de si près, baissèrent les yeux.

Cependant, à travers le silence absolu qui planait sur nous, j'entendais derrière moi le feu petiller dans les cendres, et le bruit sec du balancier de la pendule allant et venant avec régularité. Tout à coup, profitant de ma stupeur, comme des chiens hurlant après la proie qu'ils vont déchirer toute vive, ils s'écrièrent ensemble :

— Voyez ce beau monsieur ! — disait Mme de Torreins avec un geste de dédain, en hochant la tête, — il s'est mêlé d'insulter sa femme en public ; il m'a fait, à moi, la leçon comme un docteur, et le voilà maintenant qui choisit une jeune fille bien née pour en faire sa concubine. Pense-t-il que nous n'en dirons rien ?

— Le respect des contrats ne permet pas.... — disait le notaire d'un ton de voix pâteux, plein de reproches. Mais Georget lui coupa la parole.

— C'est une monstruosité, — criait-il en levant les épaules. — Quand on est honnête homme, on ne fait pas manquer des mariages honorables !...

— Et quand on veut se débarrasser des gens, — reprenait Cabâss d'un ton rogue, — on ne les attire pas dans un guet-apens, la nuit, pour les étrangler ; on les combat face à face, devant témoins.

Mais Mme de Torreins n'avait pas tout dit. — Un homme si scrupuleux ! — faisait-elle avec mépris, en tordant ses lèvres, — qui singe le misanthrope, veut redresser les travers du monde, et regarde les gens du haut en bas !

— Il n'y a pas de motif suffisant, — disait rapidement maître Bagieux, — et la loi est précise sur ce point.

— On ne compromet pas une jeune fille, — criait Georget. — Et Cabâss ajoutait : — Quand on veut prendre une maîtresse et qu'on est marié, on se cache !

Isabelle cependant, gonflant ses narines, me regardait toujours de côté sous ses paupières, mais elle ne disait rien.

XIII

Enfin, parlant plus haut qu'eux tous, et les yeux toujours au plafond, comme si je m'étais parlé à moi-même, je résolus de les étonner à mon tour, n'excluant que le seul Cabâss de mes attaques.

— Un officier public, entraîné par trop de zèle et par l'appât de gros honoraires, peut compromettre son caractère en des intrigues dont on lui cache la portée ; cela se voit.

— Monsieur ! — fit le notaire en m'examinant des pieds à la tête. Mais je continuai :

— Un rival déguisé peut oublier une amitié de vingt-cinq ans et prêter son concours à ces intrigues abominables ; cela se voit encore.

— Monsieur ! — fit Georget d'un air méprisant, avec des provocations plein les yeux et sur les lèvres. Mais je ne l'écoutai pas.

— Une mère, enfin, dont on a chassé la fille, pour satisfaire un exécrable besoin de vengeance, peut ourdir ces intrigues infâmes, aller lâchement insulter une autre mère, et risquer d'assassiner une enfant; cela se voit tous les jours.

— Monsieur! — fit Mme de Torreins, en frappant sur les bras de son fauteuil.

— Mais une épouse qui a l'idée de profiter de ces intrigues, et qui, lorsqu'elle devrait cacher sa honte sous ses mains, ose se présenter à son mari pour lui broyer le cœur après l'avoir déshonoré, non! cela ne s'est jamais vu!

Les larmes roulaient dans mes yeux pendant que je parlais ainsi froidement, mais coupant et bref comme un glaive, en écrasant de mon talon le marbre du foyer. Ils me regardaient tous alors avec crainte, sans bouger et sans rien dire. Seule, Isabelle se soulevait sur le coude, en abaissant vers la terre ses deux pieds qui frôlaient le bras de Cabâss. Je repris:

— Si l'on ne comprend pas qu'il y a de ces pudeurs que l'on respecte; de ces âmes chastes

placées si haut qu'on ne les compromet pas en de certaines discussions; si l'on n'a pas pitié d'une enfant à défaut de l'homme dont on a sali le nom et qu'on veut perdre; alors c'est qu'on n'est même plus une femme. On n'a plus de sexe. Taisez-vous.

A ces mots, Mme de Torreins, en se levant, repoussa des deux mains son fauteuil, qui s'en alla rouler jusqu'au mur; mais Isabelle, sans me quitter des yeux, avait posé ses pieds sur le tapis, et s'était aussi levée à son tour. Une seconde elle resta immobile, debout auprès de moi, et si près que son souffle arrivait à mon visage. Enfin elle fit un pas en avant, en baissant la tête avec une expression d'amertume, tourna autour de Cabâss, et se dirigea vers la porte. — Isabelle! restez! — dit Mme de Torreins avec un geste impératif et des yeux flamboyants. Sa taille rejetée en arrière par un sentiment d'implacable domination, son bras tendu, sa poitrine gonflée exprimaient en même temps la vengeance et la rage. Mais ma femme, comme si elle n'eût plus rien entendu qu'une voix intérieure qui lui révélait en moi un nouvel homme, marchait toujours lentement vers la porte. La

tenture à grands plis se souleva sous sa main pendant qu'elle tournait sa taille languissante pour me voir encore. — Comme il l'aime! — murmura-t-elle en s'éloignant.

XIV

J'abaissai aussitôt des yeux glacés sur le notaire mal à son aise : — Vous jouez un gros jeu, monsieur, ou vous ne soupçonnez pas l'indignité qu'on vous fait faire. Il n'y a pas ici de contrat à dresser. Il n'y a qu'un lâche piége. On n'a pas besoin de vous.

Maître Bagieux se dressa soudain sur les pieds en s'expliquant avec des phrases embrouillées, pendant que Mme de Torreins, hors d'elle et toujours debout, s'emportait jusqu'à me toucher l'épaule : — Oui ! — m'écriai-je en les enveloppant dans le même regard, — il y a ici un honnête homme qui, s'il savait les infamies que l'on médite, se rangerait de mon côté.

— Si c'est pour moi que vous parlez.... — dit Georget; mais je l'interrompis : — ce n'est pas pour vous que je parle. — Et je lui fis baisser les

yeux. Puis, allant à maître Bagieux et criant à toute voix pour les empêcher de s'entendre : — Si vous ne sortez pas d'ici, la chambre des notaires saura demain votre conduite. Elle apprendra que vous vous êtes volontairement compromis dans une affaire où la vie de trois hommes est exposée, où il y va de l'honneur d'une femme et de l'emprisonnement d'une autre pour adultère. Ah ! je vous ferai vendre votre charge, monsieur !

Le notaire effrayé reculait vers la porte en balbutiant, pendant que je parlais ainsi, en lui marchant sur les pieds, le poussant de ma poitrine et le regardant en face. Tout à coup j'étendis le bras et ouvris la porte : — mais sortez donc, maladroit ! — lui dis-je à l'oreille, — vous voyez bien qu'il en est temps.

XV

Mme de Torreins arrachait les dentelles de ses manches, tandis que Georget et Cabâss arrêtaient sur elle des yeux inquiets. Enhardi maintenant par le succès, je revins promptement au milieu d'eux, comme ma belle-mère se laissait tomber sur le siége que venait de quitter sa fille. Le sang lui montait à flots au visage et ses traits violents et durs avaient alors une horrible expression de méchanceté: — Vous croyez-vous le maître ici? — me dit-elle en grinçant des dents. — Qui vous a donné tant d'audace?

— Qui vous a donné tant de haine? — Et pour bien lui montrer que je la défiais, je marchai sur sa robe qu'elle déchira en la retirant à elle avec fureur.

Cependant Georget, dressant le front, essaya de parler; mais d'un seul éclat de voix je le fis taire :
— Oui! il y a des gens qui, temporisateurs imbéciles, se jettent sottement à travers les drames domestiques, sans réfléchir qu'ils y joueront le rôle de bouffon. Ces mêmes gens trahissent leurs amis par derrière, faussent la parole donnée, compromettent les femmes ! Que ne font-ils pas par bêtise, par impuissance de réussir, par envie! J'en connais un ! à Trouville, l'été dernier, il aimait en secret une jeune fille, et, comme elle était ouvertement recherchée par un autre homme, il se lia avec cet homme pour le trahir; et il le trahit en effet. Que n'a-t-il pas inventé pour renverser les desseins de son rival?

A ces mots, Cabâss, blêmissant, se leva de sa place. Pendant qu'il regardait Georget fixement, en silence, on eût dit, à l'expression de son visage, qu'il avait mis le pied sur un serpent.

Mais Georget, poussé à bout, se déterminant avec désespoir, entreprit de se justifier. — Eh bien! — dit-il, — que m'importe qu'on le sache! mon excuse est dans ma passion.

— Votre passion ! — répondis-je. — Que vous a-t-elle donc inspiré de si grand? Emphatique

niais que vous êtes, osez-vous bien en parler à moi? C'est vous qui avez laissé tuer le comte de Grandmont à votre place! C'est vous qui avez laissé insulter sa pupille devant vous. C'est vous que je trouve ici, maintenant, dans ce repaire de bêtes féroces, complotant le déshonneur de cette enfant, et avec qui?... Ah! je parlerai plus haut que vous!

— Il ne s'agit pas de tout cela, — interrompit Georget d'un ton sec.—N'étant point marié, moi, je puis réparer mes torts. J'ai la morale de mon côté.

— La morale? — m'écriai-je. Maintenant, hors de moi, je ne mesurais plus mes paroles, et je les laissais déborder de mes lèvres telles que l'exaspération les y amenait. — La morale, vraiment! A quelles platitudes fera-t-on donc servir toujours ce mot-là? Quoi! Ce seront constamment les plus sots et les plus vils qui l'auront à la bouche! Et, comme un bouclier qui couvre le cœur d'un lâche, ce mot sacré protégera toujours des inepties ou des infamies! La morale, monsieur, m'a conseillé de vous enlever tout espoir dans le bois de Touques, et je l'ai fait! La morale m'a poussé à vous prévenir des intentions outrageantes du comte de Grandmont à votre égard, et je l'ai fait! La morale m'a obligé à vous offrir toute ma fortune en échange de la femme qu'on vou-

lait vous donner, que je pouvais vous voler, que je n'ai pas voulu vous voler, et je l'ai fait!

— Pas de cela ! ne parlez pas de cela ! — disait Georget d'une voix étranglée ; et, pendant que Cabâss et Mme de Torreins stupéfaits nous regardaient en silence, il se jeta sur mon bras et m'entraîna à l'autre bout du salon. — Au nom de Dieu ! — reprit-il en bégayant, — que voulez-vous que je fasse ?

— Allez vous-en ! — répondis-je. — La mort du comte a déjà presque tué Louise, et, si vous ne craignez pas de vous présenter chez sa mère, vous pourrez vous assurer par vous-même de tout le mal que vous avez causé.

Georget semblait atterré. — Voulez-vous l'achever, maintenant ? Voulez-vous que je m'attache à vous, comme un vengeur furieux ? Voulez-vous que je vous tue ? — Georget fit un geste. — Allez-vous-en !

Enfin, accablé, il se laissa tomber sur un fauteuil. — Je vous ai toujours aimé, — me dit-il ; — même aujourd'hui, je ne puis vous haïr ; c'est plus fort que moi : pourquoi donc me parlez-vous ainsi ?

— Allez-vous-en !

— Ah ! Daniel ! je suis bien à plaindre ! je ne sais plus que faire !

— Allez-vous-en !

— Eh bien ! je m'en vais. Mais au moins, — ajouta-t-il en tremblant, comme s'il eût perdu l'esprit, — puisque c'est vous qu'elle aime, au moins rendez-la heureuse ! — Et Georget, s'arrachant de son siége avec un geste de douleur, sortit sans rien dire à personne, en chancelant.

XVI

Alors, je m'élançai sur Cabâss, et le soulevant par l'épaule : — Debout, meurtrier ! Il y a deux jours que l'on vous cherche et que vous vous cachez ! Debout ! debout ! parce que vous avez tué un homme, croyez-vous tuer tout le monde ? Allons, hors d'ici ! et allez m'attendre chez vous !

Et le poussant devant moi par le dos, pendant qu'il essayait de se retourner pour me résister en face, je le poursuivis dans toute la longueur du salon, à travers les antichambres et jusque dans le vestibule. Là, devant les laquais rassemblés, qui nous regardaient avec surprise, il voulut résister encore. Alors, je le souffletai sur le seuil de la porte. Il tomba, en trébuchant, sur l'escalier.

XVII

Aussitôt que je fus revenu dans le salon, le cœur enflé de triomphe, je compris que je n'avais pas encore remporté de véritable victoire. Mme de Torreins s'était tranquillement assise dans son fauteuil, et, à l'expression de son visage, il me fut facile de voir que je ne la vaincrais pas aisément. Pendant le cours de cette discussion violente, elle avait d'abord cherché à paralyser mes efforts; puis, se résignant enfin, elle s'était contentée de me regarder. Elle savait bien que je ne la chasserais pas de chez elle. Maintenant, comme un ennemi campé dans une position inexpugnable, elle ne disait mot, elle ne faisait pas un geste, elle m'attendait.

Je rentrai lentement, rassemblant mes idées pour me préparer à la lutte suprême. Je fermai la porte. Je traînai un siége auprès de celui de

ma belle-mère, et d'une voix apaisée, la regardant sans colère, je lui dis :

— Madame, il se peut que vous soyez une bonne mère; je ne veux pas l'examiner. Il se peut que vous ayez toute sorte de droits pour agir comme vous le faites; si vous y tenez, je vous l'accorde. Il se peut que le monde approuve votre conduite: cela m'est bien indifférent. Entre votre fille, vous et moi, mettons que tous les torts sont de mon côté. Je vous fais une belle part, comme vous voyez. Je vais vous en faire une plus belle encore, car je vous autorise, vous et votre fille, à me décrier publiquement. Mais, en revanche, madame, ne parlez jamais, ne pensez même jamais aux femmes que vous avez insultées. Voilà tout ce que je vous demande, et maintenant que votre rancune doit être satisfaite, puisque vous m'avez humilié et fait souffrir devant témoins, je vous le demande avec supplications.

— Et si je refusais? — dit Mme de Torreins.

— Souffrez, madame, — répondis-je en me maîtrisant avec peine, — que je n'examine pas la situation qui résulterait de votre refus. Ce que vous avez fait est indigne....

— Je ne savais pas, — reprit-elle avec hauteur, — qu'une mère qui défend les droits de sa fille pût être accusée d'indignité.

— Les droits de sa fille ? — m'écriai-je, arraché à la possession de moi-même par cette monstrueuse prétention. — Et quels sont donc les droits de la vôtre? Ceux de se cacher et de rougir, apparemment? Ceux d'expier, je suppose? Qui lui en reconnaîtrait d'autres?

— Vous oubliez le droit d'enlever son époux à sa maîtresse....

Je me levai, hors de moi, et frappant du pied :

— Pas ce mot! je vous le défends.

— Vous sentez-vous le courage de menacer une femme? — dit-elle avec mépris.

— Je sens, — répondis-je en tendant vers elle mes mains crispées, — je sens le désir de vous arracher la langue, et je le ferai, par le ciel! si vous ne la retenez pas!

Un flot de sang empourpra ses joues; elle eut peur.

— Est-ce que vous vous imaginez, — ajoutai-

je avec rudesse, — que moi aussi je serai dans vos mains comme un jouet? C'est vous qui êtes dans les miennes, en ce moment, ici, chez vous.

Elle me regarda fixement, puis elle me dit en s'efforçant de retrouver un peu de calme :

— Votre conduite n'a pas de nom. Insulter une femme !

— Vous parlez beaucoup trop de votre sexe. Il n'est pas une excuse. Avant de revendiquer ses priviléges, commencez par les mériter.

— Tout autre eût fait à ma place ce que j'ai fait. Vous avez déshonoré ma fille. Si vous ne lui rendez pas l'honneur, mon devoir est de la venger.

— Votre fille! Ne s'est elle pas suffisamment déshonorée elle-même? Elle a eu quatre amants en deux ans. Votre fille est une catin!

— Monsieur ! — fit Mme de Torreins d'une voix rauque qui ressemblait à un râle.

Mais je ne me laissai pas interrompre :

— Ne me parlez pas de votre fille! Je la hais. Elle ne m'a jamais aimé. Pour elle, j'ai été une sorte de porte-respect, de chaperon, de caissier

établi dans sa maison pour solder les mémoires de ses marchands. Je la hais. C'est à elle que je dois tous mes maux. Même aujourd'hui, quoique séparé d'elle depuis trois ans, je la traîne après moi comme un boulet. Elle m'a valu vos menées sourdes, vos perfidies, vos calomnies. Pendant deux ans, il m'a fallu tolérer sans rire ses airs de victime, ses vapeurs, ses regards langoureux, ses poses accusatrices, son hypocrisie, sa bêtise. Cette espèce de levrette merveilleuse à laquelle vous m'avez accouplé a fait une tache à mon nom. Parce qu'elle est jeune et belle, qu'elle se met sur le dos des robes bien faites, qu'elle traîne ses volants de dentelle dans la poussière, qu'elle se promène dans les salons avec des airs méprisants, en hochant la tête et regardant les femmes en dessous ; parce que le monde stupide l'adule; que les hommes la jugent avec leur sexe et non avec leur raison, croyez-vous pas que je vais, moi aussi, époux imbécile ! chercher des excuses à sa conduite ? Qu'y a-t-il de commun entre moi et sa beauté ?

— Monsieur !—dit enfin Mme de Torreins avec amertume, — vous vous montrez bien sévère. Une faiblesse expiée par trois années de remords méritait quelque indulgence....

— Et que me fait, à moi, le nombre de ses fai-

blesses? Aurais-je été moins trahi, ne l'étant qu'une seule fois? D'ailleurs, dites quatre faiblesses....

— Vous mentez! — s'écria-t-elle.

— Ah! je mens! Eh bien! avec ces quatre romans que j'ai trouvés chez votre fille, sous forme de paquets de lettres, je la ferai coucher en prison.

— Je vous en défie, — dit la mère exaspérée, — car le jour où vous aurez fait cela, je dirai, moi, au tribunal et à qui voudra l'entendre, le nom de la jeune fille que vous avez séduite....

— Non, — répondis-je; — non, croyez-le, vous ne le ferez pas.

— Et qui m'en empêchera?

— Moi.

Disant cela, je me levai précipitamment et saisis le bras de Mme de Torreins comme elle avançait la main vers le cordon de la sonnette. Brutalement, je la contins à sa place, en plongeant mes yeux dans ses yeux qu'elle ne baissait pas. Mais se sentant perdue, elle changea soudain de ton :

— Allons! ne me parlez donc plus ainsi, —

dit-elle lentement, d'un air railleur, en écartant les lèvres. — Nous sommes faits pour nous comprendre. Je ne vous savais pas si résolu! Maintenant, oublions tout cela et causons.

XVIII

Lorsque, nous retrouvant tous deux assis en face l'un de l'autre, après cette courte lutte, nous nous regardâmes, ma belle-mère respira longuement, comme pour calmer les sensations qui l'agitaient. Le jour baissait dans le salon, et ses pâles clartés blanchissaient à peine sur les vitres les rideaux de tulle. Le feu rougissait en même temps dans le foyer, étalant en éventail une nappe ardente sur le tapis et sur les meubles. Un domestique ouvrit la porte, tenant en main une lampe. Mme de Torreins, fronçant les sourcils, le renvoya.

— Si j'étais bien certaine, — fit-elle enfin en hésitant, — que vous consentiez à m'écouter sans colère, je pourrais m'expliquer, et sans doute parviendrais-je à me faire comprendre?

— Parlez donc, au nom du ciel! — répondis-je

avec un calme égal au sien. — Je vous promets de ne pas vous interrompre.

— Mon cher Daniel, — me dit-elle en pesant ses paroles, comme si elle craignait de les énoncer, — de même que vous marchez vers un but, j'en poursuis un, moi, et vous devez comprendre, par l'irritation que le moindre obstacle excite en vous, combien il m'en coûterait d'échouer. Pour un moment, mettez-vous à ma place et jugez-moi comme je dois être jugée. Je ne me déguiserai pas devant vous, peu m'importe votre estime. C'est celle du monde que je veux pour les miens comme pour moi-même, et, comme je ne puis l'obtenir pour Isabelle tant que vous ne lui aurez pas pardonné..., j'espère bien que nous trouverons le moyen de nous entendre.

Ici elle fit une pause et me regarda d'une manière étrange. Son œil vert, qui perçait l'ombre, plongea dans le mien, froid comme l'acier, et je me détournai pour échapper à cet œil plein de ruses.

— Je ne vous dirai pas, — continua-t-elle, — que je poursuis cette réconciliation, à laquelle vous essayez de vous soustraire, par affection pour ma fille. Un plus haut sentiment dicte mes

actions. Or, comme la situation que vous prolongez froisse ce sentiment, il faut....

— Il faut? — interrompis-je.

— Voulez-vous me laisser parler? — dit-elle froidement. — Si vous aviez compris comme moi, — reprit-elle, — le caractère de votre femme, elle ne vous aurait jamais trahi. Voyez ce qu'elle est devenue dans mes mains depuis trois ans. Il serait impossible aujourd'hui à l'homme le plus habile de la détourner de ses devoirs. Une cruelle expérience protége son cœur, et je répondrais d'elle comme de moi pour l'avenir, si vous vouliez entendre raison.

— Eh! que me fait, à moi, son expérience!

— Soit. N'en parlons donc plus, — dit Mme de Torreins avec un brusque retour sur elle-même. Voyant qu'elle avait fait une erreur de tactique, elle m'attaqua de front, sur-le-champ.

— La présence de ma fille chez moi, — ajouta-t-elle d'un ton sec, — est un perpétuel outrage. Il me semble que chacun se rappelle toujours ce jour funeste où, me surprenant désarmée, vous m'avez accablée de votre vengeance, vengeance légitime peut-être! mais

trop barbare pour une mère, innocente, après tout, des fautes de son enfant.

— Il faut donc, — continua-t-elle, — à cet éclatant outrage une éclatante réparation. Depuis trois ans, toutes mes pensées ont été tournées vers ce but. Si vous refusez de me satisfaire, demain la lutte recommencera entre nous.

Ici, je l'interrompis encore : — Périsse l'humanité, plutôt que je sois séparé de Louise !

— Mais ne croyez donc pas, entêté, — dit en riant Mme de Torreins, comme si elle eût été certaine maintenant du succès, — ne croyez donc pas que j'exige de vous l'abandon de votre amour. Ma fille ni moi ne voulons vous causer aucune peine. Je vous demande simplement de reprendre votre femme chez vous, et de vivre avec elle comme les gens du monde qui respectent les convenances, après quelques années de mariage, vivent entre eux. Gardez toute votre affection pour la jeune fille que vous avez choisie, et qui en est digne. — Elle prononça ces horribles paroles avec le sourire d'un démon. — Isabelle et moi, nous n'y trouverons jamais rien à reprendre, et si vous aviez daigné écou-

ter la personne de confiance que je vous ai envoyée, à Trouville, nous n'en serions pas réduits tous les deux à déplorer aujourd'hui les suites d'une lutte que je voulais éviter.

Je demeurai stupide d'étonnement en écoutant ce langage infâme. Comme hébété, je regardais cette femme de tous mes yeux sans rien trouver à lui répondre. L'impudence de ce vice, la naïveté de cet orgueil, la clarté surtout de cette proposition monstrueuse, me pétrifiaient. Elle aussi, après le comte de Grandmont, et plus ouvertement que le comte de Grandmont, me poussait à déshonorer une jeune fille. Je ne savais comment formuler l'écrasante apostrophe qui montait de mon cœur à mes lèvres, lorsque je me surpris à réfléchir sur la ténacité de l'indomptable caractère qui venait de se révéler à moi tout entier. Je compris alors que, si je continuais à la heurter de front, cette femme, infailliblement et malgré moi, s'attaquerait encore à Louise et la tuerait. Une idée insensée, à force d'audace, s'établit aussitôt dans mon esprit. Je résolus de me servir, contre mon ennemie, des armes dont elle avait fait un si lâche usage.

Réfléchissant profondément comme un homme qui hésite, je ne répondis rien tout d'abord, et, comédien parfait, je levai et baissai plusieurs fois les yeux, comme si j'eusse redouté de me décider. A la lueur du feu qui nous brûlait le visage, je vis dans les regards de Mme de Torreins qu'elle se laissait prendre à ce manége. Alors, en hésitant encore, je lui dis, d'une voix si basse que je l'entendais à peine :

— J'étais loin de m'attendre à cela. Mais êtes-vous sûre de votre fille comme de vous-même ?

Je me sentais mourir de rage froide en parlant ainsi, mais ma belle-mère se précipita aussitôt sur la voie que je lui ouvrais :

— Voulez-vous qu'elle s'explique devant vous ? — me dit-elle.

— Non, non pas cela ! — répondis-je. La seule pensée de revoir Isabelle m'enlevait ma résolution. Enfin, je repris :

— Si je consens à subir l'épreuve et si votre fille ne la peut supporter, qu'adviendra-t-il ?

— Cela n'est pas possible ! — dit Mme de Torreins.

Mais moi :

— Tout est possible; et, dans ce moment solennel, nous devons tout prévoir.

— Eh bien! — fit ma belle-mère en respirant avec effort, comme si l'eût étouffée une volupté secrète, — vous serez plus libre que jamais.

— Et jamais, — continuai-je lentement, en la regardant en face, — jamais alors, de près ou de loin, vous ne chercherez à vous venger sur les femmes innocentes que déjà?...

— Jamais! — répondit-elle.

— A quoi croyez-vous? — lui demandai-je brusquement.

— A moi.

— Eh bien! jurez sur vous-même.

Elle frappa sa poitrine de la main.

— Je le jure! — dit-elle à voix haute.

— C'est bien, — dis-je à mon tour en me levant; — ma maison est rouverte à votre fille.

— Voulez-vous la revoir ici? — fit alors Mme de Torreins avec un sourire de triomphe.

— Non; mais demain, chez moi.

XIX

Je rentrai à pied, réfléchissant avec amertume à la terrible décision que je venais de prendre. Les passants me coudoyaient dans les rues; les cochers, retenant leurs chevaux sur place, devant moi, m'injuriaient parce que je ne me dérangeais pas assez vite; j'allais au hasard, sans souci de mon chemin, écrasé de fatigue et frissonnant d'appréhensions secrètes. — Si j'ai mal jugé Isabelle, — me disais-je, — je suis perdu. Louise ne comprendra jamais ce que j'ai fait pour elle. — Ainsi, j'avais peur maintenant comme un fourbe qui s'est pris à son propre piége.

Un homme m'attendait chez moi, se promenant de long en large, le chapeau sur la tête et les mains derrière le dos, dans le salon. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi, et je reconnus le témoin

qui avait dû porter mon cartel à Cabâss. Me serrant l'épaule de la main, il me dit en riant :

— Mon cher enfant, votre Genévois est un drôle. Il ne faut plus penser à vous battre avec lui. Vous l'avez souffleté, je le sais, il me l'a dit, et vous avez bien fait! Mais il veut garder ses soufflets. Comme les jeunes gens dégénèrent! — ajouta-t-il.

Je le pressai de s'expliquer. Alors, s'asseyant et fouettant sa botte de sa badine, il reprit, en me regardant de côté et appuyant dédaigneusement son menton sur sa cravate : — D'abord, il a jeté feu et flammes contre vous. Il vous aurait mangé vivant si on l'avait laissé faire. Il voulait se battre, à trois pas, au bout d'un mouchoir, au pistolet. Cela tournait à la rage, ou plutôt à la démence. Tout à coup, comme je l'écoutais avec attention pour lui donner le temps de se calmer, un domestique est entré qui lui a remis une lettre. Pendant qu'il la lisait auprès de la fenêtre, car le jour commençait à baisser, j'observai sur son visage une hésitation pénible. Il relut plusieurs fois cette lettre. Enfin, il se détermina, et je ne reconnus plus mon homme : — Monsieur,

— me dit-il, — je méprise les outrages de votre ami, et ne lui ferai pas l'honneur de le combattre. Toutefois, croyez-le bien, je saurai me venger de lui. — Je me récriai aussitôt, mais, me faisant un grand salut, le faquin me planta là pour aller répondre à la lettre qui venait d'opérer un si beau miracle. L'enveloppe de cette lettre était restée à terre, à mes pieds. Quand je me retrouvai seul, un peu abasourdi, je pensai que vous en connaissiez peut-être l'écriture, et ma foi! je la mis dans ma poche pour vous l'apporter. La voici.

Je pris dans mes mains l'enveloppe que me tendait mon témoin avec un regard curieux, et je m'approchai de la lampe :

— L'écriture d'Isabelle, — m'écriai-je. — Ah! je le savais bien que tout n'était pas fini!

XX

Le lendemain, j'étais enfermé dans ma chambre, tournant le dos à la porte et lisant près de la cheminée. Soudain, la porte s'ouvrit brusquement, et j'entendis derrière moi des pas rapides. Ma femme était debout à mon côté. Je me retournai et la regardai d'un air tranquille. La veille, chez sa mère, je l'avais à peine vue. Maintenant, elle me sembla belle encore, mais moins languissante d'attitude. Ses traits étaient plus accusés, sa taille plus droite, son geste plus hardi. Elle frémissait de colère.

— Est-ce par votre ordre, monsieur, — me dit-elle, — que vos gens m'empêchent de sortir?

— Par mon ordre, en effet.

— Et me direz-vous, monsieur, pour quel motif vous l'avez donné?

— Vous oubliez, madame, que je suis le maître. Lisez la loi.

— La loi! — fit-elle avec stupéfaction. Puis, comme si elle avait mal entendu : — Et quand lèverez-vous cet ordre?

— Jamais, madame.

— Je ne pourrai donc jamais aller chez ma mère?

— Jamais.

— Mais ma mère pourra venir ici, je suppose?

— Votre mère ne sera pas reçue ici.

— Alors je lui écrirai.

— Votre lettre me sera remise, et votre mère ne la lira pas.

— Tenez, monsieur, — dit-elle sèchement après avoir fait deux pas devant moi en se retournant pour me regarder en face, pendant que, renversé dans mon fauteuil, je l'examinais avec curiosité, — si vous avez résolu de me rendre encore malheureuse, j'aime mieux retourner chez ma mère.

— Je ne l'aime pas mieux, moi.

— Croyez-vous pas, — fit-elle alors avec dédain, — que je me soumettrai à vos caprices?

— Il le faudra bien. La loi vous y oblige.

— Eh! monsieur, qu'a donc de commun la loi?...

— Beaucoup de choses. La loi me donne sur vous un pouvoir d'autant plus étendu que vous m'avez trahi et que je puis en montrer la preuve.

— Alors, monsieur, je demanderai à la loi de nous séparer.

— Mais je m'y refuserai, et comme je dirai que vous réclamez votre liberté pour en faire un mauvais usage, vous resterez en mon pouvoir.

— Et pourquoi faire ?

Ici je me levai et la regardai en face : — Pour expier !

XXI

Tel fut le premier acte du drame. Il était net et hardi. Il eut ce résultat que je prévoyais, d'exaspérer cette âme froide.

Isabelle s'était laissée tomber sur un siége. Les lèvres frémissantes, les bras croisés sur sa poitrine, elle me regardait avec défi. Ses petits pieds, chaussés de souliers de satin noir et de bas à jour, s'agitaient sur le tapis, et son sein soulevait dans les dentelles de son corsage les longues boucles de ses cheveux. — Ah! vous croyez, — lui dis-je en marchant de long en large devant elle, — que pendant trois ans, au lieu de vous repentir, vous m'aurez décrié, bafoué, harcelé, poussé à bout; vous croyez que vous m'aurez imposé la honte de vous rouvrir ma maison, et que, revenue ici, malgré moi, vous me ferez accepter, par lâcheté, de nou-

veaux opprobres? En vérité! vous avez trop compté sur ma sottise, et je vais vous prouver que vous avez eu tort.

— Et vous croyez, vous, — répondit-elle, parodiant mon accent et mes paroles, — que je me serai délivrée de la tyrannie de ma mère pour me replacer sous la vôtre? Vous avez trop compté sur ma faiblesse, et je vais vous prouver que vous avez eu tort.

— Que parlez-vous, — m'écriai-je en m'arrêtant, — de la tyrannie de votre mère?

— Ne pensez-vous pas, — fit-elle avec un ricanement, — que c'est le repentir qui m'a poussée à revenir dans cette maison? Jamais, si j'avais été libre, je ne vous aurais revu! Je n'ai accepté le supplice de vivre avec vous que pour me débarrasser des obsessions de ma mère. Et si je dois retrouver ici l'esclavage qui me torturait chez elle, je saurai m'en délivrer.

— Je ne comprends pas, — dis-je alors lentement, — comment, avec votre caractère, vous avez pu subir la domination d'une femme qui n'a plus aucun droit sur vous.

— Et moi, je ne le comprends pas moi-même! Cela est cependant. Ma mère me domine, elle

me fascine, elle m'énerve, elle me fait peur. Encore aujourd'hui, je suis devant elle ce que j'étais, enfant. Son regard me paralyse. — Et, avec une expression glaciale, elle ajouta : — Je la hais.

— Ainsi, — répondis-je en hésitant, — c'est malgré vous que cette réconciliation s'est faite ? Vous ne la souhaitiez que pour vous délivrer de votre tyran ? Et vous ne tenez pas, par-dessus tout, à cette considération du monde....

Je fus interrompu par les éclats d'un rire convulsif. Isabelle, tendant le bras, me désigna d'un geste de mépris : — Ah! vous ne me connaissez pas mieux qu'au premier jour ! — s'écria-t-elle.

XXII

Sur ce mot, je la regardai en tressaillant. Pour la première fois de sa vie, la vérité s'échappait de sa bouche, et, comme si, maintenant, elle eût tiré de l'orgueil de son caractère, elle se plaisait à m'en révéler, un à un, les plus ténébreux côtés. Ayant enfin arraché son masque, elle semblait me faire honte de l'avoir pris si longtemps pour son visage, et je crois qu'elle se fût vantée en s'exagérant elle-même, s'il lui avait été possible de s'exagérer.

Cependant, voyant que je restais là, à l'examiner en silence, elle reprit, riant encore :

— Ne sais-je pas maintenant ce qu'elle vaut, cette considération du monde ? A qui s'attache-t-elle, dites-le ? Combien de femmes qui ont fait pis que moi, sont honorées, adulées, et regardent les gens d'un air superbe. Leurs maris les

redoutent, leurs rivales les envient, le monde les défend! et tant d'autres, qui n'ont pas à se reprocher la faute la plus légère, opprimées, déchirées, saignent sous les sarcasmes des idiots. Quel idéal pour une femme jeune, belle et de race, de passer sa vie comme celles-là, à s'observer, à faire la modeste, à s'abêtir, à se respecter inutilement comme un roi sans royaume, à changer de toilettes pour s'occuper, à dire des riens d'un air fade, à feindre de ne rien comprendre, à fréquenter des imbéciles, à n'oser enfin porter la main sur tant de choses attrayantes dont l'idée lui met l'eau à la bouche, et tout cela, pour faire dire : *elle est honnête!* à des douairières repenties et à des fats édentés mis à la réforme, pendant que son mari murmure ; *elle est assommante!* Ah! mieux que ma mère et vous, je connaissais le monde, dès le début!

— Mais s'il en est ainsi, — m'écriai-je, — nous pouvons tous deux nous entendre....

Elle se leva, me saisit la main, et, quittant aussitôt son air railleur, avec une résolution désespérée, elle dit :

— Écoutez. Nous n'avons que faire des opinions, des volontés et des passions des autres, quand il s'agit de nous deux seuls. Vous me haïssez, mais vous ne tenez pas à me faire expier mes fautes. Vous ne tenez qu'à vous délivrer de moi. Moi, je ne tiens, comme vous, qu'à recouvrer ma liberté. Cette loi dont vous me menaciez ne veut pas rompre cependant le lien maudit qui nous attache l'un à l'autre. Eh bien! dénouons-le librement. C'est une indignité qu'un homme tel que vous soit enchaîné pour la vie à une créature telle que moi. Séparons-nous. Ce que je vous demande, c'est de me laisser fuir loin de ma mère. Je quitterai votre nom, que je ne mérite pas de porter. Jamais vous n'entendrez prononcer le mien. Je mettrai, s'il le faut, des mondes entre nous. Vous pourrez, pardonnez-moi ce que je vais vous dire, — elle prononça ces paroles en me regardant fixement, — vous pourrez aimer enfin et posséder celle qui, seule entre toutes les femmes, a trouvé grâce devant vos yeux. Mais laissez-moi partir....

Elle aurait pu continuer ainsi longtemps sans que je songeasse à l'interrompre. J'étais anéanti. Debout tous deux, l'un devant l'autre, nous nous

examinions éperdument, comme si, pendant les trois années de notre séparation, quelque événement formidable avait modifié nos visages et nos âmes. Maintenant, chacun de notre côté, nous découvrions en nous-mêmes des choses profondes que, jusqu'alors, nous avions à peine soupçonnées. Elle reprit enfin, voyant que je n'osais rien dire :

— Préférez-vous ne rien décider entre nous ? Eh bien ! promettez-moi seulement de ne pas me poursuivre dans ma fuite. Je trouverai le moyen de m'échapper, et j'écrirai à ma mère que vous m'aviez pardonnée, mais que je n'ai pas voulu de votre pardon. De cette façon, nul ne pourra plus douter de mes irréparables torts, et ma mère n'aura plus de motifs de haine contre vous. Si vous voulez, je partirai au grand jour, avec mon amant, car j'en ai un....

— Taisez-vous ! — m'écriai-je. Je l'entendais enfin, cet aveu que j'avais pressenti, mais je ne m'attendais pas au sentiment d'horreur qu'il devait me causer. Je me demandais, maintenant, si je n'étais pas coupable d'écouter cette proposition d'adultère que me faisait ma femme. Car enfin cette créature est ma femme ! Il me sem-

blait que la plus grande part de cette offre honteuse rejaillissait sur moi, mais, mesurant l'étendue de mon abaissement, dans ma propre abjection je sus trouver quelque courage.

— Je ne veux pas de cette immolation, — dis-je à Isabelle. — Si j'étais assez vil pour accepter ce pacte infâme, je l'accepterais hautement. Du moins, ne feindrais-je pas une vertu en commettant une bassesse.

— Mais ne pensez-vous pas à ma mère ! — répondit-elle. — Si elle soupçonne notre accord, plus que jamais elle voudra se venger de vous. Songez, Daniel, aux victimes innocentes qui succomberont sous ses attaques. Croyez-moi, je connais votre ennemie mieux que vous. Laissez-moi faire.

Ce fut là le coup suprême. Ma conscience à l'agonie se débattit encore un moment et céda. Mais alors, comme le soldat qui déserte, se retourne au seuil de sa tente et pâlit en attachant les yeux sur son drapeau, je reportai douloureusement mes souvenirs en arrière, et, en remontant le long cours de mon existence honorable, je sentis quelque chose de grand qui mourait en moi, et je roulai à terre, aux pieds d'Isabelle.

Quand je repris mes sens, spectacle étrange Je vis à genoux, à mon côté, une pâle figure de femme en pleurs, interrogeant mon souffle et me soulevant dans ses faibles bras pour m'aider à respirer. Dieu, qui ne fait rien d'absolu, avait déposé dans le cœur de la créature la plus abjecte, un germe de sensibilité qui devait lever ce jour-là. Isabelle comprit ce que je souffrais, et, pour la seule fois de sa vie peut-être, elle pleura sur une douleur qui n'était pas sienne.

Il y a quelque chose de si abandonné dans le malheur, qu'il ne sait refuser aucun secours. Ces larmes répandues sur mes peines me firent du bien. Elles m'étaient dues; je les acceptai. Pauvre cœur humain, dans quel abîme tu te caches! J'oubliai tout, et, entraîné par un reste d'habitude, je ne vis auprès de moi qu'une amie.

Mais Isabelle!... lorsque respirant librement et plaçant ma main dans la sienne, je la regardai, elle se leva avec la farouche pudeur du crime qui n'accepte pas de pardon.

— Croyez, — me dit-elle, — que si j'étais perfectible, je passerais ma vie à mériter la

grâce que m'offre votre cœur trop facilement touché. Mais je ne suis pas plus digne aujourd'hui de votre pitié, que je ne le fus autrefois de votre amour. En ce moment même, je ne songe qu'au succès de mon dessein. Pendant deux ans, lorsque vous me voyiez absorbée dans une contemplation incessante que vous ne pouviez comprendre, je luttais de toutes mes forces contre ma détestable nature, qui m'entraîne instinctivement vers le mal. Ah ! que de fois, pendant ces deux années d'épreuves silencieuses, je me suis débattue cruellement, en attachant ma pensée sur votre mérite et sur le tranquille bonheur que je pouvais trouver auprès de vous ! Que de fois j'ai voulu me jeter à vos pieds pour vous révéler mon supplice, vous demander de m'arracher aux excitations de moi-même, et vous crier de m'entraîner loin de ce monde où je sentais ma perte ! Mais, Daniel, alors, m'eussiez-vous comprise, ou plutôt, alors comme aujourd'hui, ne vous eussé-je pas fait horreur ! Dieu s'est trompé en me faisant naître dans une position où les fautes sont irréparables. Je suis une erreur de la nature. J'étais faite pour sortir des flancs d'une prostituée. J'ai l'âme d'une fille. Et je vous le dis : m'offririez-vous maintenant de

dévouer toute votre vie pour me faire oublier le passé, et pour l'oublier noblement vous-même, je vous trahirais encore, car je ne sais pas ne pas trahir, et le mal que je fais, seul, peut contenter mes appétits.

Ces paroles furent dites sèchement, froidement, hautement, sans larmes; et, en les écoutant, j'étais épouvanté. Souriant cependant, en rassemblant sous ses doigts les dentelles de son corsage, elle reprit :

— N'ayez donc nul remords en m'accordant ce que je vous demande, car je ne puis être ni ramenée ni vaincue. Ma mère seule eut la puissance de me faire attendre. Jamais pourtant je ne me soumis à elle; j'épiais toujours l'occasion que ses intrigues me laissaient entrevoir. Cette femme m'exaspère. Je sens que, si elle me connaissait, elle me tuerait. Mais, comme je ne veux pas mourir, comme j'ai soif de connaître ce qu'il y a de si attirant et de si vertigineux dans les profondeurs de la vie, acceptez le marché que je vous propose, ou ma mère, croyez-le bien, vous perdra.

— Jamais! — répondis-je avec horreur. — Ja-

mais je n'accepterai cela. Laissez-moi! laissez-moi, vous dis-je! Ah! les gens qui doutent de l'enfer sont bien incrédules? L'enfer est ici, et nous sommes tous des damnés!

Et, pendant qu'Isabelle se levait pour se jeter sur moi, je reculais pas à pas devant elle, je heurtais et renversais les meubles par la chambre, je m'embarrassais les bras dans les rideaux. Enfin, au moment où je touchais le seuil de la porte, je m'évanouis encore comme elle avançait la main pour me saisir.

XXIII

Quand je revins à moi elle avait disparu. Je demandai, je m'informai; personne ne l'avait vue sortir. On la chercha par la maison, dans le jardin; elle s'était enfuie sans laisser trace de son passage. La nuit tombait. Je courus aussitôt chez la baronne de Grandmont, où j'étais allé déjà la veille au soir, — mais sans pouvoir lui rien dire, parce que Louise était auprès d'elle, — et, en chemin, tantôt je me sentais défaillir de honte, tantôt, exalté, avec des transports d'enfant, je criais : — Libre ! libre ! — A la porte de l'hôtel, je vis de loin les domestiques rassemblés qui causaient à voix basse. — Madame et mademoiselle sont parties, — me dit l'un d'eux.

— Parties. Où donc? — demandai-je.

— Au Grandmont.

— Et depuis quand?

— Depuis une heure.

— Depuis une heure ? Pourquoi parties ?

— Je l'ignore, monsieur.

— Parties ! — me disais-je ; et je restais là, devant eux, abîmé de terreur et de surprise.

Enfin, comme ils me regardaient en silence :

— Madame n'a pas laissé de lettre pour moi ?

— Non, monsieur.

J'entraînai le valet à l'écart ; — et.... mademoiselle non plus ?

— Non, monsieur.

Je me sentais mourir. — Qui est venu à l'hôtel aujourd'hui ?

— Personne, monsieur. Ah ! si ! — reprit le valet tout à coup. — Madame a reçu une visite.

— Et de qui ? — Je haletais en attendant la réponse.

— De M. Georget.

— Georget ! Toujours Georget ! — Je m'élançai dans la rue.

XXIV

Georget fit un saut de trois pieds quand il me vit entrer dans sa chambre. Il vint à moi les bras ouverts. Il rayonnait de triomphe et de joie. — Ah! mon ami, — s'écria-t-il, pendant que je le regardais d'un air sombre, — vous avez enfin donné satisfaction à la morale! Je vous en félicite! Mme de Torreins m'a tout appris. Et comment se trouve votre femme chez vous?

— Qu'êtes-vous allé faire chez la baronne de Grandmont? — répondis-je en le tenant à distance.

— Je suis allé lui conter la nouvelle. Tout Paris la savait déjà.

— Et Louise? Où était-elle?

— Elle était auprès de sa mère.

— Misérable! — Et sans me donner le temps

de répondre à Georget, je me précipitai vers la porte ; mais, sur le seuil, il me retint, me suppliant de m'expliquer. Alors, je le repoussai de toutes mes forces : — Cherchez au fond de tous les malheurs, — m'écriai-je, — vous trouverez un imbécile !

XXV

Je passai la nuit à écrire à Louise et à la baronne, sans pouvoir parvenir à tracer une lettre qui me satisfît. Des terreurs m'assiégeaient soudain et me paralysaient sur ma chaise, puis je reprenais courage, et, me rappelant la jeunesse de Louise et sa force, je me disais : — Elle aura résisté. — A l'aube, exaspéré de pressentiments sinistres, je jetai mes lettres au feu, et, me reprochant de n'être pas parti au Grandmont dès la veille, je demandai des chevaux. Debout dans la cour, aussitôt qu'ils y arrivèrent, je pressais les palefreniers et j'attachais les traits de mes mains. Enfin lorsque ma berline roula dans la rue, penché jusqu'au ventre à la portière, j'excitais les postillons avec des offres extravagantes qui les faisaient bondir sur leurs selles; et les quatre chevaux fouaillés, se lançant à corps

perdu, dévoraient l'espace. Mais, plus ils allaient vite, plus il me semblait qu'ils pouvaient aller plus vite encore.

Tout près de la barrière d'Italie, s'établit, entre une berline de poste qui débouchait du boulevard extérieur et la mienne, une lutte de vitesse. Quelque temps, avec des élans furieux et de grands bruits de grelots, mes chevaux se maintinrent en tête, mais au tournant du boulevard, les deux voitures se heurtant soudain aux roues, bondirent sur place, puis restèrent immobiles, accrochées l'une à l'autre; et les huit chevaux exaspérés, se secouant entre les traits et s'enlevant sur les jarrets pour se mordre, poussaient sous l'éperon des cris de fureur. Les postillons se disputaient, et, frappant à tour de bras, s'époussetaient à coups de fouet les reins et les épaules. Tout à coup, les roues s'étant dégagées, les chevaux se calmèrent, et les deux voitures roulèrent lentement l'une auprès de l'autre. Je baissais la glace de ma berline, lorsqu'à la portière de l'autre berline qui s'ébranlait enfin sur le pavé, deux têtes effarées passèrent tout près de moi. C'étaient celles d'Isabelle et de Cabâss!

— Je vous vengerai de lui! — me dit vivement Isabelle en se rejetant au fond de sa voiture, qui, soudain, dépassant au grand trot la barrière, s'enfonça dans un nuage de poudre. Elle m'avait vu m'élancer vers eux et elle avait eu peur. Mais déjà je ne songeais plus à les retenir. Souriant malgré moi, à l'idée de l'étrange moyen que Cabâss avait trouvé pour répondre à mon insulte, je pressai de nouveau mes postillons, et ma berline, tournant à droite, roula plus vite que jamais sur la route du Grandmont.

Comme ma voiture atteignait le dernier relai voisin du château, en me haussant sur les coussins j'aperçus loin, bien loin, sur la route toute plate, un cavalier lancé à fond de train qui s'en venait droit sur nous. Il montait un cheval bai, rapide d'allures, et, la tête en avant, les deux poings au garot, il le poussait à outrance. Je reconnus bientôt dans le cavalier le piqueur de la baronne, et la monture qui l'emportait sur son dos n'était autre que Roland, le cheval de chasse du comte de Grandmont. Ma berline, en ce moment, s'arrêtait au milieu de la route et les postillons mettaient pied à terre. Je m'élançai dehors, et, avec de grands gestes, je barrai le passage au piqueur qui, me

reconnaissant, arrêta son cheval essoufflé à trois pas.

— Où courez-vous ainsi? — lui demandai-je.

— A Paris, — répondit-il d'une voix rauque. — Mademoiselle est bien mal. Je vais chercher les médecins.

— Mon Dieu! qu'a-t-elle donc?

— Je ne sais, monsieur. Elle étouffe. Madame en perd la tête....

— Mais pourquoi sont-elles allées au Grandmont?

— Je ne sais, monsieur.

— Tenez, — m'écriai-je, — donnez-moi votre cheval et prenez ma berline. Vous arriverez peut-être un peu plus tard, mais au moins vous ramènerez les médecins avec vous.

Le piqueur sauta à terre et je m'élançai en selle. En même temps, la berline tournait sur elle-même faisant face à la route de Paris. — Vingt francs de guides! — disait le piqueur aux postillons en se précipitant dans la voiture.

Emporté par le galop furieux du cheval de chasse, j'étais déjà loin.

DANIEL AU MÉDECIN DE TROUVILLE.

22 mars 1846.

Frappée à mort ! accourez sans perdre de temps. Elle est condamnée, Louise. Peut-être pouvez-vous la sauver ?

Non. Ne venez pas. C'est trop affreux ! Ne venez pas ici pleurer ! Ne venez pas !...

Est-ce un rêve que je fais qui me rend fou ? Je l'avais laissée pleine de grâces, de jeunesse... et maintenant je la retrouve inerte et décolorée.... une chose sans nom qui souffre encore.

Elle m'a vu entrer. Elle m'a reconnu. Elle était assise dans un grand fauteuil, toute en

noir, en face de sa mère. Elle a pâli. Elle a porté brusquement la main à son cœur. Je n'ai rien dit. Mais elle, elle a dit : — Ce n'était donc pas vrai ? — Alors, j'ai pleuré, sangloté. La présence de sa mère la gênait ; cependant elle m'a vite tendu ses deux mains tremblantes, en levant les yeux au ciel.

Huit heures.

Les médecins sont arrivés ce soir. Ils étaient trois. D'abord, ils n'y ont rien compris. Elle dormait. Elle a parlé clairement, éloquemment, dans une sorte de rêve qui ressemblait au délire. Elle m'a nommé. Je ne me rappelle pas ce qu'elle a dit. Enfin ils connaissent tout !

On l'a réveillée pour l'ausculter. Chacun à son tour, ils ont appuyé l'oreille sur sa poitrine, à cette place où le cœur, démesurément grossi, soulevait les côtes de coups furieux. Elle s'inquiétait de voir ainsi ces trois hommes pressés autour d'elle. Elle les regardait de ses yeux agrandis, avec une terreur mêlée d'espoir.

J'ai voulu assister à la consultation. On ne me l'a pas permis.

Après la consultation, le plus âgé des médecins, un homme robuste avec des cheveux tout blancs et des yeux noirs, me prenant à l'écart, m'a dit : — Monsieur, comme vous êtes le seul homme ici, c'est à vous que nous allons rendre compte. La malade ne peut pas guérir. Cependant, il est possible qu'une heure de sommeil, un accident, une émotion, la soulagent pour quelques jours. Il se peut aussi qu'elle meure à l'instant même, pendant que je vous parle. Elle a le cœur si volumineux, que le moindre effort de voix, un léger accès de toux suffira pour le déchirer. Nous avons cru devoir ordonner....

Je n'ai pas écouté le reste.

Minuit.

Elle s'est rendormie depuis une heure. J'ai pu échanger quelques paroles avec la malheureuse mère. Ma dernière visite, à Paris, — le soir où je vins chez la baronne, sans pouvoir parvenir à lui annoncer ce que j'avais résolu de faire pour me venger d'Isabelle et de Mme de Torreins,— avait inquiété Louise. Mais ce ne fut pas là la cause.

La cause vint de Georget, qui le lendemain, s'empressa de lui conter, d'un air gai, la nouvelle de ma réconciliation avec ma femme.

Elle se leva toute droite et retomba sur son siége, foudroyée. En revenant à elle, elle voulut partir. Sa mère, aussi indignée qu'elle-même, chercha à la rassurer et lui adressa des observations; mais elle voulait partir. Elle partit. Elle eut trois nouvelles défaillances en route. Voilà. C'est moi qui l'ai tuée!

Une heure.

Ce pesant sommeil n'engourdit même pas les souffrances de la malade. L'un de ses bras pend vers la terre, l'autre est étendu sur ses genoux. Sa tête, adorable et pâle, roule machinalement sur l'oreiller, baignée de sueur.... Oh ! comme je sens qu'elle souffre ! Elle écarte de ses mains tremblantes je ne sais quelles funèbres images. De grosses larmes coulent de ses yeux. Déchirant ! déchirant ! Horrible à voir ! Intolérable ! Une enfant résignée qui ne peut pas mourir.... qui fait des efforts pour mourir.

Sa vieille mère souffre autant qu'elle. Elle remue la tête machinalement. Elle a l'air hébété, avec ses regards mornes et lourds cloués sur sa fille.

Tous les deux, pétrifiés de douleur, nous sommes penchés en silence. Affreuse nuit ! Le vent

gronde et pleure ; la flamme bruit dans l'âtre ; la lampe, à demi baissée, nous éclaire d'une lueur blafarde ; un chien hurle dans la cour.

Deux heures.

On dirait, pendant qu'elle dort, que ses paupières s'affaissent sur ses yeux. Ses joues ont la couleur lisse de l'ivoire, et les contours de son visage sont arrêtés comme ceux d'une statue. L'haleine est courte, saccadée;... un souffle! Il semble que l'âme est comme hésitante, comme suspendue. Elle voltige sur les lèvres décolorées, qui se ferment instinctivement....

Horrible! Voilà maintenant qu'elle s'éveille pour mourir!

Elle s'est dressée sur son fauteuil, les mains étendues sur les bras du siége, et l'on voit, à chaque mouvement du cœur, se gonfler les voiles sur sa poitrine et battre les artères à la base de son cou. Comme elle est pâle! Ses lèvres blémies ne se détachent plus du tout sur le mat de sa

peau. Elles laissent voir entre elles ses dents brillantes; et ses mains fluettes tremblent doucement. Soudain, ses narines se gonflent. Une réaction de colère se fait dans cet esprit résigné. Elle regarde longtemps, avec une inutile persistance, son sein hatelant. Elle le presse et l'apostrophe. — Mais il ne se calmera donc pas! — s'écrie-t-elle avec désespoir. — Qu'as-tu, mon enfant? — dit la mère. — Ce que j'ai? — répond-elle. — C'est comme une bête que je sens vivre là, dans moi, et qui veut sortir.

Trois heures.

Maintenant, elle se désole. Elle pleure. — Ah! quelle torture! — s'écrie-t-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots. — Mon Dieu! ayez pitié de moi! Ai-je assez souffert? Malheureuse que je suis! Ma pauvre mère, qu'ai-je fait pour souffrir ainsi? Ah! maman, tu ne peux pas t'imaginer ce que je souffre! Embrasse-moi pour me donner du courage! Ne me quitte pas. Et vous, cher Daniel, vous non plus ne me quittez pas! Ah! Dieu! — dit-elle soudain avec exaltation en tendant ses petites mains vers le ciel, — où sont le soleil, les fleurs et les arbres? Il a fait si beau aujourd'hui!

Elle s'arrête, pleure encore, et puis elle recommence avec des accents touchants, d'une douceur infinie; elle se plaint comme un enfant. —

Je fais cependant tout ce que les médecins ont ordonné, — murmure-t-elle. — Je suis scrupuleusement le traitement qu'ils ont prescrit! Je me soumets à tout! Je prends mes potions! Je reste dans mon fauteuil! Je ne pense à rien! Je ne parle pas! — Et elle ne cesse de répéter : — Quel malheur! Ah! mon Dieu, quel malheur!

Cinq heures.

Tous deux longuement serrés dans ses bras. Arrosés de larmes amères tous deux.... — Ne pleurez pas, — nous dit-elle. — Souffriras-tu, mon Dieu! cette triple agonie?

De temps à autre, étouffant, je quitte cette chambre maudite. Je marche par les corridors du château, cognant les murs comme un homme ivre. Mes membres dévalent sous moi. — C'est ma faute! ma faute! — Ainsi je dis en dévorant mes larmes et en me déchirant la poitrine. Et puis, je reviens à elle.

Pourquoi est-ce que j'écris à cet ami qui ne sait rien de moi depuis trois mois? Qui ne peut comprendre ma lettre? Qui ne la recevra pas?

Tout ce que je fais est machinal et douloureux.

J'ai prié Dieu, supplié Dieu. Une mort si peu méritée!... J'ai offert à Dieu ma vie pour la sienne.

Elle m'a vu à genoux. Elle a soulevé sa main. Avec un sourire radieux elle l'a posée sur ma tête. . . . . .

. . . . . .

Comme six heures sonnaient à l'horloge du château, l'aube froide se leva, pâle et rose, et fit rougir la lueur de la lampe. Le feu jeta une grande flamme et s'éteignit dans les cendres. Dans la chambre voisine, par la porte entr'ouverte, Daniel aperçut tous les serviteurs en cercle, à genoux.

Le silence planait sur la maison tout entière. Louise vivait encore. Assis devant elle, un peu de côté, le buste avancé, la tête rejetée sur les épaules, l'œil fixe et le doigt dirigé vers la place de son cœur, Daniel le guettait avec une terreur attentive. Gorgé de sang, — il le savait, — sous l'effort du sang, le cœur devait déchirer son enveloppe. Chacune de ses pulsations, en soulevant démesurément la poitrine de la jeune fille, renvoyait un violent contre-coup dans le cœur du malheureux qui la veillait. Louise, essoufflée et à

moitié endormie, ne s'attendait à rien cependant. Mais sa mère, appuyée sur les deux poings, le cou et les yeux de travers, commençait à se dresser dans son fauteuil. Elle se doutait bien, elle, de ce qu'elle allait voir! Enfin, Louise entr'ouvrant les yeux, se mit doucement à sourire, puis soudain, sans pousser un cri, elle s'abattit en avant, sur les bras de Daniel.... morte!

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, les serviteurs trouvèrent Daniel évanoui, affaissé sur les talons, la tête enfouie dans les genoux de Louise toujours assise et renversée en arrière. Il y avait un quart d'heure que la jeune fille était morte. La mère, toute droite dans son fauteuil et le visage tourné de côté, regardait toujours et attendait.

On l'emporta avec Daniel. On étendit le cadavre sur le lit.

Pendant le reste du jour et toute la journée du lendemain, blotti dans un coin de sa chambre, sur les coussins où on l'avait déposé, les rideaux baissés, les fenêtres closes, Daniel resta là, sans mouvement, sans voix, sans regards. Celui qui

l'eût vu aussi profondément enfoncé dans sa stupeur eût été terrifié. Inerte, affreusement pâle, glacé, plié en deux, il n'avait plus de lumière dans les yeux, plus de sang sous la peau, plus d'intelligence sur la face. Sa pensée était encore mieux engourdie que ses membres, et, de toutes ses sensations passées, il ne lui restait même plus un appréciable souvenir. Le duel du comte, la maladie de Louise, les menaces de Mme de Torreins, la fuite de sa femme et de Cabâss, la dénonciation de Georget, la rencontre du courrier sur la route, la dernière visite des médecins, et enfin la mort subite de la jeune fille, tout cela se heurtait dans son esprit détraqué, et tourbillonnait, rompu, informe, épars, comme des rêves. Il ne souffrait plus, il ne sentait plus ; à peine se connaissait-il. Il se disait à perte d'entendement que Louise était morte, et cela lui suffisait. Sans passion maintenant, sans intentions, il attendait vaguement un je ne sais quoi qui devait tout finir.

Tant que la lutte désespérée qu'il avait soutenue pendant huit mois, avec la volonté de vaincre, contre les hommes et les choses, le tint en haleine, il put s'abuser sur ses propres forces, et, voyant les obstacles se briser devant

lui, sans qu'il fît à autrui la moindre concession de conduite ou de caractère, il se haussa démesurément dans son esprit et ne redouta plus rien ni personne. Mais, maintenant, cette puissance invisible, dont le mutisme révoltait si bien son orgueil, s'était dressée à son tour en travers de son chemin, et, sentant peser sur son front sa lourde main, il était plus petit et plus hésitant que l'enfant d'un jour, tâtonnant l'air en quête du sein maternel.

Ainsi, tombé soudain du haut de ses espérances, aplati, écrasé, stupide, il n'avait pas vu entrer, à plusieurs reprises, dans sa chambre obscure, Lambert son domestique. En vain le vieillard, s'autorisant de l'état navrant de son maître, avait-il osé lui parler. Son maître n'entendait plus. Les deux mains errant sur la terre, le dos au mur, le cou nu, les cheveux épars, il ressemblait à ces soldats blessés qui s'éveillent de leur évanouissement, la nuit, sur un monceau de morts, au milieu d'un champ de bataille. En balançant leur tête effarée et sanglante, ils se demandent où ils sont, et regardant tout autour d'eux, à la lueur de la lune, ce qu'ils voient leur semble si atroce, qu'ils croient rêver et se rendorment lourdement.

Le lendemain soir de la mort, Lambert pénétra de nouveau dans la chambre de Daniel, portant un plateau couvert d'une nappe entre ses deux mains étendues. Daniel vit tout à coup un bras qui lui tendait un verre. Il le prit machinalement et but. Cela lui fit un effet étrange. Il lui semblait que la vie lui rentrait, avec le vin, dans le ventre. Trois fois il tendit son verre, et trois fois Lambert le remplit.

Mais, en même temps que la vie, s'éveillait dans le cœur du malheureux une douleur intense. Tout ce qui, jusqu'alors, avait été confus en lui, s'accentuait avec une netteté terrible. Il se leva soudain, fit quelques pas au hasard, et renvoya le serviteur maladroit qui l'avait tiré du néant. Quelque temps il se promena, la main crispée sur sa poitrine découverte, sombre, hagard comme une bête fauve en cage, creusant plus profondément ses pensées renaissantes qu'un fou. Il allait sans rien voir, d'un pied trébuchant, en contournant les meubles, les lèvres tirées sur les dents ; mais, quoi qu'il en eût, lui qui avait tant exécré les horreurs de la vie et ses platitudes, il ne pouvait trouver de cris de révolte. Il était vaincu.

Enfin, les muscles de sa face se détendirent; il se résigna doucement et s'assit devant sa table. En écrivant, il soupirait. A mesure qu'une page était remplie, il la poussait du doigt, et la page s'en allait glisser au loin, par terre.

Il écrivit encore une dernière page. Mais il ne jeta pas celle-là. Quand elle fut cachetée, il la laissa sur sa table.

Le lendemain de bonne heure, Lambert, écrasé de fatigue, qui, de temps à autre, revenait épier Daniel par le jour de la serrure, l'entendit tout à coup éclater en sanglots. Il se précipita dans la chambre. Par la fenêtre grande ouverte, la lumière du printemps entrait à flots, et ce n'était, s'exhalant du parc, que chants d'oiseaux, vent doux, tièdes senteurs des fleurs nouvelles. Daniel fermait les volets, la fenêtre et les rideaux de ses mains tremblantes. — Oh! ce soleil, ce ciel bleu, ces fleurs, toutes ces belles choses, — disait-il en pleurant, — c'est donc pour me faire encore aimer la vie!

Cependant des bruits confus s'élevaient du rez-de-chaussée du château. Les roues des voitures criaient sur le sable, dans la cour, et l'on entendait grincer les grilles sur leurs gonds. Soudain

les chants des prêtres retentirent au seuil de la maison. Daniel, alors, comme s'il eût obéi à une impulsion secrète, se dépouilla de ses habits et se rhabilla lentement. Puis il descendit dans le grand salon ; et là, redevenu subitement maître de lui-même, il salua l'assemblée, s'adossa à la cheminée et *fit les honneurs*. Il n'y avait pas de parents.

A mesure qu'une personne entrait, elle allait à lui et le saluait.

De tous les châteaux des environs, des villes voisines, de Paris même, arrivait du monde. Le salon était déjà plein, lorsque de longs claquements de fouet résonnèrent dans la cour. Presque en même temps, plusieurs hommes se poussèrent devant la porte. Georget marchait très-vite parmi eux, comme s'il eût craint d'être en retard. Il se fit à sa vue une explosion de sang sur la face de Daniel. Cependant il lui rendit son salut sans prononcer une parole.

Un maître des cérémonies en rabat, couvert d'un manteau et tenant sous le bras son chapeau à plumes, s'avança enfin sur le seuil et dit à

haute voix : — Messieurs les membres de la famille ! — Daniel se présenta aussitôt ingénument, et, pendant qu'il se tenait debout, isolé au milieu de tous ces hommes qui le regardaient en silence, il y avait sur son visage quelque chose de désespéré. Un frémissement sourd circula dans l'assemblée. — Cela me semble choquant ! — dit Georget à voix basse.

Tout le monde cependant, suivit Daniel.

Arrivé dans le vestibule, ses regards rencontrèrent le cercueil drapé de velours blanc, que six hommes vêtus de cagoules étaient en train d'élever sur leurs épaules. Il plia comme sous un coup inattendu et pâlit, mais se dominant encore, il s'approcha du cercueil, posa la main sur le couvercle, et, sans faire attention à personne, il se mit à marcher ainsi, la tête basse. Les prêtres allaient devant, avec la croix, chantant. Les domestiques suivaient Daniel. Des jeunes filles en robes blanches, portant des cierges, le front voilé, accompagnaient le corps ; puis venaient les invités, et, derrière eux, parmi les équipages tendus de crêpe, tous les enfants du village où avait été élevée Louise, tous les pau-

vres qu'elle avait secourus, toutes les femmes en costumes bariolés ; une foule énorme.

Couvert d'un drap blanc qui flottait, le cercueil se voyait de loin, balancé au-dessus des têtes.

C'est dans cet ordre que l'on se dirigea, par la grande rue du village, vers la petite église, et que l'on revint au château.

On traversa de-nouveau la cour d'honneur et l'on s'achemina à travers le parc. Tous les fronts étaient découverts sous les grands arbres, et le soleil de mars, reluisant dans le ciel bleu, faisait fondre le givre sur les rameaux noirs. Le givre tombait ainsi sans bruit, par flocons, de tous côtés, sur le cercueil, comme une blanche pluie de fleurs.

Au fond du parc, sur un exhaussement de terrain planté de sapins, s'élevait le tombeau de famille, large construction carrée, fermée d'une porte de bronze à barreaux. Le père de Louise l'avait fait bâtir, et, le premier, il y trouva sa place. Auprès de la porte ouverte se tenaient deux fossoyeurs, et la dalle de marbre blanc qui devait éternellement peser sur le corps de la jeune fille, était alors appuyée contre le mur extérieur du tombeau.

Arrivé là, le cortége s'arrêta; le cercueil fut posé à terre; les prêtres se groupèrent en face, — la croix d'argent plantée devant eux, — et les assistants formèrent le cercle, échelonnés sous les arbres et jusqu'au bord de la prairie.

Les serviteurs pleuraient. Contemplant le cercueil avec une curiosité douloureuse, les pauvres tendant le cou et coudoyant les riches, semblaient tirer de cet objet lugubre une espèce d'enseignement presque consolant pour eux dans sa tristesse. Daniel seul, les yeux au ciel, se refusait obstinément à regarder à ses pieds. Là n'était pas, ou n'était plus, la femme qu'il avait aimée.

Pendant ce temps, le célébrant murmurait la dernière prière.

Les fossoyeurs descendirent enfin le cercueil dans le caveau. Pour lui faire place, ils furent obligés de repousser les deux cercueils qui s'y trouvaient déjà.

Alors, prenant en main une pelle, le prêtre jeta quelques parcelles de terre dans la fosse; puis il imbiba le goupillon d'eau bénite, aspergea la tombe et remit le goupillon à Daniel. Daniel le prit en pâlissant, mais, ne sachant plus

ce qu'il faisait, en voulant le soulever, il le laissa tomber sur le cercueil.

Le prêtre, qui n'avait jamais vu pareille chose, regarda fixement Daniel.

Comme les fossoyeurs soulevaient la dalle de marbre, Georget, devenu rouge et très-ému, après avoir un peu hésité, pénétra dans le tombeau. La largeur de la fosse le séparait de Daniel, et à quatre pieds au-dessous, les dos des trois cercueils alignés sortaient vigoureusement de l'ombre. Georget abaissa un regard mélancolique sur la gaîne de velours blanc qui renfermait le corps de Louise; puis, se mettant à geindre et à pleurer, il avança le bras au-dessus de la fosse et saisit la main de Daniel :

— Oublions notre rivalité sur cette tombe! — lui dit-il d'un air tragique.

Daniel ne leva même pas les épaules.

Enfin, la dalle fut posée à sa place. Debout contre la grille encore ouverte, Daniel vit défiler toute l'assistance. En signe de remercîment, il s'inclinait devant chaque personne qui passait.

Georget soudain s'en vint auprès de lui, et,—réfléchissant qu'il avait au moins autant de droit que lui pour faire les honneurs, puisqu'il avait aussi aimé Louise,—il se mit à l'imiter et à saluer les personnes. Daniel alors referma doucement la porte de bronze, et jetant son bras au cou de Lambert, il laissa là Georget avec les autres, et remonta vers le château.

Mais les enfants du village, qui avaient assisté à la cérémonie, s'étaient déjà répandus dans le parc, errant de çà et de là.

L'un d'eux, grelottant sous ses guenilles, le guetta, l'attendit au passage, et, lui tendant la main, il lui dit en nasillant d'un ton banal :—La charité, monsieur, s'il vous plaît, cela vous portera bonheur! — Daniel, à ces mots, tressaillit, cacha son visage sur la poitrine de son serviteur et fondit en larmes. Mais, quelques instants plus tard, il releva la tête et jeta sa bourse à l'enfant.

Le reste de la journée se passa pour Daniel dans une sombre monotonie. L'intendant de la baronne, en homme bien appris, commandant seul dans la maison depuis deux jours, avait fait servir à déjeuner aux hôtes de sa maîtresse,

et Georget, naturellement, demeura au château. A table, il conta son histoire en l'arrangeant, et s'attrista sur le sort de la jeune fille accomplie que feu le comte de Grandmont lui avait promise pour femme. Il reçut des consolations. Daniel entendait, d'en haut, le bruit des couverts et des assiettes mêlé aux murmures des voix. Affaissé sur un siége, il ne fit pas un geste de tout le jour et ne dit pas un mot. Seulement, il regardait souvent la pendule.

Une seule fois, il se leva pour écrire, mais il s'interrompit bientôt, froissa la page et la jeta sous ses pieds. Cette page fut retrouvée. Elle ne contenait que des mots sans suite, parmi lesquels se détachaient quelques phrases : — Fleur fauchée! tu n'as été faite que pour engraisser un peu de terre....Ton âme est une lumière éteinte.... Il était bien inutile de te créer!

Sur une autre page, répondant peut-être au souvenir de son mariage qui l'avait empêché d'épouser Louise, s'étalait une seule phrase : — Les hommes en sont encore à manger de l'herbe.

Quand la nuit fut venue, tous les hôtes de la baronne étant partis, Lambert entra dans la

chambre de son maître et posa sur la table une lampe allumée. Daniel ne bougea pas.

A dix heures enfin, comme le dernier coup de l'horloge tintait encore, il se leva lentement et promena des regards mélancoliques autour de lui. Il prit dans ses mains la lettre cachetée qu'il avait écrite la veille, et la jeta sur son pupitre, à l'endroit le plus apparent. Puis il chercha dans la poche de son habit, placée au côté de sa poitrine, un objet qui devait y être. Enfin il poussa la porte de sa chambre et descendit.

Au plafond du vestibule était suspendue une large lanterne allumée. Il la décrocha, et il allait ouvrir la porte du parc, lorsqu'il parut se rappeler une chose oubliée, et alors, laisssant la lanterne par terre, il se dirigea vers la chambre de la baronne.

La baronne était couchée dans un grand lit à baldaquin et dormait. A la lueur d'une veilleuse, son profil amaigri se dessinait énergiquement sur la tenture sombre, et, de l'énorme crucifix d'ivoire cloué au milieu, tombait sur elle un étrange regard de pitié. Autour de son lit, sur son lit, dans ses mains immobiles et par terre,

s'éparpillaient les fichus, les robes et les dentelles de son enfant. Elle avait passé la journée à manier ces objets élégants qui rehaussaient si bien autrefois la beauté de Louise. Ces objets.... c'était presque Louise encore. Ils exhalaient je ne sais quel parfum de jeunesse, de grâce et de vie. Daniel en fut comme suffoqué. Il se jeta sur eux avidement et les serra dans ses bras, sur ses yeux, sur sa bouche. La baronne cependant, s'éveillant à demi, poussa un grand soupir. Alors, Daniel traînant après lui le monceau de soie qu'il tenait dans ses mains, s'avança sur la pointe des pieds auprès du lit, et regarda quelque temps la vieille femme.... Enfin, soulevant avec une filiale émotion le bord du drap qui la couvrait, il plia le genou, et, sur ce drap, il attacha longuement ses lèvres.

Puis, sortant de la chambre à reculons, il retourna dans le vestibule, passa les doigts dans l'anneau de la lanterne et descendit dans le parc.

Comme une ombre silencieuse, Lambert qui s'inquiétait de plus en plus de son maître, le suivit, se guidant sur la lumière dansante qu'il tenait à la main. Une large lune roulait dans le ciel sur le dos des nuages. Un vent glacé entre-cho-

quait les branches nues. L'air résonnait partout de bruits étranges. On eût dit que des lamentations s'envolaient, comme des troupes d'oiseaux nocturnes, du cœur des bois.

Cependant, Lambert n'osait approcher son maître ni lui parler. Et pleurant, autant de chagrin que de terreur, il le suivait.

Le tombeau était le but. Daniel ouvrit la porte, entra, la referma, posa la lanterne à terre, et, soulevant à deux mains la dalle pesante, il l'appuya à la muraille, puis il sauta dans le caveau.

A genoux dans l'ombre, au ras de la porte, le serviteur, pendu par les mains aux barreaux, regardait.

D'abord, en se trouvant tout debout dans cette large fosse carrée, avec ces trois cercueils entre les jambes, Daniel fut pris d'une sorte d'éblouissement. — Lambert voyait sortir du trou sa tête et le sommet de ses épaules. — Soudain, allongeant le bras, Daniel amena à lui la lanterne, et s'enfonça avec elle sous le sol du tombeau.

Lorsque Lambert, pour suivre tous les mou-

vements de son maître, se fut redressé et aplati, les bras tendus le long des barreaux, il l'aperçut, à genoux dans un angle de la fosse, les deux mains appuyées sur le cercueil du comte de Grandmont. — Eh bien ! cher comte, — disait-il d'une voix lugubre et railleuse, — quel conseil me donnerez-vous maintenant ? — Et pendant qu'à l'aide d'un long couteau il dévissait le cercueil : — Dans quel état vais-je trouver votre personne ? Vous aviez déjà le cœur bien pourri, de votre vivant. — Le couvercle, en même temps, grinçait sur ses charnières rouillées, et la lanterne éclairait de biais une longue forme blanche. Soudain, étendant la main, Daniel tira le suaire qui voilait la face du comte, et, à sa grande surprise, — le comte ayant été embaumé, — sa face lui apparut toute fraîche, avec les pommettes fardées, un serre-tête blanc au bord des sourcils, la lèvre relevée, les yeux vaguement entr'ouverts et l'air gouailleur.

— C'est étrange, cela ! — dit Daniel en se penchant pour regarder cette figure de mort qui semblait rire. Mais aucun muscle ne bougeait sur cette figure, et son rire était de pierre. — Serait-ce que vraiment, monsieur, vous riez à

l'idée de ce que je vais faire? — Tout à coup il se souleva sur les poings, rabattit brusquement le couvercle du cercueil et s'assit dessus, les coudes sur les genoux, les tempes enfoncées dans les mains, regardant éperdument l'étui de velours qui enfermait le corps de la jeune fille.

Enfin, il se remit à genoux, et, en s'y reprenant à dix fois, il commença à déchirer le velours et à dévisser ce cercueil élégant, moins long, plus svelte et plus léger, sur lequel tremblaient ses mains défaillantes. Ses cheveux se dressaient sur son front et ses dents s'entre-choquaient pendant que, lentement, il soulevait le couvercle. — Oh! que vais-je voir ici? — murmurait-il. Un grand suaire de batiste, à plis floconneux, recouvrait tout le corps. Avec des précautions infinies, il allongea les doigts vers la face, et ramena les plis du suaire dans sa main. La tête de Louise émergea enfin des flots de batiste. Elle était lumineuse et toute pâle, avec ses longs cheveux de soie séparés sur le front, qui s'en allaient, en épais anneaux d'or, de chaque côté de son corps, jusque sur ses genoux. Un oreiller de satin blanc soutenait sa tête pensive; sa bouche, ses yeux étaient fer-

més, et ses mains fluettes, réunies sur sa poitrine, croisaient leurs doigts longs et fins comme si la jeune fille fût morte en priant Dieu.

Quand il la vit ainsi, terrible de repos, effrayante, mais plus éblouissante que jamais, avec sa couleur d'ivoire, ses narines amincies et ses longues paupières baissées qui projetaient des ombres sur ses joues blêmes, il passa sur la face de Daniel comme un sinistre éclair d'espoir et de joie. S'arc-boutant sur les poignets, il la regardait de tout près, et, comme la lumière frappait en plein la morte au visage, il n'était pas un grain de sa peau qui lui échappât. Les yeux agrandis et tout ronds, sans bouger, il paraissait attendre un souffle qui révélât un reste de vie sur cette bouche si pure. Il attendit longtemps. Enfin, se soulevant un peu, il osa toucher les mains du cadavre, mais au contact glacé, il se rejeta en arrière, tremblant d'horreur, et les mains de la morte restaient là, jetées de côté sur sa poitrine, dans une attitude presque vivante.

— Oh ! toi que j'ai aimée ! — dit alors le malheureux affaissé sur les genoux, en laissant

pendre ses bras à terre, — chère petite Louise! si douce, si délicate, si frêle, que j'ai amenée ici, à dix-huit ans, dans ce tombeau! Tant de secousses inattendues et, pour toi, incompréhensibles! Comment pouvais-tu résister aux chocs multipliés de ces passions ténébreuses! Et que d'ennemis ligués contre nous! Tu n'y entendais rien, toi, ma mignonne, à ces volontés qui se heurtaient contre la mienne; tu n'y pouvais rien. Contente d'être jeune, belle, et de vivre; heureuse d'aimer et de te sentir aimée, tu ne demandais rien de plus que de me voir auprès de toi, de me consoler, d'associer dans ton esprit mon souvenir au souvenir de ta mère; et voilà qu'un meurtre soudain cause ta première douleur.... Et que de douleurs depuis lors!...

Il s'arrêta. La tête enfoncée dans la poitrine, les reins ployés, les épaules voûtées, il était comme effondré en lui-même. Quelque temps il resta là, regardant toujours la morte au visage. Enfin il joignit les mains avec ferveur et parla encore.

— Oh! si tu avais vécu, comme je t'aurais

éloignée du monde! Je crois bien que tu ne l'aimais guère, toi aussi! Comme je t'aurais fait la vie douce!...

Il s'interrompit de nouveau, puis étendant les bras, il apostropha de plus près la morte : — Qu'il y a loin d'ici au jour où je te vis à Trouville, dans les roches, au bord de la mer, pour la première fois! Comme tu étais jeune alors! comme tu semblais heureuse!... et comme j'étais heureux, moi, quand, au milieu des flammes, à travers la foule épouvantée, je te serrais, palpitante, sur ma poitrine.

A ces mots, il cacha sa face sous ses deux mains. Les sanglots lui soulevaient et lui déchiraient le cœur. Enfin, en bégayant et joignant les mains encore : — Et maintenant, te voilà donc sous la terre, gênée dans ce cercueil, à jamais condamnée à l'immobilité, aux ténèbres! pauvre enfant, sur laquelle ont marché les méchants, et qu'ils ont écrasée sous leurs pieds! Mais tu n'y dormiras pas sans moi, dans ce tombeau; tu n'y auras pas froid sans moi, et, puisque le monde est ainsi fait que nous ne pouvons être unis que dans la mort, eh bien! nous serons unis enfin,

et ce m'est une consolation très-douce, en ce moment, crois-le bien, que l'idée de dormir à jamais à tes côtés:

Il en était là de ses regrets, de son désespoir, de ses larmes, de ses incohérentes paroles, lorsqu'un murmure confus s'éleva derrière lui. Il tourna le front, et alors, par-dessus le rebord de la fosse, il vit une chose étrange. A la porte du tombeau, appliquées le long de la grille, une douzaine de têtes d'hommes étaient échafaudées, le regardant. La lune, les frappant en arrière, glissait entre elles ses blancs rayons, et elles apparaissaient sombres à Daniel. C'étaient les domestiques du château, appelés par Lambert. Ce qu'ils voyaient les glaçait de terreur. Au fond du trou carré, la lumière de la lanterne allongeait une grande bande claire, et le doux visage de Louise resplendissait.

En se voyant ainsi épié, dans cet instant d'épanchements lugubres, Daniel exaspéré bondit du trou sur le sol du tombeau. Brandissant son couteau, il s'élança contre la grille où se pressaient les curieux, et les chargea. Tous se sauvèrent en poussant des cris. La tête et le bras

menaçant de Daniel passaient entre les barreaux, et, de loin, il les apostrophait avec rage. Quand il les eut perdu de vue, il redescendit dans la fosse ; c'est pourquoi il ne vit pas Lambert qui se traînait d'arbre en arbre et revenait vers le tombeau.

Ce qui se passa ensuite fut rapide. Daniel tira à lui la dalle de marbre ; il la fit retomber sur sa tête et s'enterra vivant. Lambert, éperdu, appelant son maître avec des trépignements et des larmes, entendit sous le sol un soupir d'une profondeur extraordinaire. Alors il ébranla la porte de ses deux mains, appelant encore son maître....

Quand on entra dans le tombeau, on trouva le cercueil de Louise grand ouvert, et le blanc suaire de Louise était inondé de sang. Le cadavre de Daniel gisait auprès d'elle, un bras mollement passé autour de son cou. Leurs deux têtes reposaient sur le même oreiller. Daniel, en écartant ses habits, s'était enfoncé dans le cœur un long couteau jusqu'au manche, et ses lèvres effleu-

raient la joue de la jeune fille. Ils étaient aussi pâles l'un que l'autre. On eût dit qu'ils étaient morts du même coup, en même temps.

Telle fut la fin de Daniel. Condamné à souffrir dès le jour même de sa naissance, s'il donna des marques d'une volonté mâle, tant que dura sa terrible fantaisie d'amour, il prouva, une fois de plus, en se tuant, que la faiblesse est le dernier terme de toutes les passions humaines. Peut-être attachait-il à la vie plus d'importance qu'elle n'en mérite ? C'est tenir compte d'une chose que s'en débarrasser. Un cœur plus hautain, sans doute, eût également méprisé les hommes. On peut dire de Daniel qu'il ne les méprisait pas assez pour vivre avec eux.

Le testament qui fut trouvé sur son pupitre complétera l'étude de son caractère, que nous avons faite d'après ses notes. Nous le transcrivons mot pour mot :

« Ceci est mon testament, l'acte de ma dernière volonté.

« Que nul ne soit recherché à cause de ma mort.

« Je ne me débarrasse pas de la vie par fatigue, bien qu'elle m'écrase depuis fort longtemps. Je veux simplement essayer de retrouver la seule créature que j'ai aimée et qui n'est plus.... Il ne m'est pas possible de vivre sans elle.

« Ne sachant à qui donner ma fortune, je la lègue à l'imbécile qui en fera le plus sot usage : au sieur Henri Georget.

« DANIEL. »

Mme de Torreins survécut peu à Daniel. Frappée d'apoplexie à la nouvelle de la fuite de sa fille, elle se débattit quelques jours avec une grande colère et mourut. Quant à Isabelle, elle ruine Cabâss qui l'adore, nécessairement. Georget, enrichi par l'insultante munificence de Daniel, cherche à imiter son bienfaiteur, fait le misanthrope et se défend d'être heureux.

Un soir, il y a trois ans, passant près du château de Grandmont, je voulus visiter les lieux où

s'était dénoué si tristement le sort de l'homme dont je commençais à transcrire les mémoires. J'attachai mon cheval à une branche, dans la forêt voisine, et, franchissant le mur du parc, par une brèche, comme l'avait fait deux fois Daniel, je descendis vers la rivière. En chemin, je rencontrai un monument fermé d'une porte de bronze. C'était le tombeau de famille. Il n'y avait personne auprès qu'un vieux domestique en cheveux blancs qui, assis sur un escabeau, ponçait les pierres des degrés avec l'attention la plus scrupuleuse; mais, en me retournant, je vis à vingt pas de là, sous les grands arbres, une femme courbée par l'âge qui marchait en laissant flotter derrière elle de longs voiles de deuil. Je m'éloignai aussitôt, reconnaissant la baronne de Grandmont. Seule désormais sur la terre, et se repaissant tristement des amertumes de son cœur, elle devait encore vivre longtemps d'une misérable et lourde existence, sans autre consolation, dans sa solitude, que ses pesants souvenirs. Le ciel fut implacable devant sa résignation, son grand âge et son abandon. Et longtemps, — laissant sans jamais protester, couler de ses yeux affaiblis des larmes silencieuses dont la source amère ne pouvait tarir, — on la vit, chaque soir,

errer seule et traîner sa douleur chancelante sous les sombres feuillages du quadruple tombeau.

FIN DU SECOND VOLUME.

Terminé en Mars 1859.

TABLE.

Pages.

Quatrième partie..... 1

Cinquième partie..... 121

Sixième partie..... 279

FIN DE LA TABLE

Daniel

de

Pio Rubin

59603980